

La France et l'Égypte

Ce fut hier, au Collège Saint-Marc, une fête bien française. M. Henri Bordeaux est venu expressément de Paris, officiellement délégué par l'Académie Française, pour inaugurer le buste de Maurice Barrès sur cette terre d'Égypte que tant de liens intellectuels et historiques unissent à la France. C'est un geste de profonde amitié et de grande sympathie, dont nous apprécions toute la valeur morale.

Il y a sans doute du vrai dans cette fascination que l'Égypte exerce sur le monde et que M. Henri Bordeaux a évoquée hier en termes à la fois si élevés et si aimables. Mais cette fascination n'agit pas de la même manière sur tous les peuples. Hyksos, Persans, Macédoniens, n'ont vu en ce pays qu'une proie aux richesses innombrables. Rome en a surtout voulu faire un point d'appui pour le développement et la sécurité de son empire. Si les Arabes en ont fait le second berceau de l'Islam, les Turcs avec Sélim Ier n'ont eu en s'en emparant, qu'un dessein de conquête. Une autre domination, plus moderne, tout en assurant son progrès matériel, en a surtout fait un élément essentiel pour l'affermissement et la sauvegarde de son hégémonie. Il appartenait à la France de découvrir ses trésors cachés et de se pencher sur lui avec une fervente sympathie.

Même aujourd'hui, après plus de cinquante ans d'occupation britannique c'est son action qui, dans l'ordre intellectuel et moral, se fait encore le plus vivement sentir en ce pays. C'est par centaines de milliers que nos enfants s'instruisent dans ses établissements scolaires, et c'est en France surtout que nos jeunes gens, du moins ceux qui sont libres de le faire, vont compléter leurs études. De toutes les littératures étrangères, c'est bien la littérature française qui est la plus populaire et la plus répandue en Égypte. Il y a ici, un « climat » français contre lequel, malgré qu'on en ait, on ne peut se défendre. Une pareille continuité d'action bienfaisante, des résul-

tats aussi remarquables sont rares dans les annales des peuples et, quand on y réfléchit bien, vraiment dignes d'admiration et d'éloges. Nous en avons si bien pris l'habitude que nous n'en sommes plus surpris. Il a fallu la parole éloquent d'un éminent académicien rendant hommage à l'antique noblesse de ce pays, aux vertus de son peuple, pour nous rappeler l'apport incomparable de

inaugurer le buste. Il nous a annoncé la prochaine publication des notes de Maurice Barrès sur l'Égypte.

Nous qui l'y avons accueilli, avec tant d'autres, et qui l'avons même accompagné dans quelques-unes de ses pérégrinations, même les plus capricieuses et les plus empreintes de fantaisie, sommes curieux de connaître ses réactions devant le spectacle, si intimement confondu parfois, que lui offrit la terre des Pharaons : celui des morts et celui des vivants. S'il est vrai qu'il y est venu chercher ce « sentiment du divin » qu'il n'a pas trouvé à Sparte, qu'il a à peine



HENRI BORDEAUX

progrès et de civilisation que représente parmi nous l'action traditionnelle de son noble pays et pour aviver notre sentiment de gratitude envers la France.

M. Henri Bordeaux nous a parlé en termes émouvants du grand écrivain français dont il est venu

effleuré sur les bords de l'Oronte, on ne s'étonnerait pas qu'il ne l'ait point éprouvé en Égypte. Comme le Sphinx qui en est le symbole, celle-ci garde son énigme déconcertante, impénétrable. - (3.4.1933)

Jean Giraudoux, tout court...

Simplement, discrètement, dans cette aisance secrète et subtile qui est celle même de son talent, Jean Giraudoux vient de nous quitter après un séjour de trente-sept heures, exactement, à Alexandrie. Et il n'a voulu, ni comme diplomate ni comme écrivain que l'on fit à son propos les gestes attendus de bienvenue. Il ne s'est pas montré, il ne s'est pas « produit ». Nos « officiels » ont presque tous ignoré sa présence, et parmi ceux qui tiennent des « carnets de lettres » nous avons été trois ou quatre à l'approcher... Et c'est très bien ainsi.

Celui qui a écrit L'École des Indifférents, Bella, Elpénor, Juliette aux pays des hommes, Aventures de Jérôme Bardini (et je les cite, par ordre de préférence, puisque Lui, suprême indifférent, se récusé) et, au théâtre, Amphitryon 33, Intermezzo, l'exquis et suprême Intermezzo, Siegfried et Judith toujours par ordre de préférence) sans oublier son premier essai Provinciales et son dernier roman Combat avec l'Ange, dont, à plusieurs reprises, j'ai dit aux lecteurs de « La Réforme Illustrée », les mérites rares et l'éblouissante perfection. - Jean Giraudoux, lui-même, a eu, pour commencer un entretien d'une heure, cette phrase qui, étant données la notoriété de l'homme public et la qualité ravissante de l'écrivain, apparaît comme une formule de vie, un résumé des exigences les plus intimes, de l'idéal le plus secret d'une destinée : « J'espère bien que vous n'êtes que cinq ou six à m'aimer. »

Car Giraudoux n'est connu, ici non pas de cinq ou de six - ce qui serait monstrueux - mais de cent lecteurs qui l'adorent. On ne peut pas faire autrement.

Mais quel homme est-ce donc ? C'est encore, admirablement, un homme jeune. Il est né à Bellac (Haute Vienne) en 1882. Et depuis (indépendamment de sa carrière administrative) (on sait qu'il fut le collaborateur de Briand) qui ne nous intéresse pas, il ne lui est arrivé qu'une seule chose, c'est d'avoir du génie, le génie des images et comme le dit avec netteté et pertinence M. Gonzague Truc dans son « Tableau des Lettres » au XXe siècle, « là se marque le génie propre de cet esprit singulier : il voit, semble-t-il, plus qu'il ne pense, et sa vision est une pensée ». C'est un impressionniste. On l'a dit, mais il faut le répéter pour Lui gagner cinq ou six autres lecteurs dont il fera, très vite, des amis enragés.

En pénétrant dans le hall de l'hôtel (je n'oublie pas que cet article est avant tout une interview), c'est dans un rayon de lumière déjà oblique et donc fatigant à l'œil que je le distingue. Il est grand, il est mince, il est blond avec des yeux gris bleu, un front large, dégarni aux tempes, extraordinairement intelligent, un nez droit, une bouche jeune. Son complet est clair : il est seul. Pas une femme. Je cherche autour de lui, avant même que de l'aborder le cortège invisible et familier des héroïnes de ses livres : ni Dolores, ni Bella, ni Bellita, ni Dolly ne sont là. J'ai vraiment de la chance :

— Je vous attendais avec impatience...

C'est tout. Il lui a suffi de dire ces cinq mots — d'une voix douce, vibrante de douceur, pour que l'image que j'ai de lui soit définitive. Rien ne pourra l'altérer. Il ajoute : — Vous m'avez fait le plus grand plaisir en venant me voir.

Est-ce vrai ? Je raconte des histoires (vous savez, le bagout des gens qui s'embronillent...) J'insiste. Je déballe des photos, des livres. Je commence par la fin. Lui, qui interprète jusqu'aux silences, discret : — c'est très bien. Je m'accuse de n'avoir pas apporté le dernier, ce Combat avec l'Ange que j'ai tellement lu, et tellement déplacé, qu'à la dernière minute, il était introuvable : — Vous l'avez, peut-être avalé.

Il a l'air de s'excuser de l'amitié qu'il suscite, de l'image qu'il vient de laisser s'envoler. — De quoi voulez-vous que nous parlions ? Vous savez, je vis très peu, comme on dit dans une "ambiance littéraire". Je travaille beaucoup. Et puis, quand je sens que j'ai un livre là (devinez, s'il s'est touché le cœur ou le front, je le sors, tout doucement sans jamais prendre des notes. Et je n'y pense plus...

— J'étais sûr. Mais je vais vous paraître agaçant d'être sûr de tout ce que vous allez me dire. Je vous connais par cœur. Excusez-moi...

— J'écris en ce moment une tragédie et (devinant ma question) je ne lui ai pas encore cherché de titre. Et vous qu'est-ce que vous faites ? Quels sont vos projets ?

— Je vis à la plage. Neuf mois sur douze, nous sommes quelques uns à vivre le plus près possible de l'eau.

— L'on m'a fait visiter, hier Stanley. Comme c'est agréable. Vos femmes, vos jeunes filles sont délicieuses et elles s'habillent, vraiment, pour le plaisir des yeux.

— Si vous aviez...

— Si j'avais vingt-quatre heures de plus, je crois que moi aussi, c'est à la plage que je les aurais passées. Je nage.

Après ces biais familiers, (quelles images n'évoque pas la mer), je le questionne sur ses débuts, sur son goût littéraire, sur les écrivains les poètes qui l'ont marqué, qui lui ont permis de prendre conscience de ce que devait être un jour Giraudoux. Il me parle de ces amis - de trois de ces amis, morts aujourd'hui, Charles-Louis Philippe qui sut, avec un bonheur si rare, parler au peuple sans per-

ARTURO TOSCANINI

Lui aussi, le grand Arturo, n'a pas manqué au rendez-vous que le Nil et le Sphinx, symboles perpétuels de l'Égypte, fixent aux esprits éclairés et aux âmes sensibles du monde entier. Il est venu parmi nous, en 1937 avec l'Orchestre de Palestine. Alexandrie et le Caire eurent, ainsi l'honneur d'entendre quelques-uns de ses concerts qui marquent une date solennelle dans l'histoire d'une ville. Car assister à un concert de Toscanini c'est voir un magicien, le plus parfait des magiciens, rappeler à la vie, en les faisant chanter avec des voix que le temps n'a pas flétries ces augustes cadavres que sont les partitions des chefs d'oeuvre de la musique.

Précédé d'une renommée extraordinaire, il n'a fait que la confirmer devant des salles archicomplètes. On n'oubliera jamais les lumières et les ombres dont il a revêtu *l'Héroïque* de Beethoven et *l'Inachevée* de Schubert. On n'oubliera pas, non plus, les gestes irrésistibles, dominateurs, par lesquels il traitait des violons et des violoncelles ce langage débordant de passion qu'il sait si merveilleusement opposer aux éclats des cuivres, aux murmures veloutés des bois, aux commentaires de l'orchestre tout entier. Le public le moins initié, tant au Caire qu'à Alexandrie, avait compris que ce vieillard vénérable qui dirigeait par coeur, sa mémoire prodigieuse suppléant l'extrême faiblesse de sa vue, était mieux qu'un chef d'orchestre - un artiste supérieur, un missionnaire de la musique.

Aussi, dans cette revue des événements les plus mémorables de l'Égypte contemporaine, le nom d'Arturo Toscanini a droit à une place d'honneur.

JEAN-ATHOS



Palmarès des Etablissements BOLANACHI

Les Etablissements BOLANACHI sont, incontestablement, les plus anciens, les plus vastes et les plus importants d'Egypte; voici leur Palmarès qui en dit long sur leur succès :

- 1880 — Fondés à Alexandrie, par **Ch. Bolanachi**.
- 1884 — Début de la Production, sous la direction de Contremaîtres Français venus spécialement de la ville de **Cognac**.
- 1884 à 1894 — L'eau de vie de vin (pour la fabrication du Brandy) et l'alcool de **Caane à Sucre** (destiné à fabriquer le **Rhum**) sont emmagasinés pour vieillir dans des **Foudres** de 3.000, 5.000, 10.000 litres et des **Cuves** de 38.000 litres chaque, pouvant contenir 1.000.000 de litres d'Alcool.
- 1894 — Début des Exportations vers l'**Angleterre** où les produits **Bolanachi** jouissent aussitôt d'une notoriété marquée. Ils y ont acquis, depuis lors, une très haute réputation, classés par la Royal Commission of Potable Spirits parmi les Brandis d'eau de vie de vin.
- 1894 — Le Sultan de Turquie par Bérat Impérial No. 4226 décerne au Brandy **Bolanachi** la Médaille d'Honneur.
- 1894 — Inauguration de la vente en **Egypte** des produits **Bolanachi** à l'occasion de l'ouverture de la Première Exposition Nationale Egyptienne à Alexandrie. Le Jury de l'Exposition après avoir visité la Distillerie vote l'envoi d'une adresse de félicitations à M. Bolanachi et il décerne la Médaille d'Or et le Diplôme d'Honneur pour la perfection de ses produits.
- 1900 — A l'Exposition Universelle de 1900 à Paris le Brandy Bolanachi obtient la Médaille d'Argent.
- 1914 — (1ère Guerre Mondiale) : La Distillerie **Bolanachi** augmente sensiblement sa Production. Les commandes civiles émanant d'**Angleterre** ont doublé. L'**Armée** et la **Marine Britanniques** réclament, par contrat, la fourniture journalière de 12.000 litres de **Rhum** et 2.000 litres de **Brandy**. — Les fournitures d'ordre Militaire dépassent 1.000.000 de litres.
- 1919 à 1930. — Le rythme de la production, intensifié, est maintenu pendant l'après guerre.
- 1930 — Cinquantenaire de la Fondation de la Distillerie **Bolanachi**.
- 1940 — Promulgation d'une loi Egyptienne protégeant la « Propriété industrielle ». Seuls pourront désormais, aux termes de la Loi,

s'appeler « **Brandy** », « **Rhum** », « **Zibib** », « **Whisky** », etc., les Produits authentiques, réellement « **Distillés** » avec les éléments de base prescrits par la Loi.

- Depuis lors et, grâce à cette protection, la vente des Produits **Bolanachi** se développe à pas de géants, en **Egypte** et au **Soudan**.
- L'importance des « Droits d'Accise » acquittés par la « **Distillerie Bolanachi** » sur ses Produits à leur sortie de l'Usine, justifie la création d'un « Bureau d'Accise » à l'intérieur même des Etablissements Bolanachi pour faciliter le contrôle. L.E. 120.000 ont été versées en 1940 à l'Etat Egyptien pour les seuls « Droits d'Accise ».
- 1940 — (2ème Guerre Mondiale) — Les Autorités Militaires et Civiles s'assurent la fourniture de quantités considérables de **Brandy Rhum, Whisky et Gin Bolanachi** pour l'**Armée, la Marine et l'Aviation**.
- 1943 — La vente atteint son apogée et ne cesse d'accroître, l'accumulation des stocks dans les Cuves de 1.000 à 38.000 litres permet de satisfaire toutes les demandes, malgré leur importance, même celles prévues pour l'Exportation, les unes et les autres se chiffrant par des dizaines de milliers de caisses et paniers.
- 1944 — Au mois de Mai la Distillerie Bolanachi célébra le 60e Anniversaire du début de la fabrication de ses produits.

FURNISSEURS

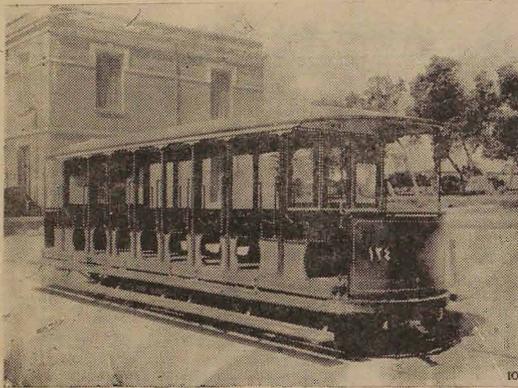
- des Hôpitaux d'Egypte et des Services de Santé.
- de la **Croix-Rouge Britannique et Australienne**.
- de l'**Armée, de la Marine et de l'Aviation Britanniques**.

GARANTIES

La S.A.E. des Etablissements **Bolanachi-Distillerie** certifie que tous ses Produits sont **Authentiques** et **Garantis** conformes aux échantillons prélevés, déposés et analysés par le Laboratoire Municipal de Chimie de Paris, sous No. 485 en date du 30 Août 1889 et par le Laboratoire du Gouvernement Egyptien sous No. 403-9 en date du 18 Mars 1915 et No. 943-7 du 14 Octobre 1917.

L'Administration du Transport en Commun

TRAMS DE RAMLEH ET AUTOBUS



Tramway d'autrefois

Il nous semble particulièrement intéressant de publier quelques notes sur l'histoire des trams de Ramleh qui se confond avec celle de la banlieue, aujourd'hui si prospère et si ravissante :

Le 6 Août 1860, le gouvernement égyptien accordait à Sir Edward San John Firman, négociant, sujet britannique, l'autorisation de créer une voie ferrée reliant Alexandrie à la banlieue de Ramleh. Le Gouvernement se réservait, en même temps, le droit de retirer la concession à tout moment, en payant au concessionnaire le prix de la voie et de ses dépendances. A cette époque, la population de Ramleh ne dépassait pas 500 habitants.

Le 22 Août 1860, Sir Edward demanda au Ministre Egyptien des Affaires Etrangères l'autorisation de fonder une société par actions pour exécuter son projet, à ses frais, et le 31 Octobre 1860 le Ministre lui répondit, approuvant sa demande dans les limites de la loi et déclarant toute responsabilité des conséquences en s'en tenant stricte-

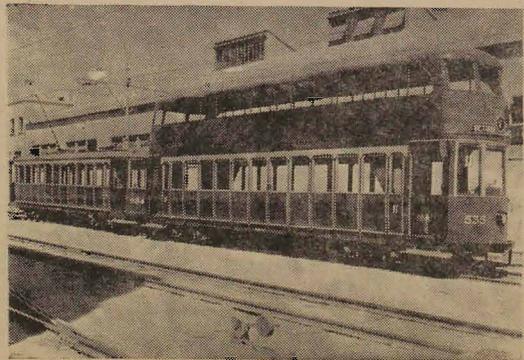
ment aux conditions de l'accord du 6 Août 1860 qui considère Sir Edward comme seul concessionnaire et seul responsable auprès du gouvernement égyptien pour tout ce qui a trait à la concession.

Le 16 Avril 1862 une société dénommée « Strada Ferrata Tra Alessandria e Ramleh » fut créée avec un capital de 12.000 livres représenté par 1.200 actions. Sir Edward céda la concession à la Société contre 30% des bénéfices pour les trois premières années. Les premiers rails furent installés en septembre 1862 sur l'emplacement de l'Obélisque de Cléopâtre (la gare actuelle de Ramleh) et 1.200 ouvriers furent affectés à ce travail.

Le 8 janvier 1863, fut inauguré le premier transport du public par un convoi partant d'Alexandrie jusqu'au domicile du Cheikh Ismaïl (actuellement gare de Bulkeley) par la route de la mosquée de Sidi Gaber. Le convoi était composé d'un wagon de première, de deux de seconde et d'un de troisième classe, tiré par quatre chevaux. Le prix était de 6 P.T. pour la première, 4 pour la seconde et 2 pour la 3ème; l'horaire était: départ d'Alexandrie à 8 h. 30 a.m., 12 h. 30 et 16 h. 30 p.m. et, départ de Ramleh à 9 h. 30, 14 h. et 17 h. 30.

Le 23 août 1863, commença à circuler une locomotive en remplacement des chevaux. La locomotive avait été importée en juillet 1863 et parcourait la distance en 20 minutes y compris les arrêts aux stations.

Le 3 octobre 1863 le Conseil d'Administration décida d'émettre des cartes d'abonnement annuelles à 15 livres pour la 1ère classe et 12 pour la seconde.



Tramway d'aujourd'hui

Le 25 janvier 1864 eut lieu la première assemblée générale des Actionnaires. Le total des recettes était de 4.421 L.E. et des dépenses de 3.033 L.E. après déduction d'une réserve de 10% ainsi que des 30% revenant à Sir Edward ce qui portait le taux d'intérêt pour chaque action à 7,48 pour cent.

En 1902, la Compagnie des tramways de la ville a acquis la plus grande partie des titres de l'Alexandria and Ramleh Railway Co. Ltd.

Le 1er janvier 1901, cette Société a obtenu l'exploitation des lignes de la ville moyennant le 65 pour cent de la totalité des recettes

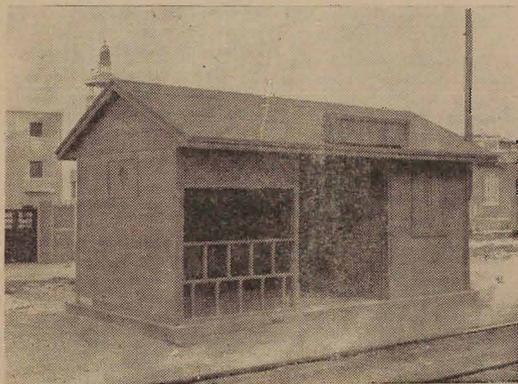
prolongées depuis 1864 pour atteindre, en 1904, la station du Palais. Le tronçon allant de la station du Palais à la gare d'El-Mahmoudia (actuellement Victoria) était réservé à S.A. l'ex-Khédive et le courant électrique était fourni par l'usine de Karmouz produisant une puissance de 6.000 volts transmise par un câble souterrain jusqu'à Chatby puis, par câble aérien, de Chatby à une usine intermédiaire à Bulkeley pour le transformer en courant permanent d'une force de 550 volts.

Le 17 mars 1904, la Société a vendu les terrains de l'ancienne gare de Ramleh (où se trouve actuellement le cinéma Strand) au prix de L.E. 70.500 et a créé une gare définitive entre Mazarita et l'ébélisque de Cléopâtre qui se trouvait sur l'emplacement actuel de la gare.

En 1908, la Société a créé une génératrice d'électricité à Bulkeley, mais en raison des protestations du public provoquées par le bruit et les secousses, la Société envisagea le transfert de cette station.

En 1909, la Société inaugura le tronçon pour le transport du public, entre la gare du Palais et celle de Mahmoudia.

Le 11 Juin 1914, l'Assemblée générale a approuvé la décision du Conseil d'Administration du 10 Avril 1912 de remplacer l'accord de 1902 par une cession définitive entre la Compagnie des trams de la ville et celle de Ramleh et cette



Gare d'autrefois.

Le 1er octobre 1865, la Société a conclu un accord avec l'Administration des Postes pour le transport des sacs de courrier d'Alexandrie à Ramleh sur les lignes de la Société.

Le 28 juin 1863, celle-ci a été substituée par une nouvelle Société, à capital fixe, l'Alexandria and Ramleh Railway Co. Ltd.

Le 1er avril 1892, la Société a achevé l'installation d'une nouvelle voie ferrée entre la gare de Sporting et celle de Moustapha pacha par la route de la gare actuelle de Sidi Gaber et arrêta la circulation des trains sur l'ancienne ligne (celle passant par la mosquée de Sidi Gaber).

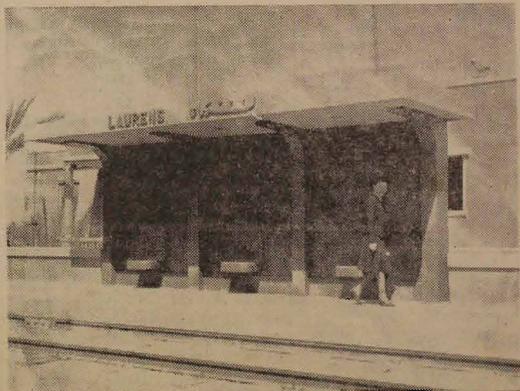
En 1897, la Société a commencé à dédoubler la voie entre Alexandrie et Bulkeley.

En 1898, la Société a acquis les terrains pour construire des dépôts et des ateliers pour les voitures.

Le 2 juin 1898, l'assemblée générale a décidé de remplacer les trains par des motrices à l'électricité.

tes, 35 pour cent du solde devant être payé à la Compagnie de la ville pour sa cession.

Le 25 janvier 1904, l'électrification de la ligne est terminée et furent inaugurées les motrices électriques. Les diverses lignes avaient



Gare d'aujourd'hui.

dernière fut la seule concessionnaire du réseau de la ville.

En 1915, la Compagnie créa la station d'énergie électrique de Chatby, y installa de nouveaux moteurs Diesel et y transféra ceux de la station de Bulkeley.

Le 11 Octobre 1919, le Conseil des Ministres a cédé à la Municipalité d'Alexandrie les droits du gouvernement de retirer la concession accordée à la Société.

En 1925, la Société a commencé l'agrandissement des dépôts des tramways à Moustapha pacha.

En 1928, la Société a rétabli la circulation des trams entre la gare de Sporting et celle de la Mosquée de Sidi Gaber qui avait été supprimée en 1892.

Le 26 Mars 1928, le Président de la Commission Municipale a pris un arrêté retirant la concession à

ni par l'usine de Karmous. L'Administration actuelle se dispensa des dépôts et a pris en location des Bureaux dans l'immeuble portant le No. 5 du Midan Ismail Ier (actuellement Midan Saad Zaghloul).

Le 31 Janvier 1934, la Ramleh Electric Railway a mis en circulation cinq autobus entre la Place Mohamed Aly et Ramleh aux côtés des autres Sociétés d'Autobus.

Le 1er Janvier 1937, la Ramleh Electric Railway a obtenu l'exploitation de toutes les lignes d'autobus depuis Alexandrie jusqu'à Ramleh et ce à l'expiration des roksas accordées à certains particuliers et à certaines sociétés.

Le 12 avril 1939, le conseil des ministres a décidé de considérer la Ramleh Electric Railway comme personne morale, sous la dénomination d'Administration du transport en commun à Ramleh.

Les trams et les autobus de Ramleh et de la ville ont transporté 60 millions de voyageurs soit près de quatre fois la population du royaume d'Egypte.

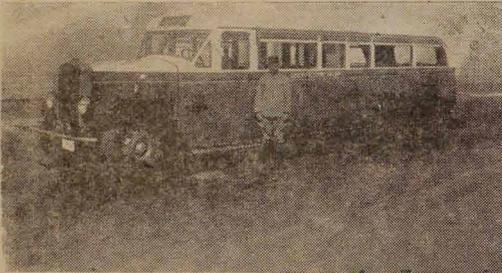
Chaque habitant d'Alexandrie a été transporté par les trams et les autobus de Ramleh et de la ville près de 31 fois.

Le public a adressé à l'Administration 224 plaintes contre les ouvriers et les employés soit 4 plaintes pour chaque million d'habitants.

Le total des places dans les trams et les autobus est de 11.693; si l'on distribue ces places entre les habitants, il faudrait 63 personnes par place.

Les recettes

De 1863 à 1864 (7 mois par traction animale et cinq mois par locomotive) . .	4.421	
De 1864 à 1865 (272.636 passagers) 38 mills, par personne	10.584	
De 1899 à 1900 (une des dernières années par traction par locomotive) . .	2.794.949 passagers, 12 mills, 3 par personne)	34.403
En 1938 (45.095.667 passagers, 5 mills, 7 per personne)	255.476	
En 1943 (54.626.232 passagers 10 mills, 7 par personne)	586.494	



Un Autobus moderne

partir du 1er Janvier 1929; cette décision a été communiquée au gouvernement dont la Municipalité a demandé le concours pour lui payer l'indemnité revenant à la prise de consignment du réseau de la Société.

Le 1er Janvier 1929, l'Administration des chemins de fer de l'Etat a assumé l'exploitation du réseau de Ramleh par les soins d'un Conseil d'Administration gouvernemental, en vertu de la décision du Conseil des Ministres en date du 12 Août 1928 et a nommé un directeur gouvernemental.

En Novembre 1933, le courant électrique est fourni à la ligne de la gare génératrice de Gabbari avec l'apport des stations de Chatby et de Bulkeley après qu'il était four-

Le 1er Juillet 1939, cette Administration a assumé les lignes d'autobus à l'intérieur de la ville.

Quelques chiffres sur l'année 1943

Si on répartissait la totalité des recettes des trams et des autobus de Ramleh et de la ville sur la population d'Alexandrie, chaque habitant représenterait 842 mills, par année.

Pour les trams de Ramleh, seulement, les recettes ont atteint 440.000 livres, soit la totalité des recettes des 29 premières années de l'exploitation (de 1863 à 1891).

Les autobus ont parcouru 6 millions de kilomètres soit 142 fois le tour de la terre.

L'œuvre sociale.

Il faut, avant de terminer, rendre hommage à l'œuvre sociale admirable accomplie par l'Administration du transport en commun pour son personnel.

Dans le grand bâtiment de la gare de Moustapha Pacha, il y a une salle de théâtre et de cinéma, un restaurant modèle à prix très modique, deux cuisines aménagées d'après les données les plus modernes, une salle de lecture, etc...

Le matin, de très bonne heure, les ouvriers peuvent, à un prix minime, prendre un petit repas dans un restaurant qui leur est spécialement réservé à San Stefano.

Notons, également les sports qui sont très en honneur parmi le personnel de l'Administration.



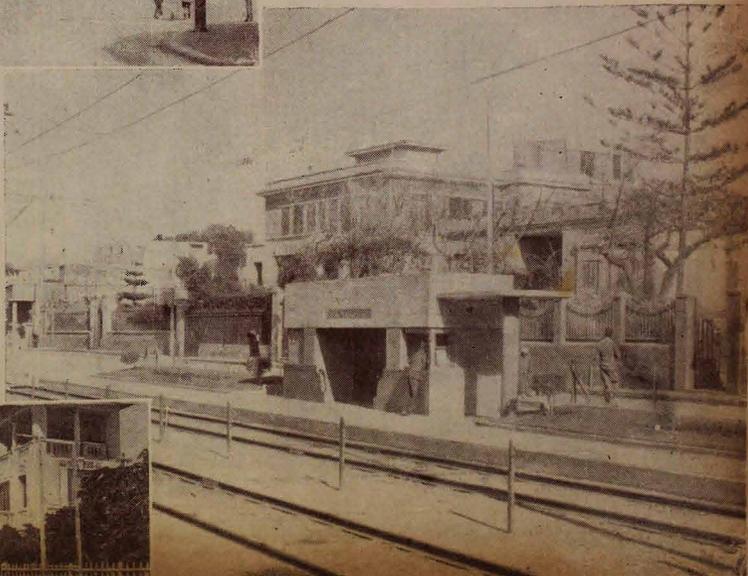
La Gare
de Fleming
en 1900.

Ci-dessous: Le Boulevard Ramleh en 1910



Ci-dessus: La Gare de Ramleh

La Gare de Fleming
actuellement.



Ci-dessous: Le Sporting
Club en 1910.



Hotes Illustres d'Egypte



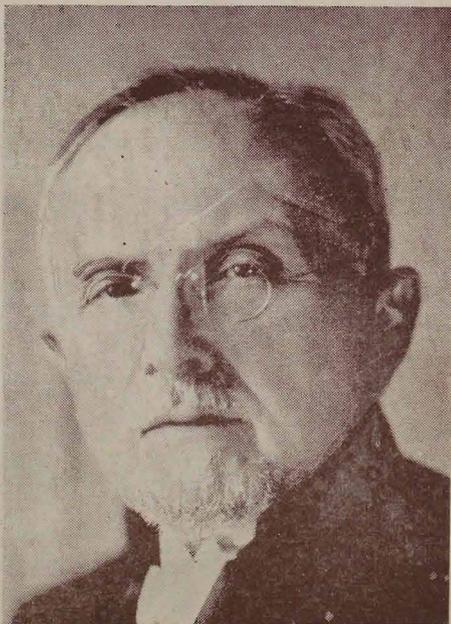
PIERRE LOTI



GEORGES CLEMENCEAU



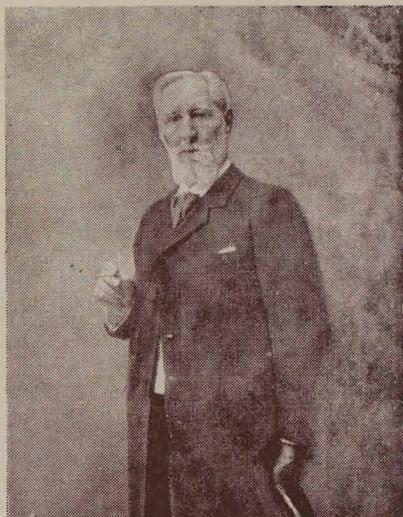
LOUIS BERTRAND



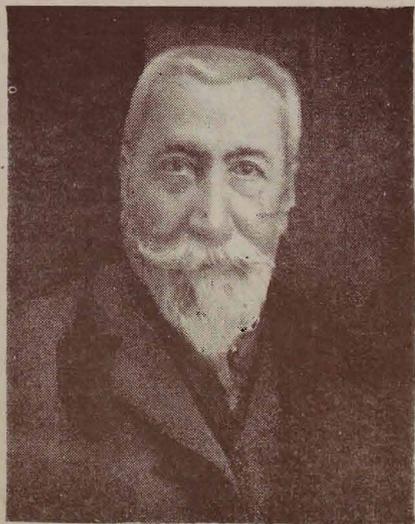
GABRIEL HANOTAUX



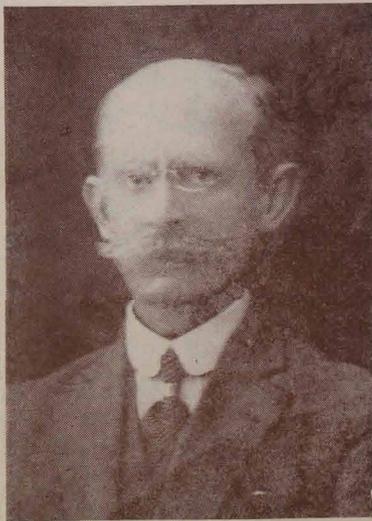
MAURICE BARRÈS



Vicomte EUGÈNE MELCHIOR DE VOGUÉ



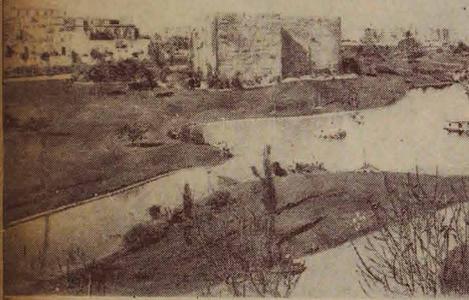
ANATOLE FRANCE



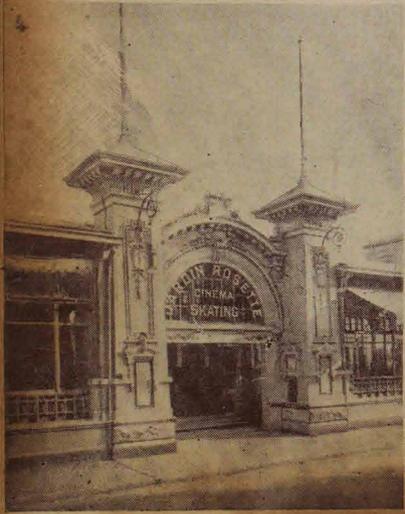
ANDRÉ LICHTENBERGER



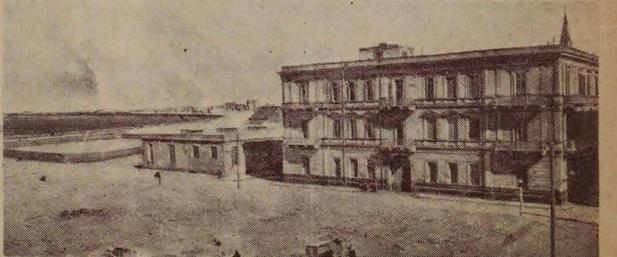
2



3



5



- 1) Le Boulevard Ramleh, vers 1898, avec au fond la Gare du chemin de fer.
- 2) Les Jardins Rosette en 1910.
- 3) Le Casino San Siefano en 1910.
- 4) Le Jardin Skating Rosette en 1912
- 5) La Poste Centrale d'Alexandrie en 1900

**Société Misr
de Filature et de
Tissage Fin
en Coton Egyptien**

S. A. E.

**Siège Social: LE CAIRE
Usines à KAFR EL-ZAYAT**

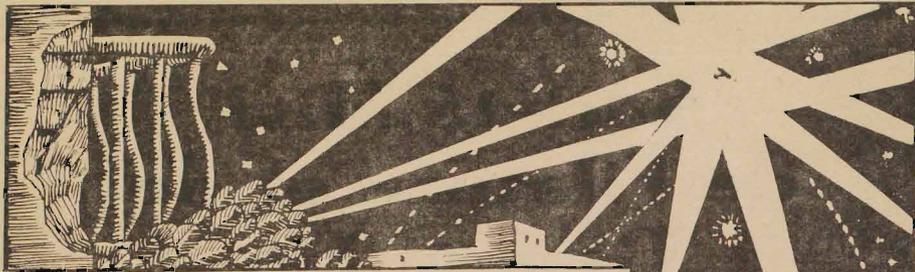
**R.C. Sub. N 27970 Le Caire
R.C. Sub. N° 7282 Béhéra**

**Capital autorisé : L.E. 1.000.000
Capital versé : L.E. 500.000**

Nombre d'ouvriers : 5.000



**Les Usines sont équipées des
Machines les plus récentes.**



Alexandrie dans la guerre

1er Septembre 1939...

A un quart de siècle de l'autre, qui avait duré quatre ans, trois mois et onze jours, voici, de nouveau, la guerre. Mais celle-ci s'annonce plus terrible, plus effrayante, plus sanglante. Elle surprend le monde encore mal remis de la précédente tourmente.

Le drame est identique. Mais les moyens ont changé, bénéficiant, dans tous les domaines, des progrès de la science.

Alexandrie, comme d'ailleurs le monde, est frappée de stupeur. Elle chancelle sous le terrible coup qui s'abat sur l'humanité. Il faudra de nouveau se séparer, vivre des émotions non encore oubliées, suspendre le cours normal de l'existence, se fier à l'inexorable destin, faire confiance à la cruelle attente !

La guerre !

Les journaux sont arrachés aux camelots, les «tickers» des établissements publics pris d'assaut. La rue, le marché, la bourse grondent, s'agitent et bouillonnent.

De quoi demain sera-t-il fait ?

Comme toujours, les réactions de la foule sont insondables: d'au-

cuns tremblent... d'autres ont le sourire; des fronts sont pensifs et tristes... des yeux brillent de joie...

Puis, le premier réflexe passé, une animation désordonnée lui succède. On court... on achète... on liquide... on organise à la hâte... on affirme... on dément... on prévoit... on ignore...

Quel creuset! Quelle fusion!

L'inconnu d'aujourd'hui étreint la ville, le mystère de demain l'op-

pressé. Bientôt les nouvelles se succèdent: guerre totale, guerre-éclair, guerre lâche. Là-bas, au centre de l'Europe, les plus sauvages combats de l'histoire font rage. L'héroïque Pologne reçoit la première rafale de l'enfer. Des armées sont écrasées, des villes bombardées, des civils broyés...

Ses mille yeux dilatés d'horreur, Alexandrie contemple le carnage. Son tour viendra-t-il?

Mais non! Nous sommes trop loin du champ de bataille, et l'on dit que le conflit ne peut logiquement durer que quelques mois!

Des jours passent... La Pologne ploie et succombe. Un moment



d'attente angoissante... plus rien... le fer et le feu cessent de frapper.

Des mois passent... rien? Toujours rien...

Drôle de guerre!

Alexandrie reprend du calme. Cependant, quelque chose d'ineffable plane sur cette paix factice. L'attente énervante brise les énergies des uns, active l'espoir des autres.

Soudain, comme un ouragan, la bataille recommence, et les panzers charrient de la chair humaine sur les routes de France.

Puis c'est le coup de poignard qui transperce le cœur des Alexandrins; la France s'est affaissée sanglante...

Nouvelle déclaration de guerre!

Mais cette fois, ses échos rétentissent d'une manière plus sinistre.

Le danger est à nos portes! Alexandrie est en première ligne!

Dans les ténèbres du black-out auquel elle s'habitue lentement, elle prend vite quelques précautions, organise ses secours, construit ses abris.

Un soir, la première sirène d'alarme mugit. Ses plaintes lugubres brisent les genoux... Une canonnade lointaine égrène vers l'ouest ses notes sourdes... plus rien... silence... le danger est passé, peut-être.. Signal de fin d'alerte. On respire, mais la crainte demeure.

Alexandrie commence sa nouvelle vie d'émotions.

Va-t-elle répudier ses habitudes pour cela? Sans doute non. Le fatalisme a du bon. Continuons à vivre...

Mais une nuit, les halètements de la sirène ont été suivis d'explosions effroyables.

La panique étreint les plus braves. Il y a des pleurs, des silences mortels, des cris... des mouvements et des gestes désordonnés dans les abris... d'aucuns prient... d'autres crèchent...

Les avions sont partis.

Une aube de terreur se lève sur la ville.

On court aux nouvelles. C'est à Camp de César!

Il y a des maisons éventrées, des blessés, des morts. Le coup n'a pas seulement frappé quelques victimes. Il s'est abattu sur les nerfs de toute la ville, et une crainte non déguisée se lit sur tous les visages. C'est le premier bombardement, le premier contact avec la mort.

Que faire ?

S'évader de l'enfer qui s'annonce? S'en aller? Partir? Fuir?

Plusieurs Alexandrins se ruent vers les gares, mais la grande majorité d'entre eux serrent les dents et demeurent. Ils tiennent le coup. La ville a sa réputation de bravoure. Tout le pays le sait et l'admire.

Les alertes et les raids aériens se succèdent. Entre eux, il y a des accalmies brèves, des lieux de calme, suivies parfois de bombardements d'une férocité nouvelle.

Des quartiers sont entièrement dévastés! Des morts, des décombres, toute l'horreur de l'écrasement par les airs!

Une terreur inconnue jusqu' alors règne sur la ville. Les trains sont pris d'assaut, on s'écrase dans la cour des gares.

Mais encore une fois, la plupart des Alexandrins demeurent chez eux, ou quittent le centre de la ville pour la banlieue.

On restera chez soi! Fuir? A quoi bon!

La vie continue, un peu fade il est vrai, interrompue par d'autres raids, d'autres émotions, sans que les Alexandrins renoncent pour cela à leur train coutumier.

Les cafés regorgent de bavards et de stratèges en chambre. On y commente telle avance dans le Désert, telle menace ou telle retraite.

Les batailles font rage à moins de 400 kilomètres d'Alexandrie. Mais notre bonne ville ne perd pas son sourire. On s'amuse, chacun à sa manière, mais Dieu! que la vie est chère.

Ayant haussé lentement, sournoisement, dès le début de la guerre, les prix font maintenant des bonds prodigieux.

Profiteurs et accapareurs brasseurs des affaires fabuleuses.

Comme une bombe, une effroyable nouvelle éclate: Rommel marche sur la ville!

Sombres, terribles heures d'El-Alamein.

Panique! Les dépôts se vident dans la rue. Comme des trésors de l'enfer, les marchandises stockées avec tant d'amour, cachées avec tant de soins, brûlent maintenant les doigts. Il faut s'en défaire, les rejeter, les vomir au loin, les transformer à nouveau en or, viatique indispensable à ceux qui fuient...

L'invasisseur approche à pas de géants:

— Il est sous nos murs! disent les uns.

— Il entrera demain! crient les autres.

Mais les généraux Alexander et Montgomery veillent. Alexandrie est sauve... Ouf!... et le monde aussi.

L'étendard de la délivrance flotte aux vents d'El-Alamein. C'est de là que bondira la victoire ailée... Alamein! presque Alexandrie.

Et chaque jour qui suit apporte une nouvelle avance, d'autres espoirs.

Tunis!... Bizerte!... Alger!... l'Europe!

Alexandrie reprend la contemplation de ses beaux horizons marins, ses plages, ses jolies femmes.

Là-bas, de l'autre côté des flots, le massacre fait encore rage.

Alexandrie, elle, a déjà fait sa guerre; et en attendant cette paix universelle, perpétuelle, elle se tourne maintenant vers l'espoir de temps meilleurs, de temps nouveaux...

C. KHOURI-DAGHER

DE PTOLÉMÉE SOTER à FAROUK 1^{er}



(PHOTO ANTRANIG)

Dans le vivant souvenir d'un passé glorieux, l'Université d'Alexandrie a décerné le 8 Février 1943 le grade de Docteur Honoris Causa à sa Majesté le Roi Farouk Ier.

La cérémonie d'hier, au cours de laquelle l'Université a décerné à Sa Majesté le grade de Docteur Honoris Causa a retrempté Alexandrie dans sa gloire antique. Les siècles ont paru des jours qui reliaient, à travers un pont spirituel, Alexandrie du Roi Farouk I à celle de Ptolémée Soter.

Fondée par Alexandre le Grand, Alexandrie a dû son développement aux Ptolémées qui en firent la métropole intellectuelle du monde. Et c'est sous le règne de l'un d'eux, Ptolémée Soter, que la fondation du «Musée» donna un grand essor aux sciences et aux lettres grâce auquel Alexandrie ne tarda pas à succéder à Athènes. Le Musée ressemblait en quelque sorte à une université moderne, mais les prosateurs, les critiques, les poètes et les savants que l'institution entretenait n'étaient pas obligés d'enseigner : ils avaient à poursuivre

leurs études pour la plus grande gloire des Ptolémées. Le plus fameux élément dans cette énorme université était la librairie qui comprenait 500.000 ouvrages et un catalogue qui occupait cent vingt volumes.

Après la gloire, vint la décadence. A l'avènement de Mohamed Aly, Alexandrie ne comprenait plus que 7.000 habitants, mais elle devait connaître sous l'égide du fondateur de la Dynastie Régulante un nouvel et grand essor, semblable à celui que lui avait donné son fondateur, entretenu et développé par les vice-rois, les Khédives, le Sultan Hussein et le Roi Fouad qui en firent successivement la capitale, puis la seconde capitale du Royaume.

En 1943, un peu plus d'un siècle après sa glorieuse renaissance, c'est dans une ville de 750.000 habitants, que, sous le règne du Roi Farouk I, suivant les traces des Ptolémées et reprenant le flambeau des mains de Soter, une Université est fondée à Alexandrie dont l'institution promet notre ville aux plus bel avenir.

Le présent et l'avenir, dans l'ambiance de la cérémonie d'hier, se détachaient ainsi sur plus de vingt siècles d'histoire, et dans l'émotion du geste qui investissait notre jeune Souverain du haut grade universitaire nul ne séparait la gloire des Ptolémées de celle de la Dynastie de Mohamed Aly. La chaîne est solide qui lie les deux civilisations. La flamme est la même qui se transmet d'une main à une autre, la tradition est magnifique qui dans la fidélité au passé historique, remet Alexandrie sur le chemin de ses destinées.

Le temps poursuit sa course. Mais aujourd'hui sous le signe de l'idée, des sciences et des lettres et sous l'égide d'un Souverain jeune mais combien éclairé, notre ville redevient la cité qu'elle fut après sa fondation et voit se dessiner à l'horizon de son histoire future les caractéristiques qui avaient fait d'elle la métropole intellectuelle du monde.

VICTOR ADM

Le Prince OMAR TOUSSOUN



C'est avec une profonde tristesse que l'on apprit le mercredi 26 Janvier 1944 la mort survenue le matin de Son Altesse le Prince Omar Toussoun. Avec le Prince Omar, c'est une belle et noble figure qui disparaissait.

Fils de feu Mohamed Toussoun Pacha et petit-fils du Vice-Roi Mohamed Saïd Toussoun, le Prince Omar était le descendant d'une lignée d'hommes qui avaient contribué à la grandeur de l'Egypte et dont la sagesse et la clairvoyance avaient valu à ce pays la place qu'il occupe aujourd'hui.

Un des membres les plus en vue de la Famille Royale, le défunt avait vécu une existence de citoyen dévoué au Trône, à la nation, au pays. Il n'est pas un seul domaine

de l'activité nationale qui n'ait été marqué de l'empreinte de son intelligence et de son ardent patriotisme.

Grand propriétaire, il avait fait de ses terres des domaines modèles. Il était pour ses fermiers mieux qu'un père. Rien de ce qui touchait à l'agriculture n'échappait à son attention. Il fut, durant de très nombreuses années, président de la Société Royale d'Agriculture au succès de laquelle il contribua par ses vastes connaissances et sa longue expérience.

Ecrivain et grand chercheur, il fut un passionné d'histoire et d'archéologie. Rien de ce qui intéressait son pays et le Soudan ne lui était indifférent. Ses travaux font autorité. Ils ont nourri la docu-

mentation égyptienne durant des générations et aucune œuvre de valeur n'était complète si elle ne citait comme référence les écrits et les recherches du Prince.

Mais l'histoire dira encore qu'il fut un grand patriote. Et c'est ce qui lui tenait le plus à cœur, de servir son pays et de l'aider à réaliser ses aspirations. Le Prince Omar Toussoun aimait l'Egypte d'un grand et profond amour. Il lui avait consacré tous ses instants, tous ses efforts, toute son intelligence. Le nationalisme d'avant l'autre guerre et celui de 1918, qui devait aboutir à la conclusion du traité anglo-égyptien de 1936, l'avaient toujours trouvé au premier rang des militants.

Patriote de la première heure, il avait aidé à la constitution du Wafd et inspiré à ses chefs la politique à suivre. Et à l'heure de l'action il n'hésita pas à apporter au nationalisme l'appui de son autorité. Le message des princes, dont il était le premier signataire, fut, en 1919, l'acte qui scella l'union sacrée entre toutes les classes du pays, entre la nation et le Trône. Il ne cessa jamais d'être, depuis, le sage inspirateur et le conseil éclairé des dirigeants, guidant leur pas, les encourageant, ayant constamment en vue l'intérêt supérieur de l'Egypte.

L'homme aurait pu mener une existence de luxe et de jouissance, une vie de prince, détachée de toutes les communes préoccupations des Egyptiens, dégagée de tous leurs devoirs. Sa personnalité était entourée d'une prestigieuse auréole. Le prince était souverain dans sa ville d'Alexandrie. Il avait la fortune et les biens de cette terre. Rien ne lui manquait pour mener une vie d'aisance et d'oisiveté.

Mais le prince ne fut pas cet homme. A toutes les facilités que lui accordait sa naissance, il préféra une existence qui lui fit partager les devoirs d'un bon citoyen, d'un profond patriote et d'un Egyptien loyal envers le Trône et son Pays.

Sa disparition prive définitivement Alexandrie d'une figure qui était sa plus belle parure et l'Egypte d'un de ses enfants les plus justement aimés et respectés. L'une et l'autre garderont de lui un souvenir ému et impérissable.

VICTOR ADM

LE DOMAINE

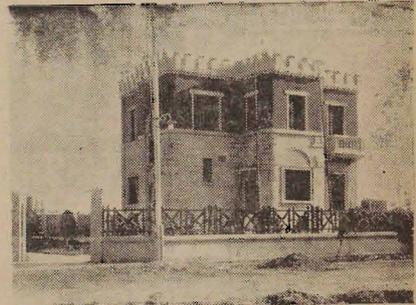
PERLE DE

Si nous devions passer en revue la vie à Ramleh, nous aurions très peu de choses à dire car il y a... cinquante ans, la plus grande partie de Ramleh n'était qu'un immense désert de sable et elle le demeura même au temps du chemin de fer, puis du tramway qui l'a remplacé.

Ramleh a acquis son énorme développement actuel grâce à la modernisation et à la rapidité des moyens de transport. La population augmentant dans de grandes proportions, déversa son trop plein vers la nouvelle banlieue — qui aurait pu, tout aussi bien, être la région du Mex. Mais les premiers pionniers dirigèrent leurs regards, leurs efforts et leurs capitaux, comme partout en Orient, vers l'Est, c'est-à-dire Ramleh, et c'est ainsi que plusieurs centaines de milliers d'habitants y vivent, actuellement, dans une atmosphère et un cadre particulièrement agréables.

Pendant, les premières agglomérations de Ramleh sont devenues trop peuplées et la densité des habitants enlève un peu du charme inhérent à une banlieue. De Chatby jusqu'à Bulkeley — et même au-delà — Ramleh perd beaucoup de ses caractéristiques. Les immeubles à six et sept étages alternant avec des masses informes de blocs de maisons donnent à des quartiers entiers l'aspect de zones industrielles.

Mais allez faire un tour, une promenade, au Domaine de Siouf et vous saurez certainement apprécier le charme incomparable de la Perle de Ramleh. Là-

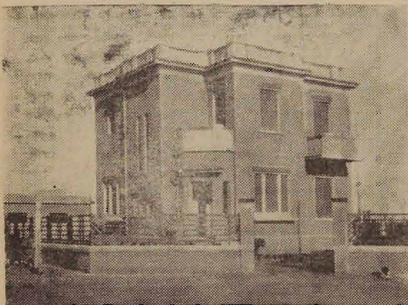


bas, point d'immeubles de rapport qui couvrent le soleil et arrêtent l'air. De coquettes villas fleuries, des servitudes adéquates, en font une vaste Cité-jardin. L'air y est pur, le vent, tamisé de l'humidité par les collines de sable de Victoria jusqu'à Sidi Bishr, sème le parfum des roses autour des villas modernes. Une route de vingt quatre mètres de largeur mène vers le Canal et la route du Caire. Plusieurs rues spacieuses transversales conduisent aux jardins qu'entourent de belles habitations pourvues de tout le confort moderne.

Le Domaine de Siouf a tous les avantages de la banlieue sans avoir aucun des inconvénients de la ville : température saine, air vif, soleil doux, journées

LE DOMAINE DE SIOUF

RAMLEH



invariablement délicieuses et fraîcheur tempérée, nuits calmes et exquises. On a le téléphone à portée de la main, les marchés les mieux fournis à quelques centaines de mètres. On a le tram sans interruption jusqu'à Victoria et un service régulier d'autobus jusqu'au cœur même du Domaine sans compter que l'on peut recevoir un taxi dès le premier appel.

Par contre, il n'y a pas le bruit énervant de la ville, ni ses poussières, ni son humidité, ni ses promiscuités et moins encore le trafic malsain des voitures et des charrettes.

Au Caire, Zamalek et Garden-City nous envient le riant Domaine de Siouf qui est une des parties les plus privilégiées de Ramleh puisqu'aucun de

ceux qui y demeurent n'a jamais songé à se déplacer depuis près de vingt années.

Ceux qui ont eu, avant la guerre, la bonne inspiration d'acheter et de construire une villa au Domaine de Siouf, y coulent des jours heureux et jouissent d'une excellente santé. Ils se flattent, en même temps, d'avoir fait un placement aussi sûr que fructueux car le Domaine de Siouf, de par sa position même, est appelé à une prospérité énorme dans un très proche avenir.

A part les terrains à bâtir dont le prix actuel est une gageure, il y a des lots de terrain de cultures d'une fertilité remarquable. Leur rendement constitue un apport quasi exceptionnel en raison, notamment, de la proximité de la ville et de la présence de nombreuses routes carrossables qui écartent toute question de transport comportant généralement de gros frais.

La place nous manque pour faire l'historique du Domaine de Siouf et esquisser les divers projets humanitaires et d'utilité publique dont la rapide exécution commencera aussitôt que la guerre aura pris fin. Cette étude, nous espérons la faire à une prochaine occasion mais nous ne pouvons terminer ces notes, forcément incomplètes, sans rendre hommage à la persévérance et à l'esprit d'initiative des créateurs de cette admirable banlieue qui ont donné beaucoup de leur argent et de leur activité pour faire de Siouf le splendide Domaine actuel qui est leur œuvre et dont ils ont le droit d'être fiers.

Nos grands hôteliers



Mr. MARK METZGER

Si les grands hôtels d'Egypte doivent beaucoup au regretté Bahler, il est certain que M. Mark Metzger a joué — et continue à jouer — un rôle de tout premier plan dans l'industrie hôtelière de l'Egypte.

Venu, tout jeune, en Egypte en 1903, il fut attaché à la Khedivial Mail (Service des passagers) qu'il quitta quatre années après pour se rendre à Paris, puis à Londres, au service de tourisme de l'American Express.

En 1910, il revint en Egypte, appelé par son père M. I. Metzger et tous les deux, prirent en location le premier immeuble sur la Corniche qui venait de naître et que

Hedaya pacha venait de faire construire. Ils transformèrent la bâtisse en Hôtel et ce fut le « Métropole ».

En 1912 il quitta son père pour occuper le poste de chef du service des passagers à la Norddeuther Lloyd dont il devint le sous-directeur au Caire, une année après.

En 1914, M. Mark Metzger se retira de la Compagnie à la suite de la déclaration de guerre par l'Allemagne et son père créa le Regina Palace dans l'immeuble de Choukri pacha qu'il transforma avec autant de compétence que de goût.

Et, naturellement, le fils revint aux côtés de son père comme associé-gérant du nouvel Hôtel qui connut une grande vogue.

Mais M. Mark Metzger était un homme instable au point que ses nombreux amis l'appelaient le "Juif Errant". Et, une fois de plus, il partit pour l'Europe où il occupa plusieurs postes et acquit une expérience des plus précieuses.

Pendant son absence, son père se rendit acquéreur d'une vaste parcelle de terrain sur la Corniche, non loin de la gare de Ramieh et y construisit le Cecil Hotel; M. Mark Metzger fut appelé par son père à participer à la Direction du nouveau Palace.

En 1933, M. Metzger — père décéda et sa veuve assumait une grande part de la direction générale dont elle s'acquitta parfaitement malgré son âge. A cette époque, les deux frères assumèrent l'exploitation du fameux Casino San Stefano que M. Mark Metzger dirigea, ensuite, tout seul avec un plan d'action pour la durée de dix ans. Son expérience, son activité inlassable et son esprit d'initiative lui permirent de rétablir les traditions du fameux Casino qui, pendant longtemps, avait fait partie intégrale de la vie mondaine et politique d'Alexandrie.

Malheureusement, l'Hôtel fut réquisitionné et transformé en Hôpital ce qui, nécessairement, amena M. Metzger à l'abandonner.

A la mort de Mme. Metzger, les deux frères se sont associés pour l'exploitation en commun du Cécil Hôtel; l'association prévoyait une durée de dix ans mais elle fut dissoute d'un commun accord.

M. Mark Metzger quitta son frère et prit le Summer Palace. Il y fit de très heureuses modifications et l'aménagea avec autant de compétence que de goût, sans tenir aucun compte des dépenses considérables que comportait la modernisation, en pleine guerre surtout, de ce bel Hôtel. De 60 lits qu'il comptait, le Summer en a actuellement, 225 ce qui lui permet de satisfaire aux exigences de sa clientèle qui comprend des militaires de hauts grades et des civils appartenant à l'élite cosmopolite.

M. Mark Metzger y organisa des concerts classiques très appréciés, des thés dansants et de splendides galas. Une de ses plus belles créations — et non la dernière — fut « l'Auberge » qui connaît le meilleur succès.

courtiers dissidents créèrent une seconde Bourse des cotons à l'emplacement actuel de l'agence Cook Rue Fouad Ier.

C'est ainsi que pendant quelque temps deux Bourses fonctionnèrent parallèlement dans la ville d'Alexandrie. Il en résultait au même instant des cours différents pour la même marchandise.

Cette situation étrange n'a duré que quelques mois et en 1889 les courtiers au nombre de 25 se syndiquèrent et constituèrent l'Association des Courtiers en Marchandises qui est à l'origine de la Bourse actuelle. Cette Association tenait ses réunions dans le local actuel de la Bourse, autrefois propriété d'une Société Anonyme qui en détenait la concession. Cet édifice est aujourd'hui propriété de la Municipalité. Il se trouve dans un état de vétusté qui contraste avec l'essor de la Ville d'Alexandrie et des Institutions qu'il abrite. Mais on nourrit toujours l'espoir que le futur Palais de la Bourse fera partie du projet de percement du Bld. Ismail, projet grandiose dont on nous entretient depuis si longtemps et dont nos enfants verront peut-être un jour la réalisation.

Les opérations se traitaient autrefois en Italien qui était à l'époque une langue usitée dans les transactions commerciales et même aux tribunaux.

J'ai trouvé dans les archives de mes parents de nombreux contrats de l'époque dont je reproduis un spécimen daté de 1879.

Le marché à terme a fonctionné à Alexandrie sans aucune immixtion Gouvernementale jusqu'en 1909. A cette date, en raison des intérêts vitaux qui y étaient de plus en plus engagés, une loi fut promulguée réglementant la Bourse.

C'est depuis lors que les opérations de Bourse ont joui de la protection des Tribunaux. L'opération à terme était désormais valable quelle que fut l'intention des parties quant à son issue et sans que les Juges aient à rechercher si l'opération devait se liquider par la livraison de la marchandise ou par le simple règlement d'une différence de prix.

A cette époque pourtant, dans de nombreux pays l'opération de Bourse continuait à être assimilée au jeu et le débiteur de mauvaise foi pouvait se soustraire à ses engagements en y soulevant cette exception.

En Egypte la profession de courtier est libre. Il suffit de justifier de certaines conditions de moralité de stage et de capital pour y avoir accès. L'admission fait l'objet d'un ballottage au scrutin secret par les Membres de la Commission avec pour le candidat refusé, droit de recours par devant les Tribunaux. Ce qu'il y a de singulier dans cette procédure, c'est que le Règlement prévoit la convocation du Président de la Commission par devant le Tribunal pour donner les raisons pour laquelle le candidat est rejeté, alors que la décision du rejet est prise au scrutin secret sans motivation. On conçoit l'embarras du Président de la Commission appelé pour fournir en Justice et en présence de l'intéressé les raisons presque toujours d'ordre moral qui ont motivé son refus et dont la preuve est le plus souvent impossible à rapporter.

En fait jamais un candidat blackboulé n'a obtenu infirmation de la décision de la Commission.

Il est intéressant de signaler qu'en cette matière, le Tribunal statue à son tour par décision non motivée, ce qui constitue une rare exception au droit commun.

Les règlements de la Bourse ont comme d'ailleurs ceux des principales Bourses Etrangères, subi de nombreux amendements et de profonds remaniements. Chaque amendement a son histoire et est l'objet d'études préliminaires, délibérations, assemblées générales, et parfois conflits avec le Gouvernement. Souvent une disposition supprimée ou amendée est rétablie après une expérience peu heureuse, comme ce fut le cas pour les remises qui supprimés sur la demande du Gouvernement, furent réintégré dans la suite.

A Alexandrie, le Président de la Bourse est élu chaque année et il

est toujours rééligible. Voici les noms de ceux qui ont assumé cette fonction depuis la Réglementation de la Bourse par le Gouvernement:

Ibr. Arab	1911
A. Gaudour	1912 à 1921
G. Caralli	1922 » 1924
Jules Klat Bey	1924 » 1945

Au cours de nombreuses crises les Dirigeants de la Bourse ont souvent été amenés à prendre des mesures exceptionnelles pour éviter ou atténuer les perturbations. Ces mesures telles que la suspension collective des Jobbers et la fixation provisoire des prix minima et maxima, ont pour but de réduire la spéculation et de limiter artificiellement les fluctuations.

Grâce au contrôle, que la Commission de la Bourse exerce sur ses Membres et notamment à la vérification obligatoire des capitaux et des positions de chaque agence, notre Bourse a pu surmonter toutes les tourmentes de ces dernières années sans enregistrer aucune défaillance. Nous aurions pu à cet égard citer notre Bourse en exemple à toutes les Bourses du monde, n'était la clôture obligatoire des positions imposée en 1940, sous la pression des circonstances.

A cette époque le Gouvernement s'était porté acheteur de toute quantité de coton qui lui serait offerte à un prix déterminé. Le blocus de la Méditerranée qui a arrêté toutes les exportations, devait rendre le Gouvernement acheteur de toute la récolte. En présence de cette situation un Décret ordonna la fermeture de la Bourse et la compensation obligatoire de toutes les positions.

C'est la mesure la plus grave que notre Bourse ait jamais enregistrée, mesure qui a entraîné un préjudice immense à de nombreuses maisons de commerce et a occasionné le chômage forcé de plusieurs centaines de personnes qui vivaient de la Bourse.

Je ne peux pas, ne pas rapprocher de ces événements les dispositions prises lors de l'autre grande guerre. La Commission de la Bourse de l'époque, prise de panique à la déclaration de guerre avait ordonné la compensation obligatoire des positions en coton et en graine. Mais le

gouvernement s'était opposé à cette mesure qu'il avait estimé arbitraire et par Décret avait annulé la compensation dont s'agit rétablissant les positions clôturées. Il avait au surplus ordonné la suspension de la Commission de la Bourse de ses fonctions qu'il avait confiées à une Commission Gouvernementale.

Il y a lieu de signaler ce fait singulier que la compensation des positions en graine avait été seule maintenue.

Comme on le voit les mêmes maux n'appellent pas toujours les mêmes remèdes. Pour avoir appliqué en 1914 un remède qu'on a jugé nécessaire dans la présente guerre, la Commission de la Bourse de l'époque avait été suspendue. Quelle leçon devons nous en tirer pour l'avenir! Puisse à Dieu que nous n'ayions pas à utiliser les expériences du passé dans un nouveau cataclysme.

Depuis la fermeture de la Bourse une Commission Anglo-Egyptienne puis une Commission Egyptienne ont été créées pour acheter les récoltes de coton et assurer le financement du Pays. Ces Commissions ont procédé à leurs achats en dehors des courtiers de la Bourse maintenus en chômage. Elles ont remplacé pour les commerçants la garantie que leur fournissaient les couvertures en Bourse. Ces Commissions ont réalisé plusieurs millions de livres de bénéfice. Mais aucune indemnité n'est venue dédommager — comme à Liverpool — ceux qui ont vu suspendre leur activité professionnelle. La Commission de la Bourse fut seulement autorisée à contracter un emprunt remboursable à la réouverture de la Bourse par des taxes sur leurs bénéfices futurs...

Espérons cependant que cela ne saurait encore trop tarder, et que dans un avenir rapproché la Bourse reprendra sa fonction essentielle dans un Monde meilleur.

JULES KLAT



Une ère nouvelle

En 1898 Raoul Canivet écrivait :

Dans son dernier rapport sur la situation de l'Egypte Lord Cromer a constaté avec regret l'hésitation des capitalistes anglais à s'engager dans les affaires égyptiennes.

En même temps que paraissait le rapport de Lord Cromer, deux documents d'importance capitale étaient édités.

D'abord le recensement général de l'Egypte de Sir Elwin Palmer, conseiller financier, du gouvernement Egyptien.

Cette coïncidence d'apparition de travaux n'avait rien de fortuit.

Aujourd'hui le premier chapitre a suivi la préface, en attendant les autres.

L'appel de Lord Cromer a été entendu; les documents de Sir Elwin Palmer ont fait leur effet et les capitaux anglais affluent.

On a conclu l'affaire des réservoirs; on a réglé l'affaire de la Daira Sanieh; on a fondé la Banque Nationale d'Egypte.

Il s'est trouvé un homme d'une intelligence et d'une audace supérieures, un des rois de la Haute Banque Anglaise dont l'astre s'est levé à l'heure même où le plus important des financiers s'enferme dans le repos doré, loin des orages et des soucis, il est venu en Egypte, il a vu, il a causé, il a compris et lorsque l'heure marquée eut sonné, il était prêt à répondre à l'appel du ministre anglais et du conseiller financier.

C'est une ère nouvelle pour l'Egypte.

Au point de vue du développement de la prospérité du pays, au point de vue de l'accroissement de la richesse de ses habitants, il n'y a aucun doute à concevoir sur l'ave-

nir brillant qui s'ouvre aujourd'hui.

Les capitaux n'ont pas hésité un instant; ils proviennent d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Egypte elle-même et nous avons constaté à cette même place l'enthousiasme du public à Alexandrie et au Caire. Fait important: il y a eu des cultivateurs, fellahs et fils de fellahs qui ont souscrit à la Banque Nationale.

Il appartient aux Egyptiens d'entrer tous plus avant dans cette voie, s'ils comprennent réellement leur intérêt; j'ajouterai qu'il convient aux capitalistes de tous les pays de garder la place qui leur a été faite et de l'augmenter dans la mesure du possible.

Les affaires nouvelles sont internationales; elles doivent le rester si les gouvernements sont conscients de leur devoir et de l'intérêt de leurs nationaux.

Quant aux résultats futurs ils seront certainement superbes et lorsque le moment sera venu, nous examinerons chacune de ces entreprises en essayant d'en faire entrevoir les brillantes perspectives.

Les hommes de la génération qui suit la nôtre, et qui s'élève en ce moment, connaîtront une Egypte nouvelle; à la période des vaches maigres succèdera demain la période des vaches grasses.

En nous plaçant au point de vue général, au point de vue européen et égyptien, l'ère nouvelle s'annonce bien.

R. C.



té fit de nouveaux appels de fonds et porta successivement son capital de L.E. 50.000 à L.E. 320.000 ce qui lui permit d'augmenter son outillage de 18.000 broches à 58.000 broches et de 480 métiers à 850 sans compter une installation de force motrice des plus modernes.

L'ensemble de ces mesures et l'amélioration constante de son organisation technique et commerciale donnèrent à la Filature Nationale d'Égypte une situation de tout premier ordre non seulement en Égypte mais dans tout l'Orient auquel s'étendait son champ d'action.

* * *

Après une crise passagère en 1925-1928 due au manque de protection douanière, à la concurrence acharnée de l'étranger et notamment des Indes et du Japon, à l'élévation de barrières douanières pratiquement infranchissables de la part de la Turquie, de la Roumanie et de la Grèce, où la Filature exportait, avec profit, une partie de sa production, la Société, dirigée de main de maître, reprit son élan.

Nous ne nous étendrons pas sur la période antérieure à la seconde « grande guerre » mais l'on conçoit aisément que depuis 1939-1940, les travaux de la Filature aient pris une extension si formidable qu'elle se place en droite ligne en tête d'une des plus grandes industries du pays.

En 1941, son capital a été porté à 800.000 L.E. soit seize fois le capital d'origine et le nombre des broches fut porté à 100.000 tandis que celui des métiers atteignait 2.500.

Lors de sa création, en 1912, la Filature produisait un million et demi de livres de filés et 4 millions de yards de tissus tandis qu'actuellement elle produit 25.000.000 de lbs. et 40.606.000 de mètres de tissus sans compter plusieurs millions de bobines de fil à coudre produites par la section spécialisée créée en 1937.

Grâce au coton égyptien, le meilleur au monde, à une organisation technique et administrative parfaite, grâce à la protection dou-

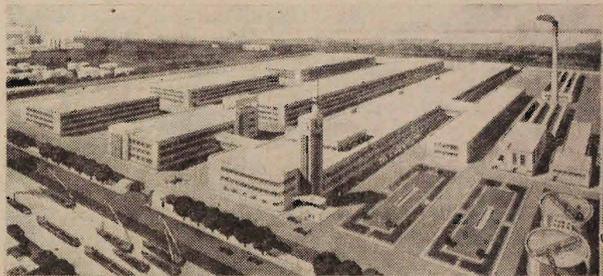
nière locale et à la qualité de ses produits, la Filature est devenue, surtout depuis la guerre, une institution nationale de la plus grande utilité. On ne peut s'imaginer, en effet, comment des millions d'Égyptiens, hommes, femmes et enfants, se seraient vêtus en été et en hiver sans la production intense de ses usines gigantesques qui emploient 10.000 ouvriers (contre 800 en 1914) sans compter les fournitures énormes qui sont faites aux troupes alliées dans le Moyen-Orient.

La Filature Nationale d'Égypte a éminemment rempli son rôle de premier plan : l'industrie de la filature, du « retordage », du tissage, du blanchiment, de la teinture et de l'impression, la manipulation sous toutes les formes du coton, de la laine, de la soie ou autres substances fibreuses. Ses ar-

stances fibreuses, le blanchiment, la teinture et l'impression de tels tissus ainsi que leur commerce.

Son capital à l'origine était de L.E. 80.000 souscrit par parts égales par la Filature Nationale d'Égypte et la Calico Printers' Association Ltd. de Manchester. Les Assemblées Générales tenues en Janvier 1936 et Décembre 1936 décidèrent de porter le capital successivement à L.E. 400.000 puis à L.E. 500.000 représenté par 125.000 actions de L.E. 4 chaque. L'augmentation de 420.000 L.E. a été souscrite moitié par la Filature Nationale d'Égypte qui, de la sorte, détient le 50% du capital versé soit L.E. 250.000.

Ces importantes augmentations permirent une grande extension de la production par l'accroissement du nombre des métiers et par l'a-



Société Égyptienne des Industries Textiles

tibles sont d'excellente qualité, ses teintures sont du meilleur goût et ses prix sont très raisonnables. Quant aux tissus tels que le Madapolam et le Cabot, on sait que la production est réquisitionnée par le Ministère de l'Approvisionnement qui a rationné ces deux articles et les a tarifés.

La Filature Nationale d'Égypte possède des intérêts dans les Sociétés suivantes :

1o) Société Égyptienne des Industries Textiles : constituée le 20 Août 1934, par Décret Royal sous forme de Société anonyme égyptienne, cette société a pour objet d'exercer en Égypte et partout ailleurs l'industrie des textiles, soit la filature et le tissage du coton, lin, jute, soie, ou autres sub-

grandissement des installations de finissage. La Société a mis sur le marché une série d'articles en blanchi, teint et imprimé qui sont très demandés. En 1940, elle a abordé une production de style tout à fait nouveau, notamment en tissus mercerisés, castors et tissus croisés colorés.

2o) Société Égyptienne de l'Industrie de Bonneterie : constituée le 22 Août 1935 par décret royal sous forme de Société anonyme égyptienne, cette Société a pour objet principal l'industrie et le commerce de la filature, du tissage, du tricotage, de la bonneterie, du blanchiment, et de la teinturerie de toute fibre textile, notamment du coton, soie naturelle et artificielle etc. La Filature Nationale d'Égypte

te s'est réservée la fourniture de la matière première.

Le capital initial de £ 80.000 souscrit de moitié par la Filature Nationale d'Egypte et moitié par les anciens propriétaires de la Fabrique de chaussettes Dorra Frères a été porté par décision de l'Assemblée extraordinaire du 2-12-38 à L.E. 100.000 dont la moitié est versée par la Filature Nationale d'Egypte.

La marche des affaires de cette Société marque un progrès des plus satisfaisants à tous les points de vue : production-ventes et résultat financier.

3) Société Egyptienne de Tissage et Tricotage, Le Caire : Constituée le 13 Décembre 1934 par décret royal sous forme de Société anonyme égyptienne, cette Société a pour objet principal l'industrie de la Filature du *doubling* du tissage, du blanchiment, de la teinture, de l'impression, de l'apprêt, du tricotage. Le capital initial fixé à L.E. 24.000 a été porté par augmentations successives à L.E. 125.000 représenté par 31.250 actions de L.E. 4 chacune entièrement libérées.

4) La Société Egyptienne d'industrie de Tissus Eponges : Cette société dans laquelle la Filature Nationale d'Egypte possède également de gros intérêts, produit toute la gamme des tissus éponge tels que des *aburnous* pour bain, essuie-mains, etc. etc. qui sont d'une excellente fabrication, de teintes discrètes et variées et d'un prix raisonnable.

Nous ne pouvons terminer ces notes sans mentionner la composition du Conseil d'Administration qui est la suivante :

Mr. C. Salvago, président ; Mr. Linus Gasche, Administrateur-Directeur Général, S.E. Ismail Sedky Pacha, S.E. Aly Amine Yéhia Pacha ; Mr. A. J. Lowe, Mr. Raphael Toriel, Mr. C.R. Hargreaves, Mr. C.M. Salvago, Mr. H. Alwyn Barker, Mr. J. Catzéflis.

Un hommage particulier est dû à Mr. Gasche qui, depuis la fondation de la Filature, en 1912, en est l'âme, et la dirige avec autant de compétence que de dévouement.

L'ALEXANDRIA NAVIGATION

L'esprit d'initiative d'Amine pacha Yehia a valu au monde financier et industriel égyptien — on peut dire à toutes les branches de l'activité sociale — des créations de la plus grande utilité et dont l'absence eût, de beaucoup, retardé l'admirable évolution de l'Egypte. C'est pourquoi à sa mort, Alexandria a senti toute l'étendue de la perte qu'elle venait de subir mais Amine pacha a laissé un successeur à qui, dès son jeune âge, il avait insufflé les principes d'un homme d'action, d'un réalisateur dont l'esprit clairvoyant et tenace sait affronter les difficultés, les surmonter et en triompher.

Nous avons nommé son fils Aly Emine pacha Yehia.

Parmi les Sociétés fondées par Amine pacha, il convient de signaler l'Alexandria Navigation qui vit le jour en vertu d'un décret en date du 18 mars 1930.

La Société dirigée avec autant de tact que de compétence, a vite fait d'acquérir une place en vue parmi les grandes compagnies de navigation dont les navires touchaient régulièrement notre port. Des milliers d'Egyptiens partaient, chaque année pour l'Europe à bord d'*El Nil*, une superbe unité de 12.355 tonnes qui a fièrement promené le drapeau égyptien à travers mers et océans même pendant les époques les plus sombres de la guerre.

La flotte de l'Alexandria Navigation comprenait, également : Le Star of Alexandria (7.928 T. Div.). Le Star of Cairo (7.750 T. Div.). Le Star of Egypt (7.030 T. Div.) et le Star of Mex (1.372 T. Div.).

Il est juste de souligner l'action héroïque de la flotte de l'Alexandria Navigation au plus fort de la guerre sous-marine livrée par l'ennemi aussi bien en Méditerranée que dans l'Atlantique.

Les commandants et les équipages risquant leur vie à chaque long voyage, prenaient la route du Cap et pendant de longues semaines, affrontaient les plus graves dangers, luttant vaillamment contre les avions-torpilleurs et les submersibles, pour nous apporter d'Australie, du Canada et des Etats-Unis des denrées et des produits indispensables à la vie quotidienne. La masse de la population d'Alexandrie ne sait peut-être pas assez ce qu'elle doit à l'Alexandria Navigation et aux équipages de ses bateaux.

Si la guerre a, nécessairement, limité ces derniers temps le vaste champ d'action de la compagnie, il n'en demeure pas moins certain que sa place est toute tracée dès la fin des hostilités. L'A.N., sous l'impulsion d'un Conseil d'Administration trié sur le volet, continuera à faire honneur à l'Egypte.

A l'heure qu'il est, ce Conseil est composé comme suit :

Président et administrateur délégué :
Aly Emine Yehia pacha.

Administrateur-délégué :

M. Ladislas Pathy-Polnauer.

Membres : Hussein Sirry pacha, Abdel Hamid Badaoui pacha, Wassef Semaika pacha, Abdel Hazzak Abul Kheir pacha, Hussein Bey Fahmy, Mr. Alfred Lian, M. Aly Choukri Khamis.

SOCIÉTÉ DE TRANSPORTS, EXPÉDITIONS ET ASSURANCES

“PHAROS”

Société Anonyme Egyptienne



Constituée en 1928, par Décret Royal du 13 Septembre, pour une durée de 50 ans, au Capital de L.E. 25.000 représenté par 6250 Actions de L.E. 4 chacune. Ce Capital a été entièrement versé.

La « PHAROS » est une filiale de l'Egyptian Bonded Warehouses Co. Ltd., qui en détient d'ailleurs toutes les actions.

Le Siège de la Société se trouve à : Alexandrie, avec Succursales au Caire, à Port-Saïd et à Suez. Elle possède des Agents à l'intérieur et des Correspondants à travers le monde entier.

Les activités ont commencé le 1^{er} Janvier 1929 et consistent en formalités douanières de toutes sortes, expéditions, transports, déménagements et de toutes opérations s'y rattachant, ainsi que la couverture de tous genres d'assurances auprès des Compagnies suivantes représentées par elle en qualité d'Agents Généraux, Agents ou Sous-Agents :

THE HOME INSURANCE COMPANY, de New York.
SPRINGFIELD FIRE & MARINE INSURANCE CY, Springfield (Mass).
ALLIANCE ASSURANCE COMPANY LIMITED, de Londres.
PRUDENTIAL ASSURANCE COMPANY LIMITED, de Londres.
THE WARDEN INSURANCE COMPANY LIMITED, de Londres.
THE TRAVELLERS INSURANCE ASSOCIATION LTD, de Londres.
THE EAGLE STAR INSURANCE Co. Ltd., Londres.

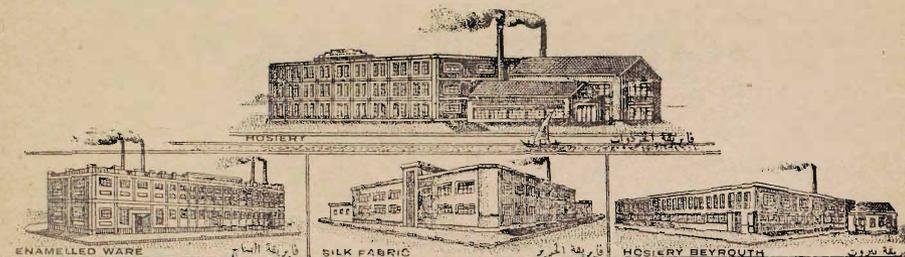
La « PHAROS » fait également des Assurances auprès du Lloyd's anglais et a été enregistrée à cet effet auprès du Ministère des Finances sub. No. 5. C.

Elle s'occupe également de constats et liquidation de sinistres.

Le Conseil d'Administration est actuellement composé comme suit :

Mr.	R. ISMALUN	Président
»	J. KLAT BEY	Vice-Président
S.E.	MOHD. MOHD. BEY KHALIL	} Administrateurs
»	ALY EMINE YEHIA PACHA	
MM.	E. PEGNA	
	J. B. BARRON	Directeur
	CH. E. HERMMELE	Censeurs.
	O. COULDREY & J. N. PENDER	

La Maison



DORRA FRERES

La guerre a démontré d'une façon aussi formelle qu'intéressante l'importance fondamentale de l'Industrie locale sans laquelle l'Egypte aurait énormément souffert — et aurait continué à souffrir — des difficultés d'importation et de l'absence de nombreux articles indispensables à la population qui en était tributaire de l'Étranger.

Parmi les pionniers de l'Industrie locale, il est juste de mentionner à la place d'honneur, MM. Haim et Jacques Dorra.



C'est en 1914, à Tantah, que la Maison Dorra Frères a vu le jour. Elle avait pour objet le commerce en général, l'importation, l'exportation de fabriques étrangères. Formule commune à presque toutes les maisons de commerce, certes, mais qui a reçu une impulsion spéciale grâce à l'esprit d'initiative, à l'activité et à la réputation de premier plan des Frères Dorra.

Trois années après leur établissement sur le marché, ils ont tenu à étendre leur champ d'action. Mr. Jacques Dorra partit en 1917 pour le Japon dont on connaît l'importance industrielle à travers le monde, et s'est spécialisé dans divers articles

sans nullement se désintéresser des principales branches du commerce européen qui a ses caractéristiques particulières.

Ayant puisé à la source même les enseignements les plus complets et les plus efficaces, Mr. Jacques Dorra est rentré en Egypte, en 1925, et a monté une fabrique de Bonneterie qui a produit des sous-vêtements pour hommes et femmes, des chaussettes et des bas qui, non seulement ont donné pleine satisfaction à une clientèle difficile, mais ont forcé l'admiration de ceux qui, dans tout le Moyen-Orient, étaient loin de s'attendre à une évolution aussi rapide et aussi heureuse d'une industrie à peine née.

En même temps les Frères Dorra développèrent considérablement leur branche « Importation » et étendirent leurs relations d'affaires avec la Tchécoslovaquie, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et d'autres Pays en plus de la section Japonaise.

On conçoit aisément la persévérance et les efforts continus dont les Frères Dorra ont dû faire preuve pour surmonter des difficultés aussi nombreuses qu'énormes et, vers 1930, ils ont eu la satisfaction d'enregistrer un encouragement très appréciable du Gouvernement sous la

forme d'une protection douanière adéquate. Cet événement a contribué à donner une plus grande extension à l'industrie locale qui avait eu le mérite de lutter énergiquement de ses propres moyens contre une concurrence étrangère terriblement favorisée.

Dans l'entretemps, diverses autres fabriques virent le jour et suivirent l'exemple de celle qui a été une véritable pépinière pour la formation de spécialistes qui, aujourd'hui, travaillent, par milliers, dans une industrie exceptionnellement prospère, qui fait partie intégrante de la vie économique du Pays et que l'on doit à ses créateurs MM. Haim et Jacques Dorra.



En 1935, ces derniers ont constitué une Société anonyme sous la dénomination « Société Egyptienne de l'Industrie de Bonneterie » (La Bonneterie) (ex Dorra) en amalgamant leur fabrique avec la Filature Nationale dans le but d'assurer son approvisionnement en filés égyptiens.

Nous ne nous étendons pas sur la grande utilité de cette industrie qui non seulement a permis à l'Egypte entière de se vêtir mais a permis aux Administrations de l'État et aux

The Commercial and Agency Co. of Egypt Limited

Cette Société a été fondée en 1906; son Conseil d'Administration actuel est composé de : S.E. Abdel Razak Pacha Aboul Kheir, Mr. John S. Chesman et Mr. D. Ball, Administrateur-Délégué.

Le Capital de la Compagnie est de 30,000 Livres Egyptiennes, mais ses réserves atteignent environ Livres Egyptiennes 60,000.

Mr. D. Ball, qui est une des personnalités les plus marquantes du monde commercial à Alexandrie, a commencé sa carrière commerciale auprès de la Société. En 1914 il en assumait la direction avec, entretemps, un court intervalle pendant lequel il s'occupait de nouvelles affaires en collaboration avec la Maison E.O. Morpurgo et Cie.

En 1931, la presque totalité des actionnaires de la Commercial and Agency cédèrent leurs titres à la Maison E.O. Morpurgo, Ball and Co. et à Mr. U. Albini; à la suite de cette opération les deux Maisons E.O. Morpurgo, Ball and Co. et Commercial Agency, fusionnèrent.

En 1939 la Commercial Agency acquit de la Maison Lusena and Co. toutes ses Agences qui sont particulièrement spécialisées dans les Textiles.

Les activités de la Commercial Agency sont nombreuses et comprennent plusieurs départements:

1) Département de Denrées Alimentaires, personnellement dirigé par l'Administrateur-Délégué Mr. D. Ball. Les principaux articles traités sont le riz, le café, le sucre, le thé, les épices, les articles coloniaux en général y compris les sacs.

La Commercial Agency est fortement intéressée dans la «Société Egyptienne de Conserves Alimentaires», S.A.E., ayant l'usine à Aboukir, et dont Mr. Ball est aussi l'Administrateur-Délégué. Cet-

te fabrique travaille actuellement à plein rendement et elle produit des sardines, des conserves de poissons, de légumes, des marmelades, etc.

2) Département Textiles et Filés, comprenant l'Agence de la Maison Rylands and Sons Ltd. de Manchester, la Snia-Viscosa de Milan, la Textile et Textilose de Paris et Milan et dirigé par Mr. Carlo Lusena.

3) Département Vins et Spiritueux, comprenant l'agent de la Maison Wm. Sanderson and Sons de Leith pour le Whisky VAT 69 et dirigé par Mr. Mario Levi, Co-Directeur au Caire.

4) Département Huiles et Produits Chimiques, comprenant l'Agence de la « Egyptian Chemical and Drug Industries Ltd. », Shoubrah, Caire, dans laquelle la Commercial Agency est fortement intéressée. L'Egyptian Chemical and Drug Industries Ltd. fonctionne depuis environ trois ans et elle a toujours donné la plus grande satisfaction au Corps Médical. Ce Département est dirigé par Mr. Giulio Morpurgo, Directeur à Alexandrie.

5) Le Département Parfumerie, s'occupant de la vente des produits de l'*Alexandria Manufacturing Co. Ltd.*, autre fabrique dans laquelle la Commercial and Agency a un intérêt prédominant. Ce Département est dirigé par Mr. Georges Morpurgo, Directeur Général de la Société.

6) Département : Divers, comprenant l'Agence de la S.A. Brill de Milan pour Cirages, etc., de la S.A. Pirelli de Milan, de la Maison Perry and Co. de Birmingham pour plumes, etc., de la Cartiera Italiana, spécialisée dans le papier à Cigarettes. Ce Département est dirigé par Mr. Jacques Bentata, Co-Directeur au Caire.

Egyptian Chemical Drug Industries Ltd.

Vers la fin de l'année 1940, à la suite de l'initiative de Mr. Decio Ball, un groupe de personnalités donnèrent naissance au Caire à la Egyptian Chemical and Drug Industries Limited (E. C. A. D. I. L.) enregistrée à Londres au Board of Trade.

Le capital initial était de L. E. 15.000, mais il fut ensuite augmenté pour être finalement porté à L.E. 40.000.

Le Président du Conseil d'Administration est S. E. Abdel Razzak Aboul Kheir Pacha.

Les principaux actionnaires de l'E. C. A. D. I. L. sont: The Commercial and Agency Co. of Egypt Ltd., une des Firmes les plus anciennes d'Egypte dont l'Administrateur-Délégué, Mr. D. Ball, est également Administrateur-Délégué de l'E.C.A.D.I.L., et Mr. le Comte Aziz de Saab.

L'E.C.A.D.I.L. a rapidement développé ses activités qu'elle a étendues à plusieurs branches de la production pharmaceutique.

La Fabrique comprend actuellement plusieurs départements pour la fabrication de:

1) Extraits fluides, Extraits organiques, Huiles pharmaceutiques, Solutions, Sirops et Emulsions.

2) Ampoules médicales.

3) Tablettes, Pilules, Poudres.

4) Pessaires, Ovules, etc.

5) Pommades.

6) Poudres végétales et minérales.

7) Produits chimiques divers et extraction d'essences.

8) Laboratoire d'analyses pour le contrôle de la production et recherches scientifiques.

L'E.C.A.D.I.L. emploie actuellement 130 ouvriers qui assurent une production mensuelle régulière et importante.

Le Directeur Technique de la fabrique est le Dr. Maurice Nadel diplômé de l'Université Américaine de Beyrouth.

Le Laboratoire de Contrôle et de Recherches Scientifiques est dirigé par le Prof. Ada Bolaffi diplômée de l'Université de Florence.

Alexandria Manufacturing COMPANY, LIMITED.

L'Alexandria Manufacturing Co. Ltd. est une Société anonyme anglaise fondée en 1938, avec un capital initial de L.E. 2000 aujourd'hui porté à L.E. 12.000.

La Commercial and Agency Co. of Egypt Ltd. en détient la majorité des actions.

L'Alexandria Manufacturing Co. Ltd. fabrique les produits de parfumerie de haute classe "Trianon", très appréciés par le public égyptien.



Société Egyptienne de Conserves Alimentaires

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal en date du 16 Janvier 1941, cette Société avait, à ses débuts, un capital de L.E. 10.000 qui fut, ensuite, porté à L. Eg. 25.000 puis à L. Eg. 75.000 en raison du développement rapide et remarquable de l'Usine.

Grâce à une excellente organisation administrative et technique, la fabrique produit actuellement pour plus de 150.000 Livres égyptiennes de conserves en boîtes par année, dont près de la moitié est fournie aux Forces Britanniques en Egypte et aux autres organisations Alliées.

Près de 300 Ouvriers sont actuellement employés à l'Usine d'Aboukir sous une surveillance sanitaire des plus strictes exercée par des techniciens européens qualifiés.

Les principaux produits comprennent: des légumes, confitures et marmelades, sirops de fruits,

poissons en conserve, sauces, etc.

Diverses autres productions sont envisagées pour l'avenir, notamment des soupes, des légumes avec viande, etc.

La fabrication journalière est de 8.000 à 10.000 boîtes sans compter 100.000 à 150.000 boîtes de poissons en conserve pendant la saison des sardines et une quantité plus petite pendant le restant de l'année.

Le Conseil d'Administration est composé de:

S.E. Abdel Razak Aboul Kheir Pacha, *Président*; S.E. Hussein Bey Said, *Vice-Président*; S. E. Fouad Pacha Abaza, *Administrateur*; S. E. Abdel Moneim Bey el Dib, *Monsieur Salvator Salama*, S.E. Ahmed Seddik Bey, *Monsieur Georges N. Diab, Administrateurs*. *Monsieur Decio Ball, Administrateur-Délégué.*

Le fidèle associé de l'Agriculture Egyptienne

LE NITRATE DE SOUDE DU CHILI

Parmi les engrais chimiques le Nitrate de Soude du Chili occupe une place à part: c'est en effet le doyen des engrais chimiques, le seul nitrate naturel et, pour l'agriculture égyptienne, son plus fidèle associé.

La découverte de ses gisements, qui remonte à plus de cent ans, a ouvert à l'agriculture mondiale une ère nouvelle, celle de la production intensive et rationnelle. La réputation du Nitrate du Chili ne devait pas tarder à s'étendre et à gagner l'Égypte où il est le premier sur place, dès 1900. Étonnés des remarquables résultats qu'ils en obtiennent, les cultivateurs lui font immédiatement confiance, une confiance qui devait aller croissant au point qu'avant la guerre, malgré la concurrence des engrais synthétiques, plus de 200.000 tonnes de Nitrate du Chili étaient importées annuellement dans le pays pour fertiliser les terres et accroître les récoltes.

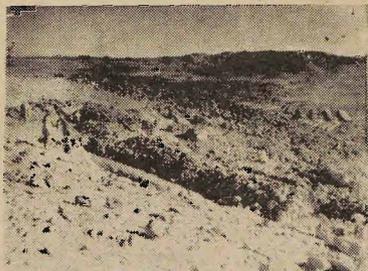
La faveur dont jouit le Nitrate du Chili est due à ses qualités intrinsèques qui — l'expérience scientifique l'a prouvé — répondent tout spécialement aux conditions de l'agriculture égyptienne. Sans doute tient-il ces qualités de sa composition équilibrée par la Nature elle-même. Contrairement en effet aux autres engrais — fabriqués synthétiquement avec l'azote de l'air — le Nitrate du Chili est un *engrais naturel*, le seul en fait de son genre.

Ses immenses gisements — par un caprice inexplicable de la Nature — sont localisés en un seul point du globe: le Chili. Couvrant plus de 200.000 kilomètres carrés — six fois la superficie de la Vallée du Nil — ils ne renferment pas moins, évalué-t-on, de mille millions de tonnes de Nitrate, de quoi suffire aux besoins de l'humanité pendant de longs siècles.

Le nitrate brut ou « Caliche », tel qu'il est extrait du sol, subit dans d'immenses usines édifiées en plein désert un traitement complexe avant d'être mis à la disposition des agriculteurs. C'est ainsi que s'est développée en un siècle, au prix d'efforts et de capitaux considérables, une puissante industrie que le gouvernement Chilien, avec une sagesse et une clairvoyance remarquables, ne néglige rien pour encourager.

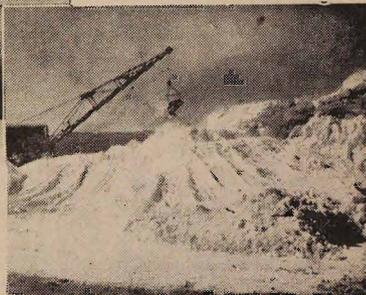
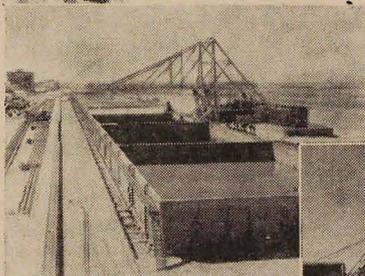
Intimement associé à l'essor agricole de l'Égypte depuis près d'un demi-siècle, le Nitrate du Chili a été durant cette guerre la sauvegarde de l'agriculture égyptienne. C'est grâce en effet à ses arrivages réguliers, rendus possibles par un effort commun et une fidèle assistance, que la production agricole de l'Égypte a pu être maintenue et que la subsistance du pays a pu être assurée. C'est le privilège du Nitrate du Chili d'avoir été pour l'agriculture égyptienne l'ami des jours difficiles.

LE NITRATE DE SOUDE DU CHILI

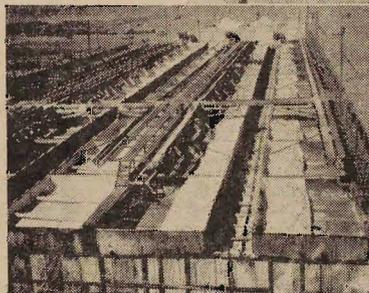


Extrait du sol...

(seul nitrate naturel)



... Purifié



terres et des

Le fertilisant des

cultures de l'Égypte



The Alexandria Insurance Company

Société Anonyme Egyptienne

Feu Eminé Yehia Pacha, l'éminent Alexandrin, se consacrant de toutes ses forces à la renaissance de l'Egypte dans tous les domaines, tourna ses regards vers une branche de l'économie qui était presque entièrement délaissée jusqu'à lors : l'Assurance. Car l'Assurance sous toutes ses formes est devenue l'auxiliaire indispensable du Commerce et de l'Industrie, un puissant instrument d'épargne et de crédit et la base même du progrès et de la vie sociale.

Secondé par un grand nombre de personnalités de premier plan représentant le monde des affaires et des finances, de l'Industrie et du commerce, il jeta en 1928 les bases d'une grande Compagnie d'Assurance Egyptienne, ralliant dans l'intérêt général du pays les éléments nationaux et ceux qui ont fait de l'Egypte leur seconde Patrie.

Jaloux de la grandeur de sa ville natale, il donna à la nouvelle Société le nom de "The Alexandria Insurance Company" et lui choisit comme emblème le grand Phare d'Alexandrie, célèbre dans l'antiquité.

Le Roi Fouad Ier, qui était toujours prêt à accorder Sa Haute et Bienveillante sollicitude à tout mouvement tendant au progrès de l'Egypte, accorda à la nouvelle Société le Haut Privilège du Brevet Royal.

Le Capital de la Société, fixé au début à L.E. 300.000, dut bientôt être porté à L.E. 400.000 par suite de l'insistance de plusieurs Maisons importantes désirant participer à la nouvelle entreprise et lui réserver leurs affaires d'assurances.

Forté de la Haute marque de confiance Royale et de l'appui de ses nombreux amis, la Société développa ses affaires sur des bases saines et sûres. Entreprise essentiellement de longue haleine, avant toute idée de rémunérer ses actionnaires, elle eut le soin de consolider sa situation financière en établissant progressivement d'importantes réserves qui dépassent aujourd'hui L.E. 200.000, dans le but d'offrir une garantie absolue à ses assurés et d'élargir au fur et à mesure son champ d'action.

Son Conseil d'Administration, présidé avec éclat dès la fondation par Fen Eminé Yehia Pacha, groupait des personnalités choisies dans les différents milieux et les champs d'activité divers. Ce fut le grand Financier Oswald Finney qui succéda au Fondateur, et, à sa mort, une autre personnalité éminente d'Alexandrie, S.E. Aly Eminé Yehia Pacha, a assumé la Présidence du Conseil et veille avec énergie et compétence sur l'œuvre créée par son père.

Durant les 15 ans qui ont passé, depuis sa fondation, la Société a

réalisé des progrès très appréciables. Pendant qu'elle a émis au cours de la première année environ 1000 polices, elle en émet aujourd'hui plus de 12000. Le montant de ses primes a passé de Livres Egyptiennes 40.000 à L.E. 250.000 par an.

Ayant commencé avec une seule classe d'assurance, l'Incendie seulement, elle en opère aujourd'hui dans toutes les classes dont les principales sont : Incendie, Accidents et Transports.

Pour compléter son œuvre sociale et pour donner satisfaction à ses nombreux clients, elle a fondé en 1939 une Société séparée pour les Assurances Vie, *The Alexandria Life Insurance Company*, S.A.E., qui elle-même a déjà pris des extensions très substantielles.

On remarque dans le placement des disponibilités de la Société les principes de prudence et de sagesse. C'est ainsi qu'on trouve ces disponibilités placées en Titres d'Etat, en liquide auprès des Banques, en hypothèques de premier ordre et en Immeubles. Son bloc d'Immeubles au quartier Gree est parmi les meilleurs à Alexandrie.

Il est certain qu'avec l'extension qu'elle a prise, « The Alexandria Insurance Co., S.A.E. » sera d'un grand apport à l'économie nationale et à la renaissance du pays.

THE EGYPTIAN BONDED WAREHOUSES COMPANY, LIMITED.

L'Egyptian Bonded Warehouses Cy, Ltd. (Société des Entrepôts d'Egypte) a été constituée le 23 mars 1888 et autorisée par décret Khédivial du 25 mai de la même année. La durée de la Société, après avoir été fixée à 25 années à partir du jour de sa constitution définitive puis prolongée jusqu'au 31 Décembre 1943 a été l'objet d'une seconde prolongation jusqu'au 31 décembre 1965.

La Société a pour objet de faire à Alexandrie et dans toutes les autres villes d'Egypte, des entrepôts et de faire avec l'autorisation de la douane, toutes les opérations qui se rattachent à cette industrie, telles que magasinage et location de magasins ou travaux et location de magasins ou terrains, manutentions de tous genres, embarquements et débarquements, expéditions et transports, formalités de douane, délivrance de récépissés et warrant, avances sur marchandises, consignations et commissions pour compte de tiers, ventes publiques et, en général, toutes affaires que peuvent nécessiter les intérêts de la Société. Elle peut, également, fonder dans d'autres pays des entrepôts et des succursales et y faire toutes opérations énoncées précédemment.

Historique : L'autorisation d'établir des entrepôts de douane, précé-

demment donnée en date du 25 octobre 1885 à MM. L.E. Beisner et H. V. Gielen, avait été transférée, ensuite, par le gouvernement à MM. Allen, Alderson & Co. avec tous les engagements qui en dépendent après cession faite par les premiers nommés en date du 12 janvier 1888. L'autorisation donnée à MM. Allen, Alderson & Co. fut cédée à l'Alexandria Bonded Warehouses Co. En 1907, cette dénomination fut modifiée en celle de Egyptian Bonded Warehouses Company Limited (Société des Entrepôts d'Egypte, Société anonyme Egyptienne.)

En 1923, la Société a repris les magasins appartenant à la Sté des Entrepôts et du commerce contre remise de 8.500 actions Ordinaires Egyptian Bonded Warehouses; en 1943, elle a ouvert une succursale à Beyrouth.

La concession du gouvernement égyptien prend fin le 31 décembre 1965; à son expiration — sauf cas de renouvellement — les magasins sis à Alexandrie et appartenant à la Société, sur les terrains de l'Etat, reviendront à ce dernier.

Participation : La Société possède une participation dans le Levant Bonded Warehouses Co. Ltd. qui opère en Palestine et qui a pris la

suite des affaires de l'Egyptian Bonded Stores à Jaffa et Haifa. En outre, elle a créé en 1929 la Sté de Transports, Expéditions et Assurances *Pharos* dont elle possède tout le capital-action et dont nous parlerons plus loin. Son organisation est parfaite.

Conseil d'Administration : Mahmoud bey Khalil, *président*; R. Ismalun, *vice-président*; J. B. Barron, E. Pegna, Jules Klat bey, Aly Yehia pacha. **Direction :** J. B. Barron, *Directeur-Général*; R. Camiglieri, *sous-directeur général*.

Siège Social : Alexandrie, Bab El Karasta; **succursales :** au Caire, à Suez, Port-Said et Port Tewfik.

Capital Social au 31 décembre 1943:

51.750 actions ord. de £ 4. nom.	L.E. 201.825
2.522 act. priv. 2 %	
cum. de £ 5 nom.	L.E. 12.295
Total	L.E. 214.120

Le 31 mars 1944, les actions privilégiées restant en circulation, ont été remboursées par anticipation. La Société n'a aucune dette-obligations.

LA CONFISERIE FINE EN EGYPTE

Nadler Frères

On se rend mieux compte des progrès énormes accomplis par l'industrie locale en jetant un coup d'œil sur les réalisations effectuées par l'initiative privée qui, non seulement a apporté ses capitaux à l'Égypte mais, surtout, son esprit créateur, son activité, son expérience et son bon goût.

Dans le domaine de la confiserie Alexandrine — on peut certainement dire l'Égypte entière — ignorait presque tout de cette industrie qui semblait être l'apanage exclusif de l'Europe, spécialement de Paris, de Vienne et de Londres pour ne pas citer d'autres villes encore réputées par leurs bonbons et leurs dragées.

En 1913, à la veille de la grande guerre les Frères Nadler ont créé au quartier de la douane la première fabrique de confiserie et les sceptiques accordaient peu de chance de succès à leur excellente initiative.

D'aucuns, qui ne s'embarassaient pas d'arguments avaient été jusqu'à affirmer que la température d'Alexandrie n'était pas du tout favorable. Mais, appliquant scrupuleusement un adage qui témoigne d'une grande sagesse: bien faire et laisser dire, les Frères Nadler se sont mis résolument au travail.

Aujourd'hui, leur œuvre fait honneur à l'industrie égyptienne.

Naturellement, le début ne fut pas très aisé car il leur a fallu tout créer, mais la ténacité est un gage du succès et la fabrique se développa graduellement, méthodiquement au point qu'elle devint trop petite pour faire face aux exigences de la production.

Mais le principal souci des Frères Nadler était de fournir la qua-

lité et non pas la quantité et, dans ce domaine, ils ont également réalisé de véritables prodiges en produisant une variété de confiseries fines qui peut être avantageusement comparée aux meilleurs produits des fabriques spécialisées d'Europe.

Naturellement, une telle ascension dans une branche industrielle ne se fait pas sans sacrifices: les Frères Nadler ont engagé des spécialistes des plus grandes fabriques d'Angleterre dont la collaboration a permis la production de bonbons de tous genres et toute la gamme de la confiserie fine: fourrés au chocolat, pastilles de menthe, dragées, caramels, sirops, gomme, etc. etc. Les premiers, ils ont créé en Égypte le toffée qui connait, toujours, une grande vogue.

Actuellement, la fabrique, Nadler n'est plus au quartier de la douane mais au centre de la nouvelle zone industrielle; elle est rue El Mofatiche. C'est une construction ultra-moderne, conçue et exécutée de la façon la plus heureuse, vaste, ensoleillée, et naturellement délicieusement parfumée.

Plus de cent vingt ouvriers et ouvrières, sous la direction de chefs capables et vigilants, produisent, avec des machines de la plus récente création et d'une remarquable perfection, une moyenne annuelle de deux millions de kilogrammes de confiserie fine.

Dans ce recueil qui embrasse un demi-siècle de la vie alexandrine, nous ne pouvions manquer d'accorder une des places d'honneur aux créateurs d'une industrie qui a acquis, parmi nous, une situation prépondérante.

Imperial Chemical Industries

(Egypt) Société Anonyme



Dès 1929, date de l'ouverture en Egypte des bureaux de l'Imperial Chemical Industries (Egypt) S.A., cette Compagnie s'est principalement occupée de la distribution, pour compte de son illustre parente, l'Imperial Chemical Industries Limited, des matières brutes et produits semi-manufacturés réquis par les agriculteurs et les industriels d'Egypte.

L'Imperial Chemical Industries (Egypt) S.A. est heureuse d'avoir dans son Conseil d'Administration deux Egyptiens bien connus dans la vie publique, S.E.Fouad Abaza pacha et Aslan Cattaoui bey, par la collaboration desquels elle a activement étudié la question de la coopération Anglo-Egyptienne et a pu servir d'instrument dans le développement, à une échelle considérable, du commerce entre les deux pays.

Se basant sur l'immense variété de produits chimiques si abondamment disponibles auprès de l'Imperial Chemical Industries Limited, avec ses vastes ramifications et ses installations de recherches, l'Imperial Chemical Industries (Egypt)

S.A. est à même d'offrir un choix complet de produits aux marchés Egyptiens. Egalement, par l'entremise de l'Imperial Chemical Industries Limited, elle peut gracieusement mettre à la disposition des agriculteurs Egyptiens et des industriels de ce pays les plus récents conseils techniques au sujet de problèmes modernes.

Des experts techniques qualifiés pour la Fumigation combattent la terrible plaie Bubonique, en effectuant des fumigations complètes de navires, campements, dépôts, etc., détruisant ainsi les rats qui transportent cette redoutable maladie, dans les villes et les villages d'Egypte.

En fournissant de grandes quantités de produits pharmaceutiques, l'Imperial Chemical Industries (Egypt) S.A. a pu ainsi aider le Ministère Egyptien de l'Hygiène Publique à arrêter l'épidémie de malaria qui avait dévasté la Haute-Egypte en 1944. Elle a également été active en aidant, par le moyen de son Organisation de Contrôle des

Insectes, à neutraliser le danger toujours présent d'une invasion de sauterelles.

Donnant une aide pratique aux Agriculteurs d'Egypte, non seulement de l'Imperial Chemical Industries (Egypt) S.A. leur fournit les engrais pour augmenter leurs récoltes tout en leur prodiguant les conseils de les utiliser de la meilleure façon, mais en leur fournissant les produits destinés à protéger ces récoltes dans les champs et dans les entrepôts.

Des services et des conseils pratiques sont également fournis pour les branches de la Teinturerie, Peinture, Soudure à l'arc voltaïque, Hydrographie, Outillage agricole et Pharmacologie.

Cela donne une idée de l'aide que l'Imperial Chemical Industries (Egypt) S.A. est capable d'offrir à l'Egypte, mais la liste des services qu'elle rend est loin d'être complète, puisque de nouveaux produits sont constamment ajoutés à ses fournitures, comme résultat d'expériences et de recherches intensives.

The Egyptian Salt & Soda

Capital

Constituée en 1899 avec un Capital de L.E. 301.000, la Société a porté son capital par des augmentations successives à L.E. 1.260.000, dont L.E. 1.080.000 (L.E. 1.053.000) divisé en 1.080.000 actions ordinaires de L.E. 1. émise.

Activités

The Egyptian Salt and Soda Co. Ltd. est une des sociétés industrielles prépondérantes en Egypte. Elle a le monopole d'importation et de vente en Egypte de la poudre de mine et de chesse.

Elle possède le 70 % des actions de la UNITED EGYPTIAN SALT LTD., Société créée en 1907 dans le but de centraliser et de réglementer la vente du sel en Egypte.

Elle a également des intérêts importants dans la Société Financière et Industrielle d'Egypte qui a construit à Kafr-Zayat une usine des plus modernes pour la fabrication de l'Acide Sulfurique, des produits chimiques dérivés et des Superphosphates.

Exploitation

a) *Salines et Usines du Mex* — Concession accordée en 1899 pour l'extraction et la vente du sel. Procédés spéciaux permettant d'obtenir d'excellentes qualités de sel destiné tant au pays qu'à l'exportation. Une ligne ferroviaire appartenant à la Société dessert les Salines sur une longueur de 10 kms.

b) *Domaine du Wady Natroun* — Concession dans le Désert Lybique accordée également en 1899. Il existe dans la vallée du Wadi-Natroun qui est constituée par une dépression du sol, une série de lacs riches en carbonate de soude, sulfate de soude, chlorure de soude, etc. L'Usine sert à la transformation de la Soude naturelle en Soude Caustique. Une ligne de chemins de fer appartenant à la So-

ciété, et atteignant avec ses ramifications une longueur de 75 kilomètres, traverse le désert de Wady-Natroun à Khatatha.

c) *Usine de Kafr-Zayat* — Construite en 1901. Elle comprend l'huilerie et une savonnerie des plus importantes en Egypte, de même qu'une installation pour la fabrication des savons de toilette, de neutralisation des huiles, de distillation d'acides gras, de glycérine, de silicate de soude, etc., qui placent cette usine en premier rang parmi les fabriques de son genre en Orient.

d) *Usine de Gabbary* — Cette usine acquise en 1905 de la Société des Huileries et Savonnerie d'Egypte est une des plus anciennes sinon la plus ancienne Huilerie du Pays. Elle est composée d'installations de trituration de graines de coton et d'autres graines oléagineuses telles que sésames, arachides, lin, etc. Une savonnerie et des installations pour la fabrication d'acides gras et de glycérine complètent l'activité industrielle de cette usine.

e) *Usine de Moharrem-Bey* — Construite en 1921, cette usine possède une importante installation pour la fabrication de graisses végétales hydrogénées, de même qu'une installation des plus perfectionnées pour le raffinage et la distillation et la desterrinisation des huiles. Elle comprend également des ateliers pour la confection des barils, des bidons en fer blanc, ainsi qu'un atelier de lithographie sur fer blanc, une fonderie, une scierie mécanique, une installation pour la fabrication des cirages et cires, le traitement des sels iodiques tant industriels que pharmaceutiques.

Activités

The Egyptian Salt and Soda Co. Ltd. fabrique les articles suivants divisés en 6 groupes :

1) *Huiles et Tourteaux* — Ce groupe comprend les huiles de coco, de lin, ainsi que les tourteaux en dérivant utilisés tant comme fourrage, qu'engrais aussi bien que combustible.

2) *Savons* — Cette branche importante comprend les savons à barbe et de toilette, de ménage, de lessive et en paillettes, des savons d'eau de mer, phéniqué, etc.

3) *Produits chimiques* — Cette catégorie dont la liste s'étend de jour en jour grâce aux efforts déployés par la Société pour suppléer aux manques de produits d'importation par suite des restrictions de guerre, comprend notamment la Soude Caustique, produit base de plusieurs industries. Entrent également dans ce groupe, le natron, le Carbonate de Soude, le Sulfate de Soude, le Sulfate de Magnésie, le Silicate de Soude, la terre à foulon, la glycérine, le réactif Twitchell, etc.

4) *Graisses* — Grâce à sa propre formule de fabrication du réactif Twitchell, qui était importé avant la guerre, la Société a pu non seulement maintenir mais augmenter son rythme de production de ses graisses hydrogénées, ce qui a permis à l'Industrie savonnaire de survivre et de répondre à la consommation accrue du pays.

Il y a lieu d'inclure dans ce groupe les différentes graisses végétales comestibles et industrielles, les acides gras, l'acide stéarique, les bougies, les cirages pour chaussures et parquets.

5) *Sel* — Extrait au Mex.

6) *Emballages et Imprimerie* — La Société possède une installation moderne pour la fabrication des barils en fer et des boîtes en fer blanc lithographiées, ainsi qu'un atelier important pour la fabrication des caisses en bois.

The Egyptian Salt & Soda Co. Ltd.

THE LARGEST OIL, FAT & CHEMICAL
CONCERN IN THE NEAR EAST

Contractors to the Egyptian Government and the British
and Imperial Forces in Egypt.

HEAD OFFICE : 2, Rue Fouad 1er. Alexandria - Tel. 28602 & lines

Producers and Manufacturers of :

Oil & Cakes

Cottonseed Oil — Linseed Oil, Crude
and Boiled — Sesame Oil — Groundnut
Oil, etc. — Oil Cakes for cattle and
manure, etc.

Soaps

Laundry — Toilet — Soft — Flakes
Shaving Sticks — Marine — Carbolic
Bath, etc.

Salt

Coarse — Ground & Table Salt

Can and Drum Factories - Lithographic Plant

Chemicals

Natron Caustic Soda — Sodium Carbo-
nate — Sodium Sulphate — Magnesium
Sulphate — Soda Crystals — Liquid
Silicate of Soda — Bleaching Earth. —
Scour Powder — Glycerine Crude and
Pharmaceutical — Citric Acid —
Twichell Reagent — Liquid Caustic
Potash — Magnesium Carbonate, etc.

Fats

Hydrogenated Oils — Edible Vegetable
Fats — Margarine — Industrial Fats —
Fatty Acids — Stearic Candles — Boots
Polish — Floor Polish, etc.

Subsidiary Companies

The United Egyptian Salt Limited

Distributors of Salt in Egypt

Principal Shareholders of :

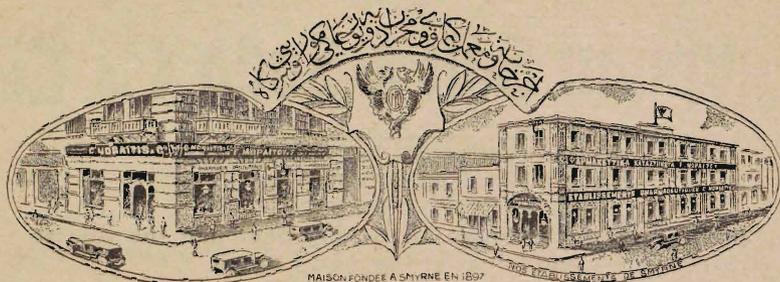
Société Financière et Industrielle d'Égypte

Producers of :

Sulphuric Acid — Muriatic Acid — Superphosphates, etc.

R.C.A. 865

LES ETABLISSEMENTS PHARMACEUTIQUES



G. MORAITIS & Co.

HISTORIQUE

En 1895, un jeune homme, plein d'ardeur et d'intelligence, Mr. G. MORAITIS, terminait ses études à l'école des Pharmaciens de Constantinople, et, quelques mois plus tard, se voyait confier les délicates fonctions, si lourdes de responsabilité, de Pharmacien en Chef de l'Hôpital Civil Ottoman de Smyrne.

Au mois d'Avril 1897, voulant adapter le champ de ses activités à de nobles ambitions qui montaient en son âme, il demandait à quitter l'Hôpital, pour fonder sa première entreprise pharmaceutique. Il achetait donc à Smyrne, de Mr. G. Slavos, la pharmacie «L'Abcilles», située à la place Ste Photinie et lui donnait le nom de «Pharmacie G. Moraitis».

Trois ans plus tard, en 1900, il fondait, au passage Pesmadjoglou, le premier Laboratoire de Stérilisation pour la fabrication d'aiguilles pour injections hypodermiques, fabriquées pour la première fois dans le pays, ainsi que d'autres spécialités, parmi lesquelles le fer granulé Moraitis, la Kola granulé Moraitis, le Rob Moraitis, etc., produits qui ont obtenu à diverses Expositions, des Médailles d'Or et Diplômes «Hors Concours».

En 1903 il fondait dans le local Yovanoglou, la Droguerie Médicinale sous la raison sociale «Droguerie Centrale d'Asie Mineure,

Devant la probité, la méticulosité et l'ordre qui présidaient aux activités de l'entreprise, les Etablissements Moraitis prenaient un



Mr. G. Moraitis

tel développement que les trois locaux : Pharmacie, Laboratoire de Stérilisation et Droguerie, ne pouvaient plus répondre aux demandes de la Science et, en 1908, l'entreprise se transférait en l'ancien local du Crédit Lyonnais, au No. 12 de la rue Franque, local qui devenait plus tard propriété de l'entreprise. Surélevé d'un second étage, il forma un établissement unique et global où se trouvaient réunies toutes les branches de l'entreprise, sous la raison sociale «Etablissements Pharmaceutiques G. Moraitis».

La bonne graine qui était jetée en 1897 avait rapidement germé et grandi pour devenir la grandiose entreprise humanitaire, objet d'orgueil et de fierté pour tout le Moyen-Orient.

Ces Etablissements modèles, qui comprenaient toutes les installations, laboratoires et ateliers de fabrication nécessaires à tout ce qui touche, de près ou de loin, à toutes les branches des progrès médico-pharmaceutiques, commencèrent à se développer et à prendre une extension telle, qu'ils purent à eux seuls, fournir toutes les régions intérieures de l'Asie Mineure et les Iles de l'Archipel, où, hôpitaux, Communautés et Pharmacies comptaient dans leur immense clientèle.

Les voyages successifs du fondateur en Europe, et ses visites continues aux diverses fabriques d'articles et produits intéressant les branches de ses activités, eurent pour résultat d'enrichir ses connaissances et de perfectionner les Etablissements Moraitis à un degré tel qu'ils formèrent bientôt une entreprise unique du genre dans tout le bassin de la Méditerranée Orientale.

Etablis sur une longueur de 60 mètres et une largeur de 25, avec deux étages, les Etablissements comprenaient le rez de chaussée où se trouvaient sept ailes, l'une indépendante de l'autre, ayant chacune son spécialiste-chef avec le

personnel approprié : Section Pharmacie, Section Spécialités, Section Alimentaire et Diététique, Section Ordonnances, Section Instruments et Mobilier de Chirurgie, Sections Instruments et Mobilier Dentaires, Section Droguerie et Herboristerie, occupant environ 120 techniciens, dont douze à quinze pharmaciens-chimistes.

Le premier étage comprenait : la Section des Corsets et Ceintures,

La renommée des Etablissements Moraitis de Smyrne fut si grande que les Souverains de la Grèce, L.L.M.M. le Roi Constantin et la Reine Sophie et leur suite, les visitèrent et félicitèrent leur fondateur.

Mais au moment où Mr. G. Moraitis après avoir consacré toutes les années de sa jeunesse, à une œuvre si grandiose, se préparait à en célébrer le vingt-cinquième anniver-

saire, l'inauguration de la Pharmacie Hellénique de Mr. Peleccas, sise à la rue Chérif Pacha No.18

l'inauguration de sa brillante nouvelle entreprise dans le local entièrement réformé et moderne, eu lieu le 7 Avril 1923 sous la raison sociale « ETABLISSEMENTS PHARMACEUTIQUES G. MORAITIS et Co. »

Aujourd'hui ces Etablissements constituent une Société en Commandite simple, avec pour assistants et commanditaires les deux fils de Mr. G. Moraitis : le Dr. Alex. Moraitis, bactériologue, et Mr. Constantin Moraitis co-directeur, qui suivent pas à pas le grand exemple de leur digne père.

C'est ainsi qu'à l'instar des rares hommes qui eurent le courage de refaire toute une vie, après les cruelles déceptions et les plus rudes coups du sort, Mr. Georges Moraitis peut maintenant, à juste titre s'enorgueillir des Etablissements Pharmaceutiques de notre ville, héritiers de la gloire passée de leurs aînés disparus de Smyrne.

Faut-il rappeler ici tous les bienfaits qui découlent pour le pays en général, et pour la santé publique en particulier, de la fondation de ces établissements pharmaceutiques modèles ?

Par l'œuvre réellement humanitaire qu'il a entreprise, en fournissant aux médecins, aux Hôpitaux, aux malades et à tous ceux qui ont donné leur confiance totale à ses établissements, la certitude d'être honnêtement servis, et en mettant à leur disposition tous les perfectionnements de la science moderne, et son expérience personnelle très vaste, Mr. Moraitis a bien mérité de la Science, des Alexandrins et de la Colonie Hellène du Pays.



Les Etablissements Moraitis de Smyrne : Le rez-de-chaussée

avec salles d'essayage pour hommes et femmes, trois cabinets médicaux avec une grandiose salle d'attente pour les patients. Il renfermait également les bureaux de l'Administrateur, Mr. G. Moraitis, de la Direction, de la comptabilité, de la Correspondance et les Archives.

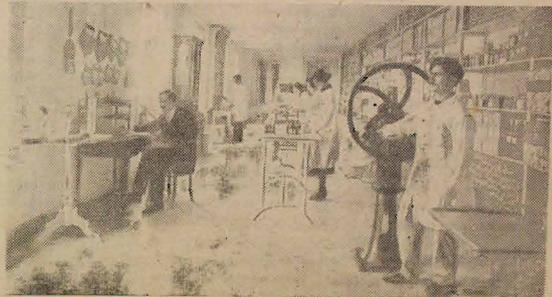
Le second étage abritait le laboratoire de Stérilisation, celui de la Distillation, le Laboratoire des préparations pharmaceutiques et des spécialités de la Maison, le laboratoire des extraits fluides et teintures, et celui de la préparation des tablettes comprimées, enfin le Réfectoire.

De l'avis des Etrangers qui ont eu l'occasion de visiter ces Etablissements ainsi que des voyageurs s'occupant de branches analogues, l'entreprise faisait honneur, non seulement à son pionnier et fondateur, mais à tout l'Hellénisme de l'Asie Mineure qui se trouvait à cette époque à l'apogée de sa gloire.

Les Etablissements Pharmaceutiques G. Moraitis étaient pour la ville de Smyrne un véritable embellissement et constituait l'objet de l'admiration de ses habitants, qui s'empressaient de les visiter pour en admirer la richesse, l'organisation et l'aspect général.

saire, la catastrophe de Smyrne, le 13 septembre 1922, présente encore à toutes les mémoires, s'abattit sur l'admirable fruit de ses efforts. Le cyclone de fer et de feu n'épargna rien dans la ville et Mr. G. Moraitis se trouva soudain dans une situation des plus critiques.

Mais un tel homme ne pouvait se décourager malgré tout. Il vint en Egypte, terre hospitalière, qu'il considère maintenant comme sa seconde patrie, avec la même ardeur qu'en 1897, avec sa grande expérience et surtout avec sa puissante force de volonté et il fit ac-



Les Etablissements Moraitis de Smyrne : Un laboratoire de préparations pharmaceutiques

Michael Setton's Sons & Co

(LES FILS DE MICHAEL SETTON & Co)

ETABLIS EN 1896

LE CAIRE

Bureau Central
71, Rue El Azhar

Tel. { 43506
53290

R.C. 2362

BRANCHES ALEXANDRIE

Branche Pharmac. 102, Rue Mosquée Attarine

» Textiles 1, Rue Colucci

Tel. { Branche Textiles 24583
» Pharmaceutique .. 21143

R.C. 5623

SOUS AGENCES

Port-Saïd

Soudan

Erythré

NÉGOCIANTS — REPRÉSENTANTS — AGENTS D'ASSURANCES ADJUDICATAIRES DU GOUVERNEMENT.

Représentants pour des plus importants Fabricants dans les articles suivants :

Textiles coton, laine, soierie; Filés laine, coton; Colorants; produits Chimiques Industriels & Pharmaceutiques; Bonneterie; sous-vêtements « Aertex », Chapeaux « Scott » et « Christy »; Toiles d'Irlande; Linoleum, etc., etc...

Produits Pharmaceutiques. Anglais, Américains, Suisses et Palestiniens. En stock permanent les produits les plus modernes et scientifiques intéressant le Corps Médical.

Produits Alimentaires & Boissons Alcooliques.

Assurances : Tous genres d'assurances en général.

La Raison Sociale MICHAEL SETTON'S SONS & Co. fut créée en 1896 par Mr. Michael Setton qui, venu en Egypte quelques années avant, s'attacha depuis lors à développer et intensifier le commerce entre l'Egypte et les différents pays d'Europe susceptibles de fournir au marché égyptien les produits essentiels dont il avait besoin. Déployant une inlassable activité dans tous les domaines commerciaux, surmontant les innombrables difficultés qui surgissaient à tout instant, Mr. Michael Setton joua un rôle considérable dans le développement du commerce égyptien, s'attachant à rendre possible l'importation dans le pays de toutes sortes de marchandises nécessaires.

Il est évident qu'un tel programme ne pouvait être accompli que progressivement. C'est ainsi que furent successivement créées et améliorées les différentes branches de sa maison. D'abord ce furent les textiles, la bonneterie, les couvertures et articles vestimentaires en général, qui le préoccupèrent, vu les pressants besoins du pays à cet égard. Ayant mis à point — par la représentation des plus importants industriels européens, — cette branche de son activité, Mr. Michael Setton, aidé de ses fils, MM. Ernest et Richard Setton, et de son gendre, Mr. Léopold Shalom, créa une branche spéciale pour l'importation des produits et spécialités pharmaceutiques, ainsi qu'une branche de produits alimentaires, de façon à satisfaire ainsi d'autres besoins de l'Egypte, sa patrie d'adoption, besoins qui étaient rendus encore plus pressants à la suite des circonstances mondiales actuelles.

Aujourd'hui, la Raison Sociale MICHAEL SETTON'S SONS & Co. se trouve à même de faire face à toutes les exigences du Corps Médical, régulièrement visité par ses collaborateurs techniques, de façon à être toujours à la hauteur des plus récentes innovations scientifiques en matière de spécialités pharmaceutiques.

La Distillerie ZOTTOS & Co.

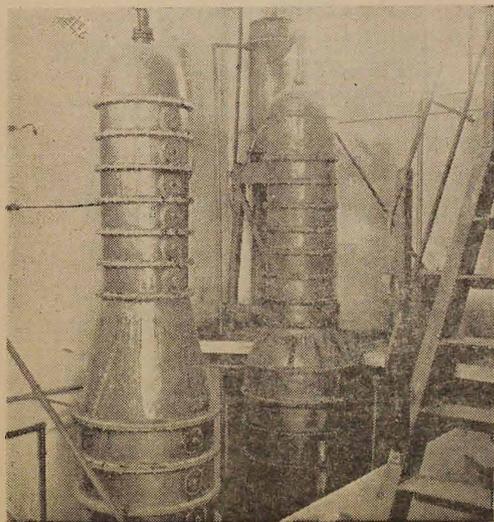
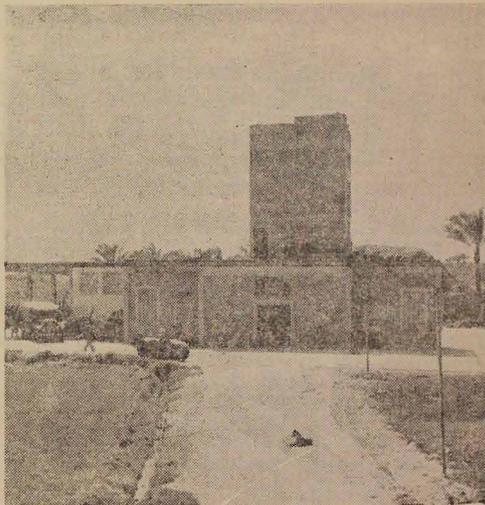


La Distillerie Zottos & Co. a été fondée en 1918, soit il y a environ un quart de siècle ; elle était située dans un quartier central de la ville. Sa production tout en étant loin des proportions actuelles, était assez importante et variée ; elle couvrait toute la gamme des boissons alcooliques, dont la qualité était depuis lors très appréciée.

La Distillerie a été ensuite transférée en 1934, à Cléopatra les Bains, dans la grande bâtisse située dans la vaste campagne des R.R.P.P. Jésuites où l'espace énorme de l'emplacement lui permit de donner plus d'extension à sa production. De nouveaux alambics y furent installés et des chais plus vastes de vieillissement du Brandy furent aménagés.

En 1939, fut construite à Siouf, près d'Alexandrie, la nouvelle Distillerie qui permit à cette industrie de prendre son grand essor actuel.

Cette nouvelle Distillerie possède plusieurs alambics perfectionnés (continus et de rectification) d'une capacité de production journalière de 10.000 litres.



Les distillats de Brandy y obtenus sont ensuite transportés à la Distillerie de Cléopatra et sont placés pour vieillir dans les chais, après avoir été logés dans de fûts en chêne.

Les boissons fabriquées dans cette Distillerie sont : le Zibib, inégalable par sa qualité et qui est hautement apprécié par toutes les classes du pays. Vient ensuite les Brandies dont les qualités V.O. et V.S.O.P. sont très estimées par les consommateurs. Ces deux produits sont obtenus des meilleurs raisins secs importés de Chypre. Ensuite vient le Rhum, obtenu par la distillation du jus de canne à sucre ; c'est un produit parfait.

Durant la guerre, et pour contribuer à la satisfaction des besoins du pays en Gin et Whisky, dont l'importation est limitée, la distillerie n'a pas hésité à en faire la fabrication, et y a parfaitement réussi. Des sommes importantes ont été dépensées pour ériger les installations nécessaires pour la fabrication de ces produits qui, comme on le sait, sont tirés du malt.

La Distillerie produit aussi des sirops avec de purs jus de fruits, des liqueurs (Triple Sec, Peppermint, Curaçao, Kummel, Crème de Cacao, etc.) qui sont très en faveur auprès des consommateurs les plus difficiles lesquels rendent hommage à leur qualité et à leur goût exquis.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

(SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE)

Siège Social LE CAIRE (R.C. 39)

45, rue Kasr el Nil

Siège à ALEXANDRIE (R.C. 692)

10, Rue de Stamboul

La BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE est une Société Anonyme autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929, et qui a pris la suite des affaires en Egypte de la BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER, Société Anonyme Belge, établie à Bruxelles.

La BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER avait établi, en Egypte, des Succursales au Caire et à Alexandrie, ainsi que plusieurs agences en province, et ce à partir de 1912 : toute sa clientèle et toute son organisation ont été transférées à la BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE, dont les relations avec la vie financière et économique du pays remontent en fait et de cette manière à 32 ans.

La BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE est au capital de L.E. 1.000.000 (un million de livres égyptiennes) dont la moitié, soit L.E. 500.000 a été appelée jusqu'à présent.

Ce capital a été souscrit, en grande partie, par un groupe de banques et de sociétés financières et industrielles d'Europe, comprenant notamment les établissements suivants :

- La Banque de la Société Générale de Belgique, à Bruxelles : Le principal Etablissement financier en Belgique avec un réseau d'agences et de sous-agences dans un grand nombre de localités de ce pays ;
- La Compagnie Générale d'Entreprises Electriques et Industrielles «Electrobel» à Bruxelles : Grande société «holding» contrôlant diverses entreprises en Belgique et à l'Étranger ;
- La Mutuelle Solvay, à Bruxelles : Société «holding» de renommée universelle contrôlant de vastes intérêts en Amérique, en France et en Belgique ;
- La Banque Commerciale de Bâle, à Bâle : Un des plus grands établissements bancaires en Suisse ;
- La Banque Industrielle Belge à Bruxelles ;
- La Compagnie Belge de Chemins de Fer et d'Entreprises, à Bruxelles ;
- Les Compagnies Réunies d'Électricité et de Transport «Electrorail» à Bruxelles ;
- La Compagnie Belge pour les Industries Chimiques, à Bruxelles ;
- Le Crédit Algérien, à Paris.

**

Son Conseil d'Administration se compose des personnes suivantes : AUGUSTE CALLENS, Président, Directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et de nombreux autres Etablissements bancaires de Belgique.

S.E. HASSAN MAZLOUM PACHA, Vice-Président, Sénateur du Royaume d'Égypte, Ancien Gouverneur du Canal de Suez, Ancien Directeur Général des Postes Égyptiennes, Président et Administrateur de nombreuses Sociétés Anonymes en Égypte.

ELLSWORTH O. LAMBIOTTE, Administrateur-Directeur, Administrateur de THE EGYPTIAN SALT & SODA Co., Administrateur de la CAIRO AGRICULTURAL Co.

LOUIS VAN DAMME, Administrateur-Directeur, Administrateur du CREDIT FONCIER EGYPTIEN, et plusieurs autres sociétés en Égypte.

S.E. SIR ABDEL RAZAK ABOL KHEIR PACHA, Administrateur, Ancien Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère des Finances, Ancien Directeur Général des Douanes Égyptiennes, Président et Administrateur de plusieurs sociétés anonymes en Égypte.

EMILE NESSIM ADES, Administrateur.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Administrateur de plusieurs sociétés anonymes en Égypte.

ATTA BEY AHFI, Administrateur.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Administrateur de plusieurs sociétés anonymes en Égypte.

FREDERIC BRUNNER, Administrateur.

Directeur Central de la BANQUE COMMERCIALE DE BALE à Bâle.

Baron CARTON DE WIART, K.R.E., Administrateur.

Directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et Administrateur de nombreuses sociétés anonymes en Belgique.

RENE DESTREPE, Administrateur.

Administrateur de sociétés à Bruxelles.

Baron EMPAIN, à Bruxelles, Administrateur.

LINUS GASCHÉ, Administrateur.

Administrateur-Directeur Général de la FILATURE NATIONALE D'ÉGYPTE, Administrateur-Délégué de la SOCIÉTÉ EGYPTIENNE DES INDUSTRIES TEXTILES et de la SOCIÉTÉ EGYPTIENNE DE L'INDUSTRIE DE BONNETERIE, Administrateur de plusieurs autres Sociétés Anonymes en Égypte.

GASTON ITHIER, Administrateur.

Administrateur de nombreuses sociétés industrielles en Belgique.

EMILE JACOBS, Administrateur.

Président et Administrateur-Délégué de la CAISSE HYPOTHÉCAIRE D'ÉGYPTE, Administrateur de sociétés.

ANDRÉ PEYTEL, Administrateur.

Prés. Dir. Gén. du CREDIT ALGERIEN à Paris.

PAUL RAMLOT, Administrateur.

Administrateur-Délégué de la BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER (Extrême-Orient) à Bruxelles, Conseiller de la BANQUE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE, etc...

ROBERT J. ROLO, Administrateur.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Exportateur de coton, Président et Administrateur de plusieurs sociétés anonymes en Égypte.

Les Censeurs de la BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE sont MM. PRICE, WATERHOUSE, FEAT & Co.

De par ses nombreuses accointances et relations étroites avec le monde financier et bancaire à l'Étranger, la BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE est particulièrement bien placée pour l'exécution des opérations bancaires se rattachant au commerce international et aux placements à l'Étranger.

Elle publie tous les ans un Rapport à l'Assemblée Générale de ses Actionnaires qui se tient en Égypte : ce Rapport contient régulièrement des considérations sur l'économie égyptienne et la marche des affaires de la Banque.

Elle a organisé, depuis de nombreuses années, un service d'Études Financières qui constitue une référence précieuse concernant l'activité, le développement et l'évolution des principales sociétés financières, foncières et industrielles établies en Égypte.

The
Land Bank of Egypt



Etablissement
Hypothécaire Egyptien

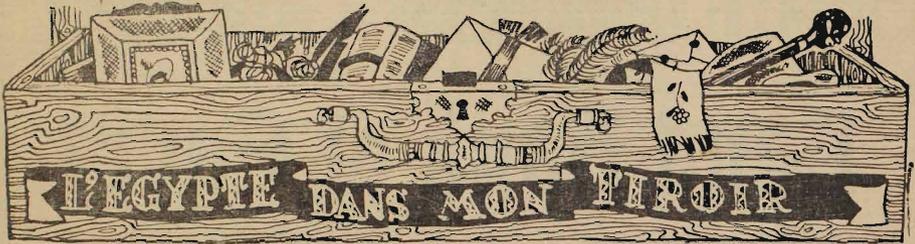
Fondé en 1905



Total du Bilan au 31 Décembre 1944:

L.E. 5.297.173.

Alexandrie des Grâces ⁽¹⁾



PAR FRED NOURRISSON

Mesdames & Messieurs,

C'est un vieux thème sentimental, chacun de nous possède, s'il n'est très pauvre, un de ces petits meubles à tiroirs qu'on appelait jadis, « bonheurs du jour ». Et quand on ouvre ces tiroirs on y retrouve les fleurs oubliées des regrets éternels, un bout de ruban qui fait sourire, de vieilles photos qui font pitié, et les bonbons et les mirlions des fêtes évaporés.

Ces témoins de nos jours perdus ont un attrait particulier pour qui a vécu la vie d'Alexandrie. Il en émane un petit parfum qui lui est tout spécial ; mais ce parfum, comme celui de certaines coquettes, est un mélange.

Vous connaissez la formule : Alexandrie, placée à l'intersection de deux mondes, etc... ce qui conduit à dire qu'elle n'est qu'un reflet d'une Europe tumultueuse et de l'Orient statique. Et, de fait, elle a deux visages et qui jouent à se regarder de travers.

Jeux alternés d'ombres et de lumière, méfiez-vous ! elle triche quelquefois. Ses rubans, à devises, — antithèses romantiques — attention ! ce sont des ficelles. Et voilà le secret de ses charmes. Ses charmes ! il faut bien y croire un peu, car enfin, s'il est ailleurs des horizons plus beaux et des ciels aussi bleus, Alexandrie, qui retient à peine, se fait regretter davantage.

Parce qu'elle est une fin et un commencement. C'est ici que viennent expirer ces nuées d'outre-mer chargées d'orage et de sombre folie. Ici et tout de suite, les âmes excédées connaissent la tonique détente du dépaysement ; à cette étape on sent qu'on va pouvoir se changer — se changer de soi-même. Au large d'un monde convulsé, c'est la première terre de franchise où la vie paraît encore sans problèmes. Et très vite on est gagné.

On est gagné par ces bulles de savon qu'elle vous souffle au visage, par ses mensonges et ses dents blanches, cette petite ligne de la bouche où l'on peut lire : « Ne t'en fais pas. »

Ces tiroirs que j'ai rouverts étaient fermés depuis fort longtemps et bien de leurs reliques avaient été enfouies par ceux qui, avant moi, ont connu le bonheur du jour. Ce que j'en ai tiré a le charme des choses qui ont fini tout à fait. Elles sont devenues pour nous un élément de rêve, pas davantage, et je vous les donne pour ce que vaut un rêve.

Visions fugitives apparues aux glaces du train bleu, raccourci d'univers qui se dérobe et nous échappe et déjà s'engloutit dans la grande histoire, avec ses vieilles nippes, ses grâces inefficaces, ses formules filétries — vertus ou vices des vieux âges — tout cela qui n'est pas éternel et qu'on ne reverra plus.

Il ne faut rien regretter, n'est-ce pas ? Et vous ne me ferez pas dire que c'était le bon temps. Le bon temps, ainsi que nous l'enseigne l'expérience, ce sera toujours demain — « quand tu mangeras gratis. »

Mais n'ayons pas non plus, comme ces tenants de la table rase, une moue de blessante pitié pour ces ombres qui ne peuvent se défendre.

Sur ce clavier des jours je m'arrêterai à cette touche particulièrement retentissante que 1900 a marquée de son double zéro. L'on a été bien dur pour ce XIX^e siècle. On s'en était trop promis, — c'est notre faute, et maintenant on l'accable pour se revanche de la foi perdue. Repartons-nous au contraire, avec sympathie, voire même avec gratitude, vers cet automne où le siècle expirant berçait ses nonchalances sur les genoux dorés de la reine Victoria. Ce fut le temps béni de la *pax britannica* épanchant, sur la terre et sur l'onde, un ciel constellé de ses diadèmes et de nos illusions.

Et notre vieux monde s'imaginait positivement avoir à cette heure atteint l'âge de raison.

Or, nous lisons dans un essai de l'historien Ferrero : « Les circonstances exceptionnelles qui ont fait le bonheur et la grandeur du XIX^e siècle ne se retrouvent plus. Nous retournons dans l'éternel passé. »

Retournons. Ouvrons le livre d'images. C'est un album de belles photographies, édité à Alexandrie il y a plus de soixante ans.



(1) Conférence faite à Alexandrie le 30 Novembre 1944.

Nous découvrons à la première page : Place des Consuls. Confrontons cette image avec un texte du temps, « Impressions d'un touriste » par Mr. Hugonnet.

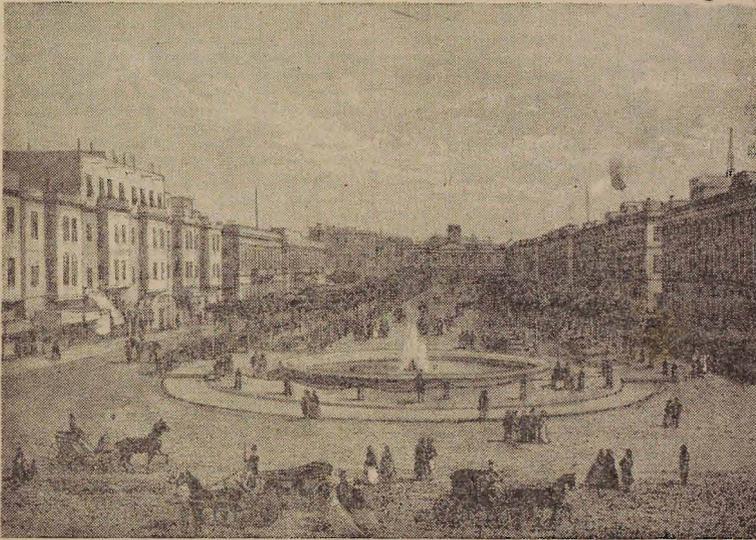
« La place Mohamed Aly, ornée de fontaines, plantée d'arbres, contient des kiosques où, pendant l'été, la musique militaire du Khédive donne d'excellents concerts. Ce forum de la colonie européenne est vulgairement appelé place des Consuls, à cause des nombreux consulats qu'on y trouve et dont les sémaphores et les pavillons se reconnaissent au loin. C'est sur cette place que se trouvent l'Hôtel d'Europe, le massif consulat de France, l'église anglaise, le casino, café chantant orné de l'inévitable roulette et le palais Tossizza, — siège de la Municipalité, et de la bibliothèque de l'Institut. (Par parenthèse, ce palais est aujourd'hui la Bourse). On y rencontre beaucoup de changeurs et de banques dont les comptoirs sont ornés de plaques de marbre où l'on fait sonner les monnaies pour discerner les fausses. »

Car ces mondains avaient la raideur, souvent maniérée, de ceux qui, dans le monde, ne se sentent pas encore très sûrs d'eux-mêmes.

Nous autres Alexandrins — rendons-nous, en passant, cette justice — nous sommes trop fins pour nous contenter de cette assurance vulgaire que donne la fortune. Nous y risquerions la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, en attendant mieux. Et ce serait regrettable vraiment, car c'est la seule opinion dont nous ayons le courage.

L'après-midi, surtout le vendredi, après quelques emplettes aux magasins de la Place, on se faisait voiturier, en grand appareil, à la Promenade du Canal.

Rue de la Porte de Rosette, alors rue Ismail, sur les pavés de lave sonore, les roues cerclées de fer faisaient un potin de tous les diables. On dépassait en vitesse le théâtre Zizinia au



Place Mohamed Aly avant l'érection de la statue qui fut inaugurée le 16 Août 1873, au cours des fêtes célébrées pour la réception du Firman du 9 Juin 1873.

Et notre auteur poursuit ainsi :

« La Bourse est entre la Place et la mer. (Par parenthèse, c'est l'édifice à colonnes à peu près doriques, qui a donné son nom à la rue dite de l'Ancienne Bourse). Elle est fort animée à partir de trois heures, car Alexandrie n'est plus qu'une ville d'agio et de lucre. »

Je vous laisse à penser combien ces derniers mots ont mauvaise grâce. D'autres voyageurs, moins pressés, s'accordent à dire qu'Alexandrie était une ville de plaisirs. C'est toujours ça. Son petit monde d'alors, composé d'Européens désaxés, de levantins subtils, engoncé dans de rigides conventions, dans ses plastrons gommés, et ses tournures et ses pousifs, s'amusaient follement, lisons-nous. Il avait bien de la chance ! Mais ces plaisirs que bridait la bienséance, nous paraîtraient aujourd'hui un peu ternes : réjouissances timorées, toutes en attitudes contenues, en sourires étudiés.

revêche visage ; quelques hôtels particuliers, à la romaine, qui faisaient les importants ; un grand jardin abandonné qu'une sorcière avait frappé d'interdit, où achevait de se désagréger un charmant petit pavillon à colonnes, la maison de Bonaparte. Plus avant, au milieu des vastes solitudes qui s'étendaient jusqu'à la mer, l'École-monument. L'édifice qui portait ce nom bizarre, rappelant, assez gauchement, un noble geste du khédive Ismail, est aujourd'hui notre facétieux Hôtel de ville.

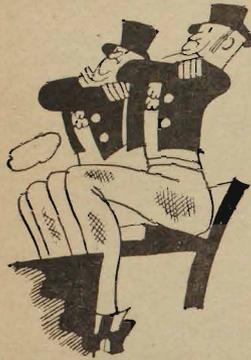
Les voitures s'engageaient sous l'arche de la Porte de Rosette, entre ses tours crénelées, devant ses canons assoupis et l'on obliquait vers la droite, ignorant le doux Ramleh.

Parfois, au retour, on ne sait pourquoi, les portes fermées, et il fallait parlementer pour se faire ouvrir, dans un grand bruit de verrous et de chaînes, comme au moyen âge.

Retours resplendissants, sous le soleil en éventail, des équipages d'apparat ! Calèches redondantes sur leurs ressorts en col de

cygne, landaux déclamatoires, broughams qui résonnaient comme des tambours. La route était cahotique, creusée d'ornières et de flaques, mais l'on croisait le beau Ménandre Zizinia, sur son alezan, issu d'un roman d'Octave Feuillet, et le petit coupé bleu, à roues jaunes, capitonné de satin amarante, où Tito bey, en rouge et en vert, écarlaté comme un pétard; et la princesse de Bavière, moulée en amazone, suivie de ses sloughis couleur de sable et de ses écharpes effarées qui faisaient le signal de Tristan.

Piaffement des chevaux, aux sabots vernis comme des escarpins de bal; cliquetis des gourmettes et de grelots d'argent; cocardes



aux couleurs; cochers énormes et solennels, tenant la bride haute, les coudees écartés; et ces valets de pied, en culotte de peau, les bras croisés très en avant sur la poitrine, glacés et galbés sur leur siège comme des points d'interrogation.

Parfois l'on s'écartait en hâte lorsqu'un bruit de voix menaçantes annonçait les voitures de la Cour. Les sais rutilants poussaient des cris barbares et bondissaient comme des panthères. Et l'on distinguait, dans la blancheur des mousselines raides, le visage immobile et pâle des Amirât.

Elles passaient, abstraites et astrales, leurs yeux, jetant à droite, jetant à gauche, des leurs captives. Et quand elles avaient passé, leur sillage nous ravissait dans un empire de féerie où nous mettions du mystère, de l'amour et de l'effroi, si bien qu'il fallait un effort pour reprendre contact avec ces chemins de la terre où jamais leurs pieds ne se posaient.

Poursuivons notre promenade.

La ville conservait encore en partie ses remparts. Vous savez que nos parcs couvrent à peu près la section nord de son ancienne enceinte fortifiée. Déplorons, par goût du pittoresque, la disparition de cette tour romaine qu'assiégeait, au débouché de Missalla, le flot d'hiver, et dont les flancs éventrés servaient à maints usages populaires. Je me rappelle la double rangée de ces bastions et ces fossés pleins d'herbe où venaient au crépuscule folâtrer les gerboises. Le Quartier grec était un bois de palmiers; un terre-plein comblait en cet endroit le fossé, permettant l'accès à Mazarita, sauvage encore, et Chatby terre inconnue.

On ignorait le doux Ramleh. Du moins on l'abordait rarement par la route, encore impraticable aux voitures.

Aussi bien, jusqu'aux premières maisons de Bulkeley, c'était encore le désert. Un joli train, de complexion délicate, se risquait scherzando jusqu'à Bacos et quelquefois, en revenant. Mais il n'avait pas toujours eu ces audaces et dans ces solitudes bucoliques l'on avait vu passer, souvent, à l'ombre d'un parasol jaune, Madame Bacos, l'ancêtre, qui se rendait à la ville, sur son petit âne bleu.

Ramleh rustique, rendez-vous des chasseurs de cailles, étalait ses champs de blés et d'orge que chamarraient au printemps les coquelicots et les anémones; et dans la paix de ses sables dorés on pouvait entendre, au loin, l'éternelle rumeur de la mer inconnue.

Rappelons-nous que nos concitoyens n'ont entretenu, pendant longtemps, que des rapports tendus avec la mer. Je n'en veux pour preuve que ce que l'on appelle aujourd'hui « le vieux Ramleh ».

Sur la plage il y a du soleil, c'était malsain, et la mer, pleine de poissons vivants, était dangereuse.

Seuls, à Stanley bay, quelques anglais extravagants, vous savez... Qui donc, en ces jours délicats, aurait prédit le scandale de ces plages ?

Tandis qu'aux abords du canal on pouvait admirer, parmi les frondaisons penchées, les demeures des princes et des pachas épatants.

Il y avait là un harem khédivial qu'on désignait sous le nom de Palais No. 3; ce devint plus tard la résidence du Ghazi, l'envoyé de la Sublime Porte. Et devant ses grilles d'entrée siégeaient les eunuques difformes qui tricotaient, leur écheveau de laine passé autour du cou.

L'on distinguait aussi une construction carrée à treize fenêtres, qu'un signe funeste avait marquée. Une enfant de treize ans, épouse désespérée, était entrée le jour de ses noces dans ce palais, pour sa réclusion éternelle. Elle avait présenté à un mari odieux, le café rituel en se tenant muette et debout selon l'usage, puis, errante et seule dans sa géolie, elle se prit à compter les fenêtres. A la dernière elle se rappela le nombre de ses années. Ainsi c'était, pour elle, deux fois le même mauvais nombre, alors elle avait ouvert cette fenêtre et s'était jetée.

Non loin de là le jardin Nubar amusait par ses flamants roses qui passaient, méditatifs, sur leurs pattes de sucre filé, parmi les rocailles et les fontaines de faïence et les ballons de verre bleu. Jardin fragile que le boom de 1900 mua en luna park (Les Champs Elysées) et e krach qui s'ensuivit en centrale de tramways.

Mais alors on voyait parfois les superbes danseurs nègres de Sennar qui venaient danser, sous les fenêtres grillagées, aux sons des harpes. Ils étaient nus et portaient la perruque ornée de miroirs et une sorte de pagne formé de sabots d'antilopes qui s'entrechoquaient, avec un bruit de grêle, selon le rythme de leurs reins.

Bravay, le fétard magnifique et naïf, dont Daudet a fait le Nabab, régnait aussi par là sur un domaine fabuleux et des nuées où flottaient les amours. La Société de Jésus vint plus tard établir son collège sur un lopin de ce paradis perdu. Et ces anciens élèves se rappellent ce banian gigantesque, tout roucoulant



La Tour des Romains (devant la gare de Ramleh)

de colombes, que le sacristain chassait dévotement à coups de serviette, mais qui revenaient toujours et ce pavillon à tour médiévale, jadis repaire de la galanterie — mais désormais purgé — où le recteur faisait ses retraites.



Monsieur Pastré entretenait un parc célèbre, planté d'essences rares, aujourd'hui notre Nouzha et la famille Antoniadis aimait de Dianes et de vasques chantantes ses jardins étagés d'Italie.

Ainsi renaissait, après vingt siècles, aux lieux où le poète Callimaque avait semé ses roses, ce riant faubourg d'Eleusis. Et c'est là que j'ai vu passer, étant tout petit, sur son cheval d'Arabie, entre les lanciers de sa garde verte, le doux khédive Tewfik au sourire mélancolique.

Le cours sinueux du Mahmoudieh donne bien de la grâce à ce canal et l'a sauvé de

la banalité, mais il surprend le technicien. Ce fut la volonté de Mohamed Aly de ne pas en faire une tranchée rectiligne.

Ce prince, qui ne manquait pas de « sense of humour » avait montré ses plans à un ingénieur français. Celui-ci lui fit observer que son canal serait bien tortu. « Et croyez-vous, lui dit le Pacha, que vos rivières, en France, s'en vont en ligne droite? Et ne pensez-vous pas que c'est Dieu qui l'a voulu ainsi? Croyez-moi, Allah sait mieux que vous comment doivent couler les eaux. J'ai fait comme lui. »

A certains jours de l'année le tralala de nos élégances filait vers Gabbari. Dans cette plaine, sur la piste des anciens haras khédiviaux, se trouvait l'hippodrome.

La chose, d'après ce que j'en ai lu, devait être assez mince malgré l'attrait des traditionnelles courses de dromadaires. A cette occasion l'Alexandrin piquait, dans le nœud tout-fait de sa cravate plastron, un fer à cheval, rubis et diamants, pour faire Jockey Club. Affublé du gabon ou du melon respectables, il affrontait le soleil ennemi en se couvrant la nuque et les épaules de la coufieh, sorte de voile à franges comme en portent les Druses, mais n'allait guères plus avant dans la pratique des sports. Ce mot, au surplus, n'était pas encore de mise.

Les dames, qui ne quittaient point leurs voitures, formaient cercle autour de la piste, et ces messieurs, qu'on appelait les gommeux, venaient s'agglutiner parmi les dentelles.

Et il en fallait des malines et des points d'Alençon pour ces parades du tatafouillon où triomphait la mode impérieuse! Miss Caillard nous rapporte dans ses souvenirs que la consulente d'Angleterre, un jour qu'il faisait chaud, apparut tout en blanc. Ce fut un esclandre. « En blanc, aux courses! A-t-on jamais vu? Ce n'est pas habillé. Ces Anglaises, tout de même! »

Je vous dirai peut-être une autre fois comment et pourquoi ces messieurs-là étaient si laids, mais je veux tout de suite vous dire pourquoi ces dames étaient si belles. Il semble bien d'ailleurs que dans cette ville, à cet égard privilégiée, elles n'ont jamais manqué de l'être.

Il y a une raison à cela. C'est ici, si j'interprète bien l'histoire, sur le sable de cette grève, déserte encore, qu'à l'aurore des temps, Hélène de Sparte, fuyant Troie, a

porté ses pas infidèles. Les dieux laissent toujours quelque trace de leurs vertus aux lieux où ils ont passé.

Souvenons-nous, à ce propos, qu'Hélène est la sœur des divins Jumeaux, les Dioscures, qui étaient à Rome les patrons des affaires de bourse; voyez comme tout s'explique simplement.

Les voyageurs de l'époque en sont tout ébahis. Voici ce qu'écrivait il y a soixante cinq ans, Gabriel Charmes, correspondant du Journal des Débats :

« A Alexandrie les femmes sont adorablement belles. Peu de villes contiennent d'aussi jolies femmes. La sortie de la messe catholique et de la messe grecque sont célèbres : on loue des chaises pour assister au défilé presque interminable de visages d'une perfection accomplie qui s'y déroule tous les dimanches. Les grecques, surtout, sont admirables... »

Et vingt lignes encore sur ce ton.

Il y a là un trait de mœurs qui nous surprend. Si j'avais à rechercher pourquoi, de nos jours, on ne loue point de chaises à la sortie des cinémas, je dirais qu'entre autres raisons, c'est — n'est-ce pas, Mesdames? parce que vous ne le trouveriez pas bon. On ignorait alors l'art délicat de la discrétion et tout le soin qu'il faut à la femme pour passer inaperçue de la foule et remarquée seulement de quelques uns.

Dans ses vastes appartements que l'Italien Parvis meublait à l'égyptienne, la petite bourgeoise, qui sortait peu, qui lisait peu, qui s'ennuyait de tout son cœur, en agitant ses éventails, faisait assez figure de créole, lorsque, balancée dans son rocking chair, entourée de ses perroquets, elle croquait des pistaches, pour « passer le temps. »



La tour du collège St. François Xavier partie de l'ancien domaine de François Bravay

Passer le temps ! locution aujourd'hui inconnue des vivants que le temps dépasse, mais grand souci de ces jours-là où les heures étaient lentes pour ces mains désoccupées et ces cervelles inactives. Un conformisme assez rigoureux ligotait de ses bandelettes ces femmes si belles, à la chair fondante, que l'Orient avait marquées de ses enchantements. Les portes de la sagesse s'ouvraient pour elles avec la clé des songes, tout leur était présage et il n'y avait d'avenir que dans le marc de café. Une vapeur, une langueur de harem flottaient dans leurs salons bourrés de japonaiseries, kakémonos, petits poissons de crépon rose, et peu de choses troublaient leur intelligence.

Elles n'avaient point, comme aujourd'hui toutes les femmes, un téléphone, des mots croisés, des idées générales, une opinion sur l'égalité des sexes, et elles s'abandonnaient, avec nonchalance, au charme conciliant de la vie. Et dans la vie, il y a les visites. Et lorsque paraissaient ces messieurs, après la bourse, ou la roulette, ou au sortir du cercle, sur cette mare aux canards les papotages clapotaient.

Ferdinand de Lesseps avait surnommé Alexandrie « Poinopolis ». Il croyait ainsi mortifier un peu sa société charmante. Pour moi, je ne crois pas qu'à cet égard notre ville mérite, plus qu'aucune autre, la censure du sage. Aussi bien, j'ai lu quelque part qu'un philosophe américain, Henry James, homme grave, aimait par dessus tout « gossip » les potins. « C'est par eux seulement, disait-il, qu'on apprend quelque chose sur l'homme. » Ce que, ce psychologue aurait appris de notre potinière c'est que les commérages peuvent être sans fiel et les critiques sans aigreur.

Le monde alexandrin, où les danseurs connaissent parfaitement leurs quatre règles, par une sorte de détachement mesuré, de générosité tempérée de sens pratique, ne s'engage qu'avec circonspection dans les voies tortueuses de la médisance, — c'est qu'il n'y pousse rien. Si l'on s'y porte trop avant l'on y rencontre infailliblement la solitude, et l'Alexandrin conscient en a horreur, car il vit surtout par rapport à autrui.

Quoi qu'il en soit, l'on ne connaît point chez nous, dans ce milieu balayé d'hygiéniques courants d'air internationaux, ces âmes recluses, recuites aux feux des vieilles rancunes, qui font ailleurs, de certaines villes, des foyers de peste. Et c'est avec raison que notre ami Schemel me disait, assez drôlement, qu'il y a bien, à Alexandrie, comme partout, des scandales, mais ils ne scandalisent personne.

Et voilà pourquoi, notre ville, au souriant visage, ne sera jamais une ville de province.

Mais notre ami parle pour son époque et ce n'est pas celle qu'en badinant, j'ai retrouvée dans mon tiroir.

En ces jours de candeur, les scandales énouvaient certainement, parce qu'on avait le temps, parce qu'il fallait bien prendre au sérieux quelque chose, pour s'amuser.

Nos Alexandrins actuels — passons sur leur ataxie forcée du moment — font partie de cette légion mouvante, à tous égards émancipée, qui est de partout, qui est partout la même, uniforme en ses besoins, semblable en ses pensées, sans cesse en déplacement de Louxor à Londres, de Paris à Bali. Personnages en quête de photographes pour magazine illustré, Vogue ou Life.

Ceux d'autrefois, infiniment plus stables, constituaient une société douée d'autonomie, obéissant à des règles de conduite qui lui étaient propres. Ces observances, où se conciliaient tant de susceptibilités disparates, formaient le code de sa vie mondaine. Piquant amalgame, où, sur un fond de vieille Europe au ralenti, l'Islam insinuaient d'étroites disciplines et l'Orient son sursire.

Notre société, par besoin et par goût, était portée à exagérer ces réserves dont se gourmaient, dans leurs cols emphatiques et leurs buscs d'acier, ces messieurs et ces dames. Tout écart dans ce qu'on appelait encore le « bon ton » prenait un relief extraordinaire.

Et voici ce qui alors, faisait « scandale » :

L'Alexandrin, comme de nos jours, aimait la comédie mais il la faisait plus volontiers entrer dans son riche appartement. Elle y trouvait l'espace théâtral, qui manque aujourd'hui à nos logis schématiques. Elle y trouvait surtout ce ton de la bonne compagnie, cet enjouement facile, ce goût de la gaieté familière, qu'on semble avoir perdus devant nos mornes tables de pinacles.

On parla longtemps du spectacle d'amateurs offert en 1892 par Boghos pacha Nubar dans sa villa de Ramleh, parce que ce fut très bien et parce que ce fut bien près d'être très mal.

On joua les *Caprices de Marianne*. Mlle Pisani, belle comme le jour, tenait le rôle de Cælio, justaucorps et maillot, le tout dissimulé sous un ample manteau.

Précation superflue : la malheureuse laissa voir un genou.

« Quelle horreur ! Je ne permettrai jamais cela à ma fille. »

La soirée se terminait par une petite chose de Meilhac, *Lolotte*, et l'émotion alors fut au plus, haut point.

Madame Nubar jouait Lolotte. Et il y avait un passage terriblement risqué. Deux mots, mais quels mots ! Les salons étaient pleins de chuchotements, au Cercle on pariait qu'elle les dirait, qu'elle ne les dirait pas.

Il s'agissait de dire, — je n'exagère pas — de dire : « Ah ! mince alors ! » Et elle le dit...

Et il faut voir comment le chroniqueur mondain de l'austère Rivista Egiziana se tortille pour faire avaler cela à ses abonnés. Il écrit : « Toute l'assistance attendait avec angoisse ce moment. Et ce fut à la fois de la stupeur et un vrai soulagement lorsque madame Nubar, entrant dans le naturel du rôle avec une parfaite aisance, lança ces paroles. Mais aussitôt la grande dame reparut et plus rien, dans son attitude, ne laissa paraître qu'elle les avait dites. »

C'était l'innocence du monde.

Aux jours dont je parle l'Égypte, terre de promesse, l'Égypte comestible, était sur un riche éventaire de poncifs, ses oignons bibliques et son troupeau de vaches grasses. C'était, pour bien des gens de tous plumages un champ à pique-niques rêvé où chacun pensait trouver plus qu'il n'apporterait.

L'Européen y rencontrait ces orientaux européanisant venus des terres ottomanes et partageait avec eux sa petite sardine et ses grandes espérances.

Istanbul proférait ses pachas archaïques, gonflés de confitures et de préjugés, qui venaient claquer leurs cirrassiennes dans des sérails imperméables et couraient aussitôt apprendre l'art difficile de la vie, en fouettant leur champagne, aux terrasses de Tortoni.

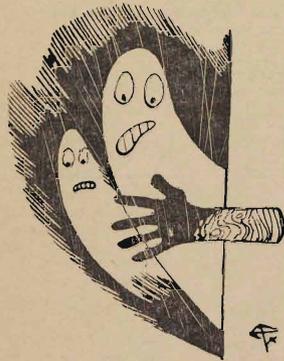
Ils étaient suivis de ces Arméniens éminents, comme on n'en voit plus guère, si racés, si rusés, neveux de ces vizirs qu'on jetait en un sac au Bosphore et qui venaient au Caire consacrer à la chose publique leurs souvenirs et leurs talents.

Il y avait encore le Grec de grande classe, comme on n'en voit plus guère, amateur de belles lettres et de beaux gestes, toujours galant homme, qui faisait sa fortune comme on rêve et la perdait pareillement, avec des airs de grand opéra.



Car tous ces personnages, parfois distraits, laissaient déborder de leurs poches, si aisément remplies, avec une égale indifférence, les louis d'or et les profets. A leur ombre, un comparse volubile, trotant menu, menu, s'assimilait en souriant ces profusions et ces titres de carence, après quoi il s'installait en sautilant dans le petit Gotha, car la fortune est toujours récompensée.

D'autres enfin, venus je ne sais d'où, parce qu'ils se sentent partout chez eux, par prudence, n'appartenaient rien.



Dans cette société pamachée que le ciel opulent de la Méditerranée baignait de ses clartés, l'Européen s'initiait ainsi aux grâces orientales d'autant qu'il y trouvait son compte. Il y gagnait souvent cette affabilité souriante, ce goût des amicaux et de men's amicaux qui n'engagent à rien et achètent bien des choses. Mais ce pays, renommé pour ses contrastes, et où l'on retrouvait encore à chaque pas des restes vivants du passé, offrait aux âmes lyriques, dans un autre décor, leurs nourritures célestes. Le touriste sentimental

avait encore Hugo pour guide et cherchait à Damanhour, ces champs de lys, chantés par le poète. Ce n'était point sa faute s'il ne les trouvait pas, mais ses bonnes intentions étaient parfois récompensées par d'autres vérités fécondes en merveilles.

Des superstitions vieilles comme le Nil, des terreurs antiques, des tabous, tous les reptiles d'une noire magie, rampaient sur cette terre que son immobilité rendait formidable et sacrée.

Les maisons hantées jetaient leur ombre fatidique, les harems recélaient de sanglants mystères, les chiens noirs étaient damnés, il y avait des lieux retirés où l'on ne pouvait entrer que par le pied gauche, à cause des Djins. A l'angle des habitations, des avatars se tendaient, la main ouverte, pour écarter les mauvais esprits, — car les poings fermés les attirent.

Et l'on parlait encore de ce café ensorcelé, dit « le mauvais café », adjudant d'une administration expéditive et courtoise, offert aux généreux, qui cessaient aussitôt de gêner, comme par miracle.

Sur les hauteurs de Kom el Dick, je me rappelle avoir vu, au temps de mon premier âge, un palais abandonné, couronné d'une gorge à la façon des pylônes pharaoniques, et qui dominait les terrasses de la rue de Rosette. Dans un terrain vague, joignant cette bâtisse, on m'avait montré un jour, des puits étroits qui n'étaient peut-être que des citernes, mais où l'imagination populaire se plaisait à voir les oubliettes de la « dame turque ». Les oubliettes ! J'étais tout enfant, mais je me rappelle encore le visage, soudain devenu grave, de ma mère, tandis qu'elle se penchait sur ces trous profonds et ce mot murmuré qui m'ouvrait, pour la première fois, les sombres abîmes du cœur de l'homme.

Ces choses-là sont bien loin de nous. Mais j'ai connu dans son extrême vieillesse, miss Harris, femme célèbre en son temps pour sa vaste culture. C'était une négresse, la fille de l'intrépide égyptologue, celui du papyrus magique. Toute noire avec ses cheveux blancs ébouriffés, elle ressemblait au diable à ressort qu'on m'avait donné le jour de ma fête, sans quoi j'en aurais eu grand peur. Miss Harris qui habitait aussi sur la butte, non loin de ce palais, avait eu autrefois des démêlés assez bouffons avec la dame turque, et elle en savait long sur son compte.

Je ne veux retenir, de tant d'histoires, que l'aventure que voici à cause de son pittoresque et parce qu'elle hantait encore de mon temps l'imagination populaire. Il va sans dire que je ne sais plus

le nom de ce personnage redoutable, mais sa famille, je crois, existe encore de quelque part dans Samarcande. Pour ne désobliger personne, je l'appellerai Yrfandil.

Yrfandil avait les passions fortes et jouait les Marguerite de Bourgogne. Des rabatteurs éclectiques pourvoyaient à ses feux coupables. Mais les élus de ses nuits ne revoyaient jamais la lumière du jour. La fille de César, elle aussi, n'est-ce pas ? Mais il n'y a secret si bien gardé... Un jeune attaché de légation fit le pari qu'il irait et qu'il en reviendrait. La ruse était des plus simples, comme il était fort joli il prit des vêtements de femme et se fit présenter par une dame de l'entourage. Pendant toute la durée de l'entretien Yrfandil n'avait cessé de considérer le jeune homme, et quand elle se leva pour congédier ses visiteuses, elle fit trois pas, et puis, elle parut trébucher dans un pli du tapis. La galanterie l'emporta aussitôt sur la prudence, et un bras droit s'offrit, sans doute avec trop d'empressement. Yrfandil posa sur ce bras sa main parfumée et terrible et dit : « Vous resterez. »

Quand ce fut le matin, le jeune diplomate, ayant ouvert la porte de l'appartement, aperçut devant lui quatre grands escogriffs qui paraissaient attendre quelque chose. Il était armé, il en tua un, bouscula les autres et réussit à gagner les jardins. Il parvint à escalader le mur en s'aidant des branches d'un arbre, et se cassa une jambe en retombant de l'autre côté. Mais il avait gagné son pari.

Mes aînés avaient vu chevaucher dans les allées de Choubrah, ou sur les berges du Canal, ces beys ébouriffants portant le turban, le serwal et la farmala, comme Mohamed Aly sur son cheval de bronze. Leur selle était dorée, ornée de turquoises et de corail, et ils étaient suivis de leurs saïs en mousseline qui leur tendaient le chibouk allumé. Le trot particulier de leurs chevaux frappait les regards. Ces magnifiques bêtes avaient été habilement rompues ; par le moyen de lourds boulets de pierre fixés à leurs paturons, on les avait dressées à projeter le pied en avant, en l'élevant de façon à amortir les détentes. Et la grande réussite c'était de pouvoir déguster son café, tout en trottant, sans laisser déborder une goutte.

Mais de mon temps les beys domestiqués avaient renoncé à cette plus noble de leurs conquêtes. Quand ils avaient à suivre la chevauchée khédiviale ils préféraient le petit âne bleu.

Petit âne d'Egypte ! Bonne et pauvre bête. J'entends son petit pas sonner sur le pavé : c'est le docteur Dumesté, en chapeau de haute forme et redingote, toujours pressé, qui se rend chez ses pratiques...

Permettez à un vieil Alexandrin, d'avant la bouzine, de fêter un souvenir au bourriquet des bourricades qui nous menait, trottant, trottant, en faisant sonner sa sonnaïlle, sous les palmiers subtils, le long des grèves, jusqu'à ce point extrême de nos équipages lunaires : le « Trou du diable », roche aujourd'hui sans prestige et sans nom où le diable lui-même ne se retrouve plus.

Nos âmes compliquées ont déprisé cette échine rustique, mais pendant bien longtemps, les consuls, à Alexandrie, n'avaient pas été autorisés à se servir d'autres montures. Parce qu'il y avait alors des capitulations.



Seuls ceux de France avaient droit au cheval ; c'était au temps où les lys étaient craints et révéérés — comme on disait — sur toute la terre.

Mais ce privilège humiliant est d'un autre âge. J'ai vu le carrosse de cour, bleu et or, surmonté d'un cocher en livrée garance, qui conduisait les consuls généraux au palais de Ras et Tine pour la présentation des lettres. Le Khédive leur remettait ce jour-là un sabre à la garde dorée, et l'on fumait le chibouk au long tuyau gainé de perles fines. A la sortie, devant la porte du palais, le consul trouvait un cheval, superbement harnaché, autre présent du Prince. — (Le dernier à être honoré de cette sorte fut Rhangabé, consul de Grèce).

Ces dignitaires, ainsi parés, menaient grand tapage quand ils passaient, précédés de leurs kawas portant la haute canne à pomme d'or. Ils couraient, de leurs ailes tutélaires, des osillons de toutes couleurs qui piaillaient et secouaient leurs pucerons, en invoquant des privilèges et des immunités. Et ce monde tortueux des chancelleries que venait compliquer les grandes et les petites rivalités diplomatiques, se montrait parfois insupportable.

Abbas Ier, en avait horreur. Il essayait d'y échapper en se réfugiant au fond du Mex. en ce temps-là le bout du monde, dans son prodigieux palais aux tourelles couleur de lune. Mais il y avait les obstinés. Voici ce que raconte Brugsch pacha dans ses curieuses mémoires :

« Soudain, une lourde voiture s'arrêta devant le portail ; le consul général de Prusse, baron de Pentz, en descendit. « Nous regrettons d'annoncer à Votre Excellence, murmura un des fonctionnaires, que Son Altesse a déjà quitté le palais. » « Cela ne fait rien, répondit le baron, je me suis arrangé pour passer une semaine au moins dans cet agréable endroit. J'ai mon lit avec moi, des provisions. — et en disant cela il montrait des caisses déposées dans et sur la voiture — et je passerai le temps tranquillement à lire quelques livres. » Et le baron obtint son audience.

Said Ier qui n'était guère plus accommodant, avait fait établir un petit train, avec wagon salon, dont la voie rejoignait une issue secrète du palais de Choubrah. Et lorsqu'il en avait assez des consuls intempérants il filait, à toute vapeur, dans la campagne. Et il y restait, au besoin, plusieurs jours, en se frottant les mains.

Le Vice-roi Ismail montrait plus de cran. Ce prince magnifique savait affronter ces déplorables personnages qui venaient, trop souvent porteurs de créance, lui débiter des histoires de l'autre monde, de ce monde où « la vie n'est pas un roman ». Il leur jetait parfois, entre les jambes, un obélisque, et leur disait : « Comment ? Vous dire que je n'y suis pas ? au meilleur de mes amis ? Allons ! vite, un siège pour monsieur Dimanche ! Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souter avec moi ? »

C'est au palais de Ras El Tine. Le ministre des Etats-Unis vient d'être reçu en audience. Mais il s'excuse pour le dîner ; il

n'avait pas prévu. Il a laissé au Caire son habit. — « Vous l'aurez ce soir à 7 heures à votre hôtel ». C'est la moindre des choses : un télégramme et, par train spécial, le frac est dépeché.

Au demeurant, tous les gouvernements d'Europe aimaient l'Egypte tendrement et lui marquaient bien, par un harmonieux ronron diplomatique, ne pas savoir qu'il y avait une souris sous l'armoire. Alexandrie, toujours en quête de nouvelles clartés, capait les rayons de ces phares qui projetaient sur son aimable monde, leurs pinceaux lumineux.

Paris et Vienne étaient les deux capitales de l'Orient extérieur et l'Egypte y envoyait ses fils pour achever leur éducation de princes.

Paris était la préférée de toujours, irradiant l'esprit de ses boulevards, qui ne lui coûtent rien, sa poudre à la maréchale, ses idées généreuses, qui lui coûtent si cher, et préparant dans ses chancelleries sa petite pelote d'épingles. Vienne, qui endoyait les terres infidèles de ses onctions apostoliques, éclairait à sa manière en diffusant, à la petite semaine, l'or de ses nobles banquiers mécréants.

Cependant l'éclat de ces grands luminaires ne remplissait pas tout entiers le cœur et la pensée d'Alexandrie. Mitonnant ses mélancolies entre ses tristes lagunes et la mer incomprise, elle semblait avoir répondu à quelque invincible attirance, en tournant, comme nous l'avons vu, du côté où le soleil se lève, la façade de ses palais roses.

L'Orient, dont elle était la demi-sœur deshéritée, commençait là-bas, au-delà du

Mahmoudieh bourbeux, l'Orient dans sa splendeur inhumaine, avec son mystère et ses miracles.

Du Caire parvenaient le reflet des fêtes flamboyantes et l'écho de la grande fêerie des Nuits arabes.

On s'entretenait de ce fameux festin où l'on avait servi, sur un plat d'argent, tout entière et toute nue, une savoureuse ballerine qui dansait dans Aïda. On s'émerveillait des mariages princiers dont les fastes duraient tout un mois ; et l'on suivait, par la pensée, le défilé des porteurs d'étendards ; la procession des pages, en velours incarnadin de Brousse, qui portaient les présents ; et l'offrande de ces parfums que balançaient, dans des cassolettes, les icoglands de Géorgie ; et le cortège des cavaliers derwiches, coiffés du casque, armés de la cotte de mailles et de la rondache sarrasine. Et l'on évoquait, sur le grand escalier tendu de drap d'or, cette apparition de la princesse éperdue sous le poids de ses parures, jusqu'à s'évanouir d'acablement dans les bras de ses femmes.

Et l'on rêvait ! Et l'on rêvait aux nuits ardentes de Ghezirch qui miraient leurs lampions volages dans le Nil éternel.

Madame Constantin Sinadinov a raconté qu'elle avait retrouvé, dans le fond d'une armoire, après combien d'années ! une robe de moire antique, ornée de grosses ruches, qu'elle n'avait portée qu'une fois. C'était au dernier bal de la Cour, sous le règne d'Ismail.



Le palais d'Abbas Ier

Elle eut l'idée d'en faire découder la garniture et l'on vit alors, de chaque pli défilé, s'échapper des sequins d'or.

Et notre vieille amie se rappela ce moment fantastique, où, dans la salle de bal, des nègres empanachés étaient entrés, porteurs de grandes corbeilles. A pleines mains, par brassées, ils avaient projeté, dans le ciel des lustres, des milliers de ces petits soleils d'or qui retombaient en averse papillotonnés et ruisselaient sur les danseurs. Et elle ajoutait : « Cela faisait comme le bruit du vent dans les feuilles. »

Ainsi se dissipait cette Egypte à son automne, comme les feuilles dans le vent.

Mais un matin, ce fut un dimanche de Juin, quelqu'un fut réveillé en sursaut par des coups précipités frappés à sa fenêtre et il entendit une voix épouvantée qui lui criait : « Fuyez! Vous n'avez pas un instant à perdre. »

Ouvrons le livre d'images.

La deuxième page porte : « Place des Consuls, état actuel. » On reconnaît, au fond, le palais Tossizza et l'église anglicane. Et puis, plus rien. Sous les arbres rissolés, parmi les décombres, quelques baraques, faites de quatre planches, dont les enseignes, coiffeur, grande épicerie, offrent encore leurs promesses de vie.

Des passants, en canotier, se sont arrêtés devant l'objectif, ils ont la mine déconfite ; sur son siège, un arbaghi en claire gallabieh, regarde aussi, mais il a le sourire ; et, dans un coin, robuste et candide, le casque blanc de l'Occupation.

Tournons la page et les suivantes. C'est la dévastation totale. Les rues Chérif, Sésostris, Mosquée Attarine, le boulevard de Ramleh, anéantis ; en poussière les palais de la rue de Rosette et les consulats et les écoles et les églises profanées.

Alexandrie, devant les temps, venait de goûter aux divertissements de la dictature et elle avait payé ce qu'il en coûte.

L'étroite rue de la Bourse, par la protection, évidemment, des Dioscures, seule, avait été épargnée. Mais notre album nous montre, à la quarante et unième page, devant le palais fracassé des comtes Zagheb, adossée à un reverbère, une mendiant accroupie, la main tendue hors de ses haillons noirs. Elle était là depuis le commencement du monde et sa robe était couverte de la boue du Déluge, et sa voix, qui venait du fond des âges disait : « Dieu est miséricordieux ! »

Peut-être bien. Mais on n'a jamais le temps de s'attarder pour se rendre compte.

Les étrangers s'étaient réfugiés à bord des navires embossés dans les garages du Mex, et ils avaient assisté à la destruction de la ville. Suivant le progrès de l'incendie énorme ils avaient cru distinguer, parfois, leurs maisons qui flambaient. La tourmente dissipée il revinrent, sous une lourde fumée, rechercher à tâtons,

parmi les pierres calcinées, ce qui restait de leur place au soleil et jouir des bienfaits de la civilisation.

Il y eut des grincements de dents. Mais le Gouvernement égyptien sut se montrer bon prince. On s'arrangea et les Alexandrins, bientôt, récupérèrent leur sourire. Il y en eut même qui étaient parvenus à s'arranger tellement qu'ils en riaient jusqu'aux oreilles.

Cependant l'on sentait bien que quelque chose avait fini pour jamais et ce fut une date dans notre petite histoire. On disait : avant ou après « les événements » par euphémisme, par une sorte de crainte superstitieuse du mot propre, afin, ce semble, de conjurer des forces maléfiques.

Alexandrie, la favorite de Mohamed Aly et d'Abbas 1^{er}, ressuscitée à peine, après dix à douze siècles d'abandon, avait senti ses jeunes os se briser. Je me rappelle ses rues mornes, presque désertes, et son rivage mal famé où des débris antiques, parmi les ruines de la ville, témoignaient du génie de l'homme et de sa méchanceté.

Mais l'homme, l'homme moyen, est doué d'une faculté salutaire quoique dangereuse, la faculté d'oubli. Peut-être est-ce là une condition de son progrès ? Il faut laisser les ruines au chat maigre et à la lune inconsolable.....

Sur un rythme nouveau, plus animé, l'Alexandrin, repudiant d'importuns souvenirs, reprit sa promenade du vendredi. Aussi bien il venait de retrouver le chemin de Canope, et les palais mornes du Canal allaient s'effriter dans l'unanime décri. Déjà l'on sentait le besoin de plus d'espace, de plus de lumière et de liberté. Et l'on s'entretenait de cet engin nouveau, qui allait si vite, si dangereux

pour les piétons : le vélo-pède. Et les gens raisonnables disaient, en rajustant leur pipe-nœz : « On ne sait qu'inventer ! »

Un air de dignité compassée, une réserve un peu froide, marquaient ces rues qu'on avait reconstruites, parfois avec goût, dans le style noble et le genre cosu. Lady Dudley, qui parcourait l'Orient, sans doute éprise de saveurs locales, disait alors qu'Alexandrie ne l'avait pas intéressée ; c'était trop propre. Et elle était repartie tout de suite. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, elle resterait : il faut encourager le tourisme.

Mais tous les voyageurs n'avaient pas les prétentions de cette noble Anglaise. Plus souvent qu'aujourd'hui, à la fin d'un pénible voyage, après l'effarant grouillamine de l'arrivée, ils sentaient le besoin de reprendre haleine à Alexandrie.

Sur le perron de l'Hôtel Abbât, place Sainte-Catherine, le touriste prenait son premier contact avec le café à la turque, l'onduleux drogman à tout faire, le boyagui insidieux. Et il regardait.

Sous ce soleil, par qui les choses nous font trop voir ce qu'elles sont, devant ces maisons aux étages en surplomb, découverts par angles rentrants pour capter les brises, que voyait-il passer que nous ne voyons plus ?



C'étaient les dames syriennes qui retenaient des deux mains, à la hauteur des yeux, en un geste puéril et charmant, les bords de leur habara de soie épaisse où s'engouffrait le vent.

Et le soldat britannique, sa badine à la main, cramoisé de pied en cap, la jugulaire lui plaquant sur le crâne son invraisemblable boîte à pilules ; et le matelot de la Home fleet, avec son vaste chapeau de paille gansé de noir, et ses boucles d'or aux oreilles ; et les jansénistes des consulats, ornés du sabre courbe qui faisait peur aux petits enfants et portait atteinte à la dignité nationale ; et les galériens, enchaînés deux par deux, qui traînaient des fardeaux et vous tendaient en souriant leur chaîne, pour une aumône ; et les Persans, à bonnets coniques, les yeux peints, la barbe rouge de henné.

Et ces femmes puissantes et pitoyables qui revenaient de l'abattoir, la tête chargée d'un mouton ou d'un veau, dans d'énormes plateaux de bois. Leurs bras levés tendaient leurs courbes à l'antique et l'on voyait trembler leurs seins de marbre sous le voile.

Et les nourrices, en cape blanche, sous leurs bonnets à rubans immenses, accommodant leur bébé, dans un étui amidonné, parmi les choux et les dentelles, comme un gâteau saint Honoré.

Et les Anglaises coloniales, épures géométriques, taillées en losanges, les cheveux étirés sur la nuque en spirale, et qui portaient des souliers ronds et des corsets carrés — « parce que la mode de Paris est indécente ».

Et la cocotte, que l'on reconnaissait de loin, « parce qu'elle mettait du rouge ». Et la dame très smart qui tenait son ombrelle, couchée sur le bras gauche, comme la Tosca porte ses roses, l'autre bras, coudé en arrière, relevant la jupe véhémente. Et le

monsieur très *blan* moustaches cirées, monocle au large ruban noir ; et l'homme, attraction aujourd'hui des baraques foraines, l'homme à barbe !

Et c'était, sous le chantilly noir de la voilette où ses regards luisaient, chargés de mystère et de mensonges, avec ses ondulations de chatte inquiète, et ses défis et ses triomphes, la femme adultère.

Car il n'y a plus de femme adultère. Oh ! Je dis ça. — Je ne veux décourager personne. — Mais faut-il vraiment, que je m'explique ?

Notre voyageur, lorsqu'il quittait les quartiers mixtes pour ces ruelles nationales où s'agitait une population bariolée et brailarde, était bien vite enclin à accorder à cette foule amusante et gracieuse une sympathie qui allait au delà de son amour du pittoresque. Mais ce peuple au cœur sensible, au sourire moqueur, qui recèle tant d'ironie sous un air bon enfant, ce grand enfant abandonné, si débrouillard, qui ensorcela Cocteau par la constellation de ses dents et de ses yeux, sortait à peine, à ce moment-là, d'une longue et dure servitude. Il était parfois secoué de convulsions sauvages, il y avait alors dans nos rues bien plus de cris, de coups échangés, de malédictions copieuses, de ces gestes symboliques dont la verte éloquence révélait une mâle vigueur.

Ces enfants terribles, leurs yeux intelligents qui avaient la crainte et la ruse, gardaient encore d'aimables innocences. L'art ne les avait point assouplis à ses conventions. Une image, un dessin, ils le trouvaient interdits. Ils sentaient, confusément, qu'il y avait là quelque secrète écriture, mais ne la déchiffraient pas. Ils retournaient la chose diabolique, en tous sens, jusqu'à ce que, pensant avoir discerné un détail, ils posaient des yeux un doigt — qu'ils appuyaient longuement — comme pour se rendre maîtres du démon capturé.

On observait encore, à l'occasion des mariages, des pratiques curieuses. Lorsque la mariée, drapée de ses voiles, descendait de voiture devant la maison conjugale, les femmes lui faisaient de leurs malleaves, tendues à bout de bras, un double rempart. A la porte, la mère du mari l'attendait. Adossée au chambranle, elle avait appuyé sa jambe droite, relevée en arceau, contre le montant de l'autre vantail. Et au moment où la mariée passait dessous, elle lui fourrait dans la bouche un morceau de sucre. « Afin que tu trouves de la douceur dans ta soumission. » Suivant aussi une tradition très ancienne, dans la chambre nuptiale, après que la jeune femme s'était dévêtue, l'époux, prosterné sur sa robe blanche étalée en tapis, faisait ses dévotions.

Les enterrements s'annonçaient par la psalmodie des aveugles professionnels qui étaient innombrables.

Il arrivait parfois, que les porteurs sentaient tout à coup leur fardeau s'alourdir, au point qu'ils ne pouvaient plus avancer. C'était le mort qui refusait d'aller plus loin. A bout d'efforts on déposait le brancard, on faisait cercle et l'on parlementait avec le cadavre. Voici, exactement ce qui se passait :

« Pourquoi ne veux-tu pas passer par là ? Y a-t-il quelque chose, sur ce chemin, qui ne te convienne pas ? Le jour commence à baisser, il faut pourtant bien que l'on t'enterre avant que le soleil se couche. Allons, un bon mouvement ! »

Quelquefois le mort se laissait attendre. Plus souvent, ces remontrances demeuraient vaines. Alors, surtout s'il s'agissait d'un personnage vénérable, d'un ouali, on creusait la fosse là où l'on s'était arrêté. Cela explique ces tombeaux qui entravaient il n'y a pas longtemps encore, le cours civilisé de certaines de nos rues. Miss Harris qui habitait en pleine campagne, comme je l'ai dit, sur les hauteurs de Kom el Dick, nous racontait qu'elle avait eu parfois beaucoup de peine à défendre ses plates-bandes contre les velléités de certains morts amateurs de jardins.

Le touriste émerveillé, s'il lui restait encore des oreilles et des yeux, se rendait le soir au fameux théâtre Zizinia.

Zizinia ! Maison illustre ! temple de nos gloires mondaines, qu'affectait à la beauté de ses femmes, Alexandrie reconnaissante. Ecrin cocasse et magnifique, débordant de peluche rouge et de glands dorés, et qui a eu la chance de mourir à temps.

« Rendez-vous des élégances » comme on disait alors, où ces dames se lapidaient à coups de diamants, où de loge en loge, on se reconnaissait par des sourires gradués et des battements de la paupière. Spasmes incandescents des colliers de chien — aigrettes pathétiques, — palpitation des grands éventails qui se posaient contre la bouche, pour ne montrer que le rite des yeux, — croissants de lune en brillants dans la nuit bleue des cheveux en torsades, et ces étoiles, et ces vertiges ! Oh ! Zizinia !

Ces femmes radieuses, congelées dans leurs grâces, mais qui brûlaient du désir de paraître, répugnaient cependant à celui d'étonner. Confiantes en leurs charmes mais toujours mal assurées quant aux moyens de les faire valoir, elles redoutaient ces outrances, qui, aux confins de la mode, courent aux aventures. On y est vite isolé. Il y faut du courage, et nos Alexandrines, avec leur sens très aiguë de la mesure, comprenaient combien un pas de trop pourrait, dans notre société toujours adolescente, comporter de mécomptes.

Et c'est pourquoi ce ne fut qu'une fois, à ce théâtre, qu'une audacieuse, en décolleté de bal et gants blancs jusqu'aux épaules



osa le grand chapeau penché, couvert de plumes, à la Gainsborough. Mais ce soir-là, les vocalises de la prima donna n'eurent aucun succès.

En général, on se souciait peu des fanfares de l'Aïda, des gorgheggi de la Traviata, de la toux chromatique de Mimì, ressassés à chaque saison. Le spectacle n'était pas toujours sur le plateau.

C'était — au balcon des loges écarlates — Mme T. pacha scintillante et immarcescible comme une poire cristallisée — et les frères B. exportateurs distingués, qu'on appelait les « gros bonnets de coton ». C'était le baron Eugène, fait comme les amours, toujours page de quelque cotillon : « là où il y a de l'Eugène il y a du plaisir » ; et John H. un raseur : le péril John ; et Raoul, le Parisien râblé, irrésistible bottier des Capucines, chez qui couraient tant de dames au pied tendre « parce qu'il savait y mettre les formes » et c'était Mme R. qui laissait trop paraître de sa gorge, entre les replis du boa blanc, ce qui faisait dire : « Eve et le serpent ».

Wilkinson, Jacques de Menasco, Victor Sinano, dont c'étaient là les jeux aimables — où êtes-vous ? Mais où est l'esprit du Mohamed Aly ? Il en avait — du fin et du rapé — quand vous y descendiez des hauteurs de Montmartre, la boutonnière parée des roses de Bagatelle. Cendres légères ! ah ! laissez les reposer dans ces tiroirs qu'il nous faut refermer maintenant, avec les mirlitons de leurs dernières fêtes. Ombres surannées, elles ne se sentiraient point à leur aise en ce monde nouveau. On y marche lourdement dans des chemises sans fleurs, si loin de ces jours ingénus où ce n'était pas toujours un ennui que de vivre.

D'ailleurs, il se fait tard.

Je ne vous retiendrai pas davantage à cette halte où deux trains se croisent. Celui dont je viens d'évoquer le fantôme s'enfonce maintenant, toutes illusions éteintes, dans la nuit sévère où sont les vieilles lunes, avec ses figures de cire, aux yeux glacés, plaquées aux vitres des portières. Adieu à cette Alexandrie d'autrefois que si peu d'entre vous ont connue, il n'en restera demain plus un seul pour en parler encore.

Alexandrie des grâces ! Petit Orient tout en nougat. Ville reflet, petite lune. Esprit dansant d'un monde folâtre, grande folle !

Nous, nous allons reprendre le train qui chauffe pour d'autres sommets et d'autres abîmes, tout illuminé de ses nouvelles impostures, laissant derrière nous, sur le quai désert, avec les parapluies perdus, la mendiante éternelle au visage de pierre, qui regarde passer tous les trains sans jamais rien y comprendre.

Mais c'est bien le moment de comprendre quelque chose à quoi que ce soit ! On nous expliquera tout cela au premier tournant, nous assure le conducteur qui est dans le secret des dieux irresponsables.

Le temps presse. En voiture ! Si, comme on nous en prévient, nos roues ne sont plus aussi rondes qu'autrefois, si la boîte à graisse va manquer de lubrifiant, souvenons-nous, Mesdames et Messieurs, que nous sommes enfants de cette Ville aux lèvres rouges qui nous dit de ne pas nous en faire. Ne lui causons la moindre peine — en dépit des cabots, gardons le sourire d'Alexandrie.

FRED NOURRISSON



GEORGE SWEET & SON

La Maison fut fondée par feu Mr. Sweet qui vint en Egypte en 1901. Il quitta le personnel de Worms and Co. de Port-Saïd pour entrer à la Shell Co. lors de sa fondation ici et y demeura jusqu'en 1932, date à laquelle il démissionna, ayant rang de Directeur. L'année suivante la firme George Sweet and Son était constituée, par l'association de feu George Sweet avec son fils George Thomas Sweet, lequel se trouvait en Californie travaillant dans l'industrie du film après avoir obtenu son Degree in Law and Economics à l'Université de Cambridge.

La principale activité de la Maison est la Représentation de Fabriques Anglaises se spécialisant dans l'équipement industriel, les moteurs électriques et leurs accessoires, l'acier brut et ouvrage avec ses succédanés. Egalement un département Assurance dirige l'Agence de la Commercial Union Assurance Co. Ltd., cependant qu'une troisième section s'occupe de l'Importation en général.

Récemment Mr. G. T. Sweet ajouta encore une nouvelle activité à sa Firme en obtenant les services du Scientific and Industrial Research Laboratory, dont Mr. E. Bushra, Ph.D., B.Sc. of Bristol University est le Directeur. Le but de cette collaboration est le développement industriel des ressources locales et leur exportation éventuelle. Le laboratoire des Recherches Scientifiques et Industrielles agit en tant que conseiller technique pour le choix de l'équipement industriel requis et se charge également du montage et de la mise en marche des machines ainsi que de la construction des usines. Pour ce faire le Scientific and Industrial Research est extrêmement bien placé, possédant des spécialistes diplômés et expérimentés dans l'industrie lourde, la mécanique et l'électricité, les produits chimiques. Le traitement de l'eau et l'agriculture en général.

Il est également dans l'intention du Scientific and Industrial Research Laboratory de monter un laboratoire des plus modernes et des mieux équipés qui sera à la disposition des fabricants et commerçants d'Egypte et de l'Etranger. Les possibilités des ressources locales et le montage d'installations pour les traiter sont également étudiées, et en particulier l'extraction de l'huile végétale et tous ses sous-produits. Plusieurs fabriques ont déjà été installées et la construction d'autres est sous étude.

La Gérance et la signature sont passées, à la suite du décès du Fondateur, entre les mains de Mr. G. T. Sweet.

UN DEMI-SIÈCLE DE DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN EGYPTÉ

Les cinquante dernières années ont vu en Egypte d'importantes découvertes dans le domaine de l'archéologie.

Ce fut d'abord en 1894 la trouvaille faite par Jacques de Morgan, nouvellement nommé directeur général du Service des Antiquités, du trésor de Dahchour.

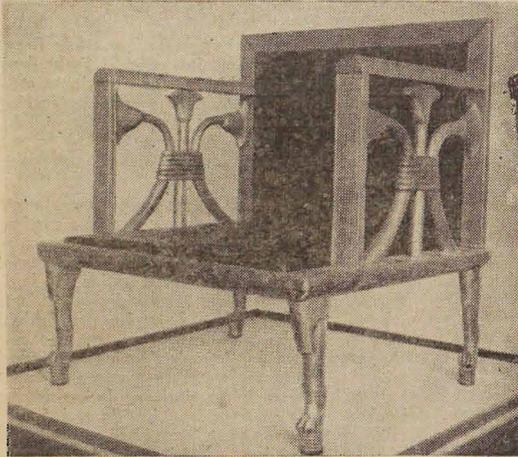
brique crues, dites «Pyramides noires», qui s'élevaient en bordure du plateau sableux, n'avaient pas réussi à trouver leurs caveaux intérieurs. Ce mystère attira de Morgan. En 1894, il aborda les Pyramides noires avec de puissants moyens. A la fin de 1895, il avait forcé l'entrée de tous leurs souterrains et les avait identifiées comme les

dans son travail que de Morgan dut de découvrir dans des chambres funéraires de princesses, à proximité des pyramides royales, quelques-uns de ces trésors sous le nom de Bijoux de Dahchour.

Le monde entier connaît, pour ne citer que les pièces principales, les délicats pectoraux ajourés des princesses Sit-Hathor et Merit, la dague ouvragée d'Ita et surtout les diadèmes de Khnoumît : l'un de style traditionnel, avec ses combinaisons stylisées de roses et de calices de fleurs ; l'autre d'un art plus libre, réseau aérien de fils d'or étoilés de fleurettes. Tous les manuels d'histoire de l'art les reproduisent, et ils méritent bien cet honneur. Avant leur trouvaille, on ne connaissait rien de plus ancien en orfèvrerie égyptienne que les bijoux, eux aussi admirables, de la reine Iah-hotep, qui ne datent que du XVII^e siècle avant notre ère. Les bijoux de Dahchour, eux, remontent au XIX^e, et surtout ils sont des chefs d'œuvre de grâce et d'habileté technique qu'aucune découverte plus récente n'est encore venue éclipser.

Il était certes intéressant de pouvoir reculer de trois siècles l'antiquité d'un art aussi parfait, mais étant donnée l'ampleur de la chronologie égyptienne on se trouvait encore loin des origines. Les années suivantes devaient, à ce point de vue, apporter des découvertes d'une importance capitale.

En 1895, au moment où Maspero publiait le premier volume de sa magistrale *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, on ne savait rien de certain sur les trois premières dynasties pharaoniques, et l'on pouvait se demander à bon droit dans quelle mesure elles n'étaient pas purement légendaires. «Pourtant», ajoutait alors Maspero, «les monuments de ces âges reculés n'ont pas dû disparaître entièrement : ils existent quelque part où nous ne songeons pas encore à porter la pioche, et le ha-



Trône de la reine Hetep-heres (IV^e dynastie).
(Musée du Caire).

Bien avant ce temps, Mariette avait exploré sérieusement la partie nord de la nécropole memphite qui s'étend, sur le plateau de Sakkarah, au voisinage du Sérapéum et autour des pyramides d'Ounas et de Têti ; mais la partie sud, qui fait face au village actuel de Dahchour, n'avait jusqu'alors bénéficié que de peu d'attention de la part des chercheurs. Il est vrai que Perring, en 1839, et Maspero, en 1883, y avaient travaillé ; toutefois ces archéologues, après s'être attaqués aux deux pyramides ruinées de

tombaux des deux plus grands rois de la XIII^eme Dynastie, Sésotris III et Aménémès III. Entre temps, il avait découvert, à mi-chemin entre elles, les arrasements et les chambres funéraires de la pyramide d'Aménémès II.

Dans tous ces réseaux souterrains, les spoliateurs avaient dès l'antiquité exercé leurs talents et pillé les objets précieux. Pas si complètement toutefois qu'ils n'en eussent laissé quelques-uns, plus habilement dissimulés. Ce fut au soin méticuleux qu'il apportait

sard des fouilles nous le rendra certainement un jour ou l'autre. L'année même où Maspero écrivait cette phrase prophétique, Amélineau lui fournissait la réponse par ses célèbres découvertes d'Abydos.

En attaquant la colline de débris appelée Om-el-Gaab, à un kilomètre environ en arrière du temple d'Osiris, Amélineau atteignait des caveaux souterrains d'un type jusqu'alors inconnu, renfermant encore, après bien des pillages et des déprédations anciennes, des débris d'objets d'un style extrêmement archaïque. C'étaient les tombes des rois des deux premières dynasties. Les trouvailles d'Amélineau furent d'abord vivement discutées, et ses méthodes de fouilles, qui n'étaient pas plus mauvaises que bien d'autres, à peine critiquées. On en est revenu aujourd'hui de ces jugements trop sévères. Il est indiscutable en tout cas que les découvertes d'Amélineau, suivies de près par celles de Flinders Petrie qui prit sa place sur le site en 1899, ont ouvert un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Égypte : celui des origines pharaoniques. Leur butin archéologique a enrichi toute une salle du Musée du Caire.

Presque en même temps des recherches parties dans une autre direction aboutissaient à des résultats non moins mémorables. La découverte, faite en 1881 par Maspero, de la fameuse cachette des momies royales près de Deir-el-Bahari, et celle faite par Grébaut en 1891, dans la même région, d'un dépôt de momies des grands prêtres d'Amon, avaient détourné momentanément l'attention de la Vallée des Rois, et Maspero, puis Grébaut, s'étaient évertués à rechercher dans les parages de Deir-el-Bahari le complément que l'on attendait à la série des momies royales. Ce fut en vain. En 1898, Loret, directeur général du Service des Antiquités, reprit la piste de la Vallée des Rois et son initiative fut pleinement couronnée de succès.

Coup sur coup, cette même année, il retrouva les siringes de Thoutmôsis III et d'Aménophis II. Dans cette dernière, un réduit abritait les momies de Thoutmôsis IV, d'Aménophis III et de Ménéptah. Loret recueillit dans ces différents hypogées des pièces de mobilier funéraire royal, qui excitèrent à l'époque un vif intérêt.

C'était pourtant peu de chose en comparaison de ce qui allait suivre. Loret ayant été rappelé en France en 1900, les travaux de la Vallée des Rois, dont il avait été l'initiateur, furent continués en 1912, grâce à la générosité d'un riche américain, Thodore A. Davis, par le Service des Antiquités, qui délégua à cet effet son inspecteur-en-chef de Haute-Egypte, Howard Carter. Les travaux, habilement conduits, aboutirent à la découverte des tombes royales d'Hatchepsout,

catastrophe s'était produite dans la grande salle hypostyle du temple d'Amon : onze colonnes s'étaient abattues et trois autres, dangereusement ébranlées menaçaient d'entraîner dans leur chute une partie encore plus large du célèbre édifice. Les travaux de reconstruction entrepris sous la direction de Legrain, furent accompagnés de prospections dans les environs de la salle pour sonder le sous-sol et parler aux causes de désastre. Ce fut ainsi que, dans une cour s'étendant



Lampe en albâtre du tombeau de Toutânkhâmon
(Musée du Caire).

de Thoutmôsis IV, de Siphtah et d'Harmais. Entre temps un hypogée non royal, celui des beaux-parents d'Aménophis III, Youiyou et Touiyou, livra un mobilier funéraire complet de la XVIII^e dynastie. Ses coffrets, ses fauteuils, ses lits de parade et ses chars firent la gloire et la curiosité du Musée du Caire jusqu'à la trouvaille du mobilier de Toutânkhâmon.

Le vieil axiome *A quelque chose malheur est bon* devait, en 1903, trouver à Karnak une application inattendue. Le 3 octobre 1899, une

au sud de la salle hypostyle, on débaya la grande fosse, ou *favissa*, dans laquelle, sous le règne de Ptolémée V Epiphane, les prêtres de Karnak avaient enfoui pêle-mêle toutes les statues qui, depuis deux millénaires, s'étaient accumulées dans les salles du temple, dans ses cours et dans ses réserves, jusqu'à devenir un embarras pour le culte.

Là, au milieu d'une couche de sables mouvants, noyés par la montée du plan d'eau, que le flux et le reflux des courants d'infiltration déplaçait périodiquement en

divers sens, Legrain organisa ce qu'il appelait « la pêche aux statues ». De 1904 à 1907 il en exhuma plus de huit-cents, qui doublèrent d'un seul coup, et au-delà, la collection du Musée du Caire, en l'illustrant par des chefs-d'œuvre de toutes les époques : les Aménémès III de granit noir au masque tragique, le Thoutmôsis III triomphal en basalte (une des merveilles les plus pures de l'art égyptien), le scribe au babouin, le délicat Osorkon de calcaire qui pousse la barque sacrée, et tant d'autres, popularisées depuis lors par l'image et que les visiteurs vont retrouver bientôt avec plaisir, comme de vieux et illustres amis, dans les salles reconvertes du Musée du Caire.

Mais l'apogée des grandes découvertes faites par l'égyptologie au cours du demi-siècle écoulé fut atteint en 1922, avec la mise au jour du tombeau intact de Toutânkhamon par Carter.

Tout le monde a encore présentes à la mémoire les circonstances de cette trouvaille, dont la splendeur frappa d'étonnement l'univers entier. Comme tous les grands événements, celui-ci fut paré presque aussitôt d'une auréole de légende, sans qu'il y manquât le trait romantique des repréailles de l'esprit du roi contre lord Carnavon, qui soutenait financièrement les travaux de Carter. Que lord Carnavon déjà souffrant, fatigué au delà de ses forces par une campagne de fouilles à laquelle il avait voulu prendre une part active, ait été piqué par un mauvais mousteque loin de la Vallée des Rois, qu'il avait quittée depuis un mois, cela ne fournira jamais aux tenants de la légende qu'une preuve de plus que les fantômes ont de la patience et se vengent à longue distance. Ce que le grand public sait moins, c'est que la merveilleuse trouvaille de Carter, loin d'être pour lui un coup de chance, lui échut comme la récompense d'un effort soutenu. Six hivers durant il avait exploré méthodiquement, mais sans le moindre résultat, le centre de la Vallée des Rois, où plusieurs indices le persuadaient qu'il devait encore trouver quelque tombe royale. Ce fut au début de la septième saison, alors que l'énormité des dépenses déjà faites en pure perte lui faisait entrevoir l'obligation de renoncer à une

entreprise stérile qu'il joua sa dernière carte et découvrit, le 4 novembre 1922, les premières marches de l'escalier creusé dans le roc qui devait conduire tout droit à la cachette de l'incroyable trésor.

Incroyable, il l'était en effet tant par la richesse fabuleuse (qu'on pense seulement aux quatre cents kilos d'or pur du sarcophage) que par le nombre et la variété de ses pièces, ou encore, pour certaines d'entre elles, comme l'éventail en plumes d'autruches ou les bouquets de feuillage, par la fragilité de choses charmantes et éphémères qui avaient traversé trois millénaires sans en pâtir. Tout ce mobilier d'un palais de rêve, destiné primitivement à meubler et à rendre habitables de longues galeries et des salles à colonnes taillées dans le roc vif, mais que des circonstances ignorées avaient fait entasser dans une cachette — car tel est bien en définitive le caractère du tombeau retrouvé de Toutânkhamon —, s'étale aujourd'hui au Musée du Caire, dont il occupe toute une aile. Il faudra encore des décades pour l'étudier, le décrire, le publier, et il se passera longtemps avant que l'archéologie égyptienne ait fait son profit de tous les renseignements fournis d'un seul coup par cette formidable découverte.

Carter était encore occupé à visiter méthodiquement les trois chambres du tombeau de Toutânkhamon — il ne lui fallut pas moins de quatre hivers pour mener à bien cet ouvrage — qu'une autre découverte, moins spectaculaire mais tout aussi importante, se produisit à l'autre extrémité du pays, aux portes mêmes du Caire.

A Sakkarah, le Service des Antiquités avait entrepris en 1924 d'explorer à fond les abords de la Pyramide à degrés, celle de Zoser, premier monarque de la III^e dynastie (vers 2750 av. J.C.). Les fouilles, dirigées par Firth, dégagèrent d'abord les ruines d'un temple placé au nord de cette pyramide, puis, en s'étendant de là vers le sud, elle mirent à jour des éléments architecturaux d'un type et d'un emploi jamais rencontrés jusqu'alors en Egypte. Il y avait en particulier une double rangée de colonnes cannelées, en calcaire fin d'une blancheur éclatante comme

le marbre, dont le fini, rendu plus sensible encore par le contraste avec le grossier linéol de gravats dont on la débarrassait, faisait invinciblement songer à une colonnade grecque archaïque. La connexion avec la pyramide de la III^e dynastie était évidente et datait *a priori* ces monuments. Pourtant, telle était la nouveauté de leurs formes et surtout la qualité générale de leur esthétique, plus à la mesure de l'homme que ne le fut jamais l'architecture titanique des pharaons, que de bons savants hésitaient et se demandaient si ce n'étaient pas là des réalisations tardives, réalisées par des architectes qui avaient eu contact avec l'art grec à ses débuts. La question fut définitivement réglée le jour où l'on rencontra sur les monuments discutés des inscriptions des visiteurs remontant à la XVIII^e dynastie : les colonnades de Sakkarah ne pouvaient plus être que de la III^e. Il y avait donc eu à cette époque une architecture pré-pharaonique en quelque sorte, puisque différente de celle qui fut d'un usage constant par la suite. Cette architecture, on s'en aperçut vite à l'analyse, facilitée par les excellents relevés de l'architecte Lauer, n'était que la transposition en pierre de formes employées avant cela dans les constructions de bois et de terre crue. Moins d'un siècle plus tard, à l'époque des grandes pyramides, l'architecture égyptienne, poussant jusqu'à ses limites les possibilités de rendement du nouveau matériau, avait évolué dans le sens du gigantesque et des masses géométriques : le Temple du Sphinx à Giza en est la démonstration. Mais il était dès lors démontré que l'Égypte avait connu antérieurement une architecture plus humaine, qui aurait pu aboutir, si les circonstances y avaient prêté, à quelque chose qui eût fort ressemblé à l'art grec, issu lui aussi d'une architecture de bois et de matériaux légers. De ce stade, la Grèce n'a rien conservé, et c'est uniquement par la théorie qu'on peut le reconstituer. Plus heureuse, l'Égypte possède à Sakkarah, depuis les fouilles de Firth et de Lauer, autour de la Pyramide à degrés, les monuments mêmes où les plus vieilles conceptions architecturales ont été matérialisées pour la première fois dans la pierre.

Sur ces entrefaites, en 1925, l'expédition de l'Université de Boston-Harvard, conduite par le professeur Reissner, faisait une autre découverte retentissante auprès de la grande Pyramide de Giza. Au fond d'un puits de trente mètres de profondeur situé au nord de la rampe d'accès de la grande Pyramide, Reissner trouvait intact le mobilier funéraire de la reine Hetep-Heres, mère de Chéops.

Le climat de Basse-Egypte, moins sec que celui du Saïd, n'avait pas permis aux bois de durer comme ceux de Toutânkhamon : l'humidité au contraire les avait entièrement consumés. Heureusement les feuilles d'or qui les revêtaient avaient gardé leurs formes ; leurs accessoires métalliques et leurs insertions de matières précieuses étaient intactes. Il fut dès lors possible, grâce à une patience infinie mise au service d'une science minutieuse, de restituer à chacune des pièces son bois disparu. Ce fut ainsi qu'après deux années de labeur le Musée du Caire put recevoir l'apport fabuleux de tout un mobilier d'une reine de l'Ancien Empire, revigoré avec une exactitude irréprochable : son lit de repos avec son baldaquin, son trône, sa chaise à porteurs, ses coffrets, sans compter ses bijoux et accessoires de toilette en or et en albâtre. La découverte était d'autant plus instructive pour l'histoire de l'art qu'elle fournissait un élément de comparaison de premier ordre avec la trousse récente de Toutânkhamon : si le mobilier de celui-ci a pour lui l'abondance, l'extrême variété, la fantaisie fleurie et parfois insolitement opulente, celui de Hetep-Heres jouit d'une simplicité de formes, d'une pureté de style, et en même temps d'une sobre mais solide richesse, qui sont bien les caractéristiques de l'art de l'Ancien Empire à son apogée.

Un troisième terme de comparaison non moins important est sorti en 1939 des fouilles effectuées à Tanis par M. Montet, professeur à l'Université de Strasbourg.

Là encore, comme dans la Vallée des Rois, le succès fut le couronnement d'un méritoire effort. Installé depuis 1929 sur ce tell écarté, M. Montet consuma dix campagnes à l'explorer en divers points et à remuer beaucoup de terreau, sans autres résultats ap-

préciables que de compléter la carte des monuments antiques du site, d'ailleurs irrémédiablement détruits, et de découvrir, chemin faisant, des antiquités dont l'intérêt ne sortait généralement pas de l'ordinaire.

Mais en février 1939 il atteignit, au dessous d'un atelier d'artiste d'époque ptolémaïque, un dallage en calcaire. C'était en réalité, il le reconstruit très vite, le toit d'un grand édifice souterrain, dans lequel s'enfonçaient plusieurs puits. Le premier dans lequel il descendit aboutissait à un mur intact obturant l'entrée d'un caveau. Cet obstacle écarté, le professeur Montet se trouva dans une petite chambre funéraire en calcaire, décorée de bas-reliefs au nom de Psousennès Ier, qui vécut au milieu du XI^e siècle avant notre ère, et encombrée de vases canopes, de jarres et de statuettes funéraires. Sur une banquette basse, reposait un cercueil anthropoïde à tête de faucon, tout en argent, entre deux momies décomposées. Ce cercueil était artistiquement gravé au nom d'un roi Chéoung, inconnu des listes royales. Au delà du groupe de momies, un bloc de granit fermait la porte d'un autre caveau, dont la première chambre n'était que le vestibule. M. Montet y trouva par la suite la momie du roi Psousennès lui-même, parée de bijoux magnifiques et reposant au milieu d'un équipement funéraire comportant plusieurs vases d'or de grande beauté.

Les trois campagnes que M. Montet passa en 1939 et 1940 à recueillir, étudier et faire transporter au Musée du Caire le butin des premières découvertes et de celles qui suivirent n'ont pas encore épuisé la trousse. La nécropole des rois des XXI^e et XXII^e dynasties qu'il a entrepris d'exhumer s'étend sans doute plus loin sous le remblai, et les fouilles qu'il va reprendre incessamment promettent des surprises. Mais d'ores et déjà on peut classer sa découverte comme une des plus brillantes du demi-siècle écoulé. Elle a illustré par des objets royaux de grand luxe une époque que, faute de documents de valeur, on se représentait à tort comme stérile en créations d'art. Bien mieux, ses objets en or massif, colliers, bracelets, vases ou calices, qui égalent en valeur matérielle les plus riches de Toutânkhamon sont pour

la plupart d'un goût sensiblement plus sobre qui annonce déjà le retour aux traditions artistiques de l'Ancien Empire accompli à l'époque saïte. Comme si, en s'éloignant de Thèbes et de son art trop fleuri, les dynastes du Delta s'étaient naturellement retrempés dans une atmosphère plus légère, encore imprégnée de l'esthétique de l'âge lointain des Pyramides.

Toute limitation comporte à ses frontières quelque injustice. En choisissant pour les exposer au lecteur les plus grandes découvertes archéologiques faites en Egypte depuis cinquante ans, j'ai dû en omettre bien d'autres, d'une valeur comparable pour les spécialistes, mais qui n'ont pas eu la même ampleur, ni excité le même intérêt dans le grand public. Je n'ai parlé ni des déblaiements faits par la mission allemande autour des pyramides d'Abousir, qui, expliqués par Borchardt, ont livré la clef du système architectural dont les pyramides ne sont que le point d'aboutissement, — ni des travaux allemands et anglais exécutés à Amarna et du riche butin recueilli dans les ateliers de sculpteurs de l'époque, — ni des résultats obtenus par les savants de l'Institut français, qui ont exhumé, à Médamout et à Tôd, quantité de bas-reliefs du Moyen Empire et retrouvé, dans la nécropole thébaine, la bourgade si curieuse de ses artisans, — ni de l'effort, couronné de succès, de la jeune Université Fouad Ier dans le désert d'Hermopolis, pour mettre à jour une nécropole qui en dit long sur l'hellénisation de l'Egypte après Alexandre le Grand, — ni de l'exploration conduite à Sakkarah Nord, pour le Service des Antiquités, par M. Emery, qui est en train d'y retrouver peut-être les vénérables tombes royales de la 7^e dynastie, ce qui prouverait que les tombeaux d'Abydos ne sont en réalité que des cénotaphes.

Cette énumération même est encore odieusement incomplète. Tant il est vrai que le demi-siècle écoulé a vu se produire sur le sol de l'Egypte un vaste mouvement d'émulation pour les recherches archéologiques, qui a valu à l'égyptologie un enrichissement sérieux dont on ne peut en quelques lignes qu'esquisser imparfaitement les principaux traits.

COMMERCIAL BANK OF EGYPT

UNE HEUREUSE INITIATIVE

La réorganisation de la Commercial Bank of Egypt

Nous avons enregistré avec une vive satisfaction la réorganisation rationnelle de la **Commercial Bank of Egypt** qui, fondée en 1920, vient d'être réorganisée à partir du 25 Novembre 1944 par un très important Groupe d'Actionnaires.

Cet événement est particulièrement heureux pour le développement du commerce et de l'industrie dans le pays et les excellentes perspectives qu'il offre surtout pour l'après-guerre.

Le Capital autorisé de la Banque est de £. 600.000 et celui versé qui était de £. 110.000 a été porté à £. 400.000, en base de la décision du Conseil d'Administration du 25 Novembre 1944. Cette augmentation de capital a été prise ferme par un Syndicat de garantie.

La **Commercial Bank of Egypt** a sa place tout indiquée dans l'activité locale du Moyen-Orient et internationale; elle est appelée à jouer un rôle de premier plan grâce au précieux appoint d'éléments particulièrement choisis et qualifiés.

* * *

Le nouveau Conseil d'Administration est composé comme suit :

S.E. AHMED ABOUD PACHA	:	<i>President</i> ;
S.E. WAHIB DOSS BEY	:	<i>Vice-Président</i> ;
Me LEON CASTRO	:	<i>Vice-Président</i> ;
Mr ELIE POLITI	:	<i>Administrateur-Délégué</i> ;
S.E. AHMED SEDDIK BEY	}	<i>Administrateurs.</i>
Ing. IBRAHIM BEY BADR EL DINE		
Mr. ELIE ABIKZIR		
Mr. ALBERT HAYM		

Secrétaire : M. R. DWEK de la Maison Hewat, Bridson & Newby.

Censeurs : M.M. PRICE WATERHOUSE PEAT & Co.

Les Bureaux de la Commercial Bank of Egypt sont luxueusement installés 11, Rue Fouad I^{er}, et la Banque compte s'installer prochainement au Caire dans l'Immeuble ex-Banque Nationale de Grèce, Rue Emad-El-Dine.

Nous souhaitons à la Commercial Bank et à ses dirigeants le plus vif succès.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR L'ÉTRANGER

En AN : 30 fr — 6 mois : 18 fr.

L'Étranger : 1 franc en plus par an.

Abonnements et insertions, se paient d'avance

LA REFORME

JOURNAL DU CAIRE

POLITIQUE, JUDICIAIRE, COMMERCIAL & D'ANNONCES

PARAISSANT LE LUNDI

ON S'ABONNE-
AU CAIRE, à la Librairie Centrale, KEMALICH,
à ALEXANDRIE, à la Librairie Française, rue
Café-Pacha.

PRIX DES INSERTIONS
L'insertion d'une ligne pour 10 jours, 2 fr. 75. Le 15 jours
3 fr. 75. Le 20 jours 4 fr. 75. Le 30 jours 5 fr. 75.
Au-delà de 30 jours, le prix est de 15 centimes par jour.

Tout ce qui concerne la Rédaction, l'Administration et les Annonces doit être adressé à M. J. BARTHOLOTTI, au Bureau du Journal, Kantar-el-Bek, au Caire.
Les lettres non agréées sont refusées. — Les Articles non insérés seront rendus.

Un ancêtre de notre Journal : mais c'était une feuille d'annonces légales. Il se publiait au Caire en 1879.
Il vécut 3 ou 4 années.

Première Année N° 1

Samedi, 2 Novembre 1875

ABONNEMENTS
En AN 30 fr
Trimestre 10 fr
Le Numéro 1

BOURRIQUOT

Journal
Humoristique

Égyptien
Musqué

INSERTEMENTS
10 lignes P.T. 50
20 lignes P.T. 40
30 lignes P.T. 30

I BENEMERITI

AFFRENDAMO con vero piacere, come S. A. il Khedive, con suo ultimo decreto, conferiva la decorazione dell'Osmanieh al Sig. Towrest Bey, ispettore capo alle Dogane.

Chi più di lui poteva esserne meritevole? Sempre gentile, tanto verso il pubblico che coi suoi subalterni, adempie da molti anni con scrupolosa esattezza alla molto esigente carica, ed a lui dobbiamo esser grati, se oggi gli uffici della nostra Dogana, funzionano con quella regolarità e sistema pratico da formare la consolida del nostro commercio.

Il giornale *le Bourriquot*, nel suo primo giorno di esistenza, inaugura il suo corso di illustrazioni umoristiche, con la marcia dell'egregio funzionario indagando i rallegramenti della Redazione tutta, e augurando in pari tempo di continuare per molti anni ancora la brillante carriera, che gli guadagnò la stima dell'intero establishment.

Ogghiamo sulle 11 occasione, per pregare il Sig. Towrest Bey di accordarci il *Porto Franco* sulle numerose balie d'informazione che si scrivono dall'Estero.

Il JOURNALISTE.



Pour Abonnements et Annonces, s'adresser à la Librairie Générale, L. SCHELER, Rue Cléon Pacha, Alexandrie.

Journal humoristique qui se publiait en 1875
en français et en italien,
Mr. Bartolotti de notre ville y collaborait.

(Archives de M. Bartolotti)

N° 2. 5 millèmes 25 novembre 1890

Le Sifflet

JOURNAL HUMORISTIQUE PUBLIÉ PAR « LES BLUETTES »

Pour le publier on le réimpression d'adresser au journal
à Les Bluettes à Alexandrie.

REPRODUCTION INTERDITE
SANS AUTORISATION

Le Galerie du "Sifflet" - N° 2

Le grand R. C. et le petit Panetiers



Journal humoristique publié par les "BLUETTES"
qui était une revue artistique et littéraire.
On y voit ici
la caricature de M. De Lagaranne et M. Canivet.

Quelques ancêtres de la Presse Alexandrine.





En marge d'un cinquantenaire

LA PRESSE D'EGYPTE

par CH. SCHEMEIL

Le journalisme est vieux comme le monde, s'il faut en croire les savants. Un érudit du siècle dernier a écrit un livre sur «les Journaux chez les Romains». L'imagine, qu'on pourrait en écrire d'autres sur le journalisme chez les Chinois, chez les Perses, chez les Grecs — le soldat de Marathon n'est-il pas l'héroïque devancier des reporters, et Socrate n'a-t-il pas inauguré la forme la plus insidieuse de l'interview? — chez les Hébreux — n'était-ce pas Renan qui saluait dans les prophètes d'Israël les vénérables ancêtres des journalistes? Mais il y a plus. Un papyrus conservé au musée du Louvre et qui remonte à la 18^e dynastie, relate qu'un ministre de Toutmès III assumait la rédaction du journal officiel de l'Empire. Un autre papyrus conservé au musée de Turin, nous apprend qu'à Memphis paraissait une revue officielle... et plusieurs journaux d'opposition.

On voit par là que si le journalisme peut se flatter d'avoir des origines qui se perdent dans la nuit des temps, la presse égyptienne a le droit, quant à elle, de revendiquer des ancêtres authentiques et d'une antiquité solidement établie.

Quel a été le sort de ces lointains confrères? Comment l'Égypte perdit-elle la tradition du journal et jusqu'à son souvenir? Quelles formes rudimentaires du journalisme succédèrent à ces premiers épanouissements? Autant de questions que l'Histoire, occupée sans doute de problèmes plus graves, a laissées sans réponse.

Au quinzième siècle, Gutenberg donne au monde l'invention qui aura l'influence la plus considérable sur l'orientation de ses destinées. Le nom de Gutenberg ne traversera pas la Méditerranée et sa machine mettra trois siècles et demi pour parvenir jusqu'ici.

Elle arrive enfin, en 1798, parmi les magnifiques «*impedimenta*» de l'expédition française. La machine à imprimer est installée au Caire, dès l'entrée de Bo-

naparte dans la Capitale, et voilà créée la première imprimerie d'Égypte. Elle est placée sous la direction de l'orientaliste Marcel, qui doit bientôt collaborer

à la célèbre «Description de l'Égypte» et laisser plus tard, à l'Imprimerie Nationale de France, le souvenir d'une débordante activité. Autour de Marcel se presse une équipe de rédacteurs, de correcteurs, de protes, parmi lesquels deux Syriens venus de Rome. Le matériel de l'imprimerie comprend des séries de caractères français, grecs et arabes : et pour la première fois, sous le ciel d'Égypte, paraissent deux feuilles françaises «La Décade Égyptienne» et le «Courrier d'Égypte» et une feuille arabe «Al-Tanbih» (l'Avertissement), sorte de bulletin administratif et militaire, dont le nom seul nous a été conservé. Mais l'existence de ces ancêtres de notre presse est de courte durée : exactement trois ans. En 1801 les Français quittent le sol égyptien après la prodigieuse aventure qui laissera une empreinte si durable dans l'histoire de ce pays. Avec eux disparaissent bulletins et imprimerie.

L'éclipse dure vingt-six ans. En 1821 le grand Mohamed Aly, dont le génie organisateur rappelle par tant de côtés, le génie napoléonien, fait installer sur les lieux même de l'imprimerie française, l'Imprimerie Nationale, connue plus tard sous le nom d'Imprimerie de Boulac, du nom du quartier où elle est transférée. La direction en est confiée à Nicolas Massabki, qui a déjà travaillé sous les ordres de Marcel, et s'est rendu depuis à Rome, pour se perfectionner dans l'art de la fonte des caractères. Massabki forme à son tour des équipes de typographes, parmi



lesquels se distinguent plusieurs élèves de l'Azhar. L'imprimerie est si bien organisée qu'en 1827 elle peut, à côté des importantes publications gouvernementales qui lui sont confiées, éditer le premier périodique arabe digne de ce nom: «Al Wakai Al Masriia» (l'Événement Egyptien) le futur Journal Officiel. En fait, l'«Événement Egyptien» fut tout d'abord rédigé en langue turque, puis en turc et en arabe simultanément, enfin en arabe seulement.

Ce journal, Mohamed Aly l'avait conçu comme un organe de large information. Les textes officiels y voisinaient avec des nouvelles ou des renseignements administratifs voire des articles littéraires ou scientifiques. Le Souverain lui-même ne dédaignait pas d'y faire passer, de temps à autre, «un papier» et les journalistes égyptiens peuvent saluer dans le créateur de l'Égypte moderne un illustre confrère. Mais un confrère malheureux : son journal se vendait mal ; pour tout dire, il ne se vendait pas. Si bien qu'il fallut se résoudre, pour le faire lire, à l'offrir aux lecteurs gratuitement. Ce journal continua à paraître jusqu'à la mort de Mohamed Aly. La publication en fut suspendue en 1849. L'Égypte demeura alors privée de journaux jusqu'en 1863.

Mais entretemps, des forces nouvelles achevaient de préparer le pays à son prodigieux essor. De toutes les parties du monde affluaient des savants, des explorateurs, des hommes de lettres, des techniciens, des capitalistes. Le pays se couvrait de routes, de canaux, de chantiers. L'accession d'Ismail au trône accélérât le mouvement de renaissance commencée sous Mohamed Aly. L'année 1869, date de l'inauguration du Canal de Suez, marque l'apogée de cette période, une étape décisive dans l'histoire de l'Égypte moderne. Une telle évolution devait nécessairement amener une transformation profonde de la vie intellectuelle et sociale du pays. Le grand Ismail, présentant cette transformation, travaillait par tous les moyens, à en hâter la réalisation. La publication du journal officiel fut reprise et réorganisée. Dès 1873, «Al Wakai Al Masriia» se doubla d'une édition française «Le Moniteur Egyptien».

À côté de cet organe officiel, Ismail en voulut créer d'autres indépendants. C'est ainsi que naquirent le premier bulletin médical «Yasoub El-Tob» édité par Mohamed Aly Pacha El-Bakly, le médecin en chef du gouvernement, et la première revue égyptienne «Wadinnil» (la Vallée du Nil) dont la rédaction fut confiée à Abdallah Aboul-Soud effendi, jeune lettré du Ministère de l'Instruction publique. Or, il arriva que ce néophyte, prenant son rôle au sérieux, mit tant de zèle à faire apparaître l'indépendance de sa feuille, qu'il fut question tout d'abord de le déporter au Soudan; mais Ismail, bon prince, se contenta de suspendre la revue, qui survécut d'ailleurs à cette épreuve et continua à paraître jusqu'en 1878.

La liberté de la presse n'était pas encore un dogme; mais les journalistes d'alors trouvaient, du moins, de larges compensations dans les libéralités d'un Khédive mécène! Et quel mécène! Un jour, Ismail apprend qu'un publiciste s'occupe de faire paraître de vagues revues. Il le mande au Palais, lui fait part de son désir de lui confier le lancement d'un grand quotidien et s'enquiert des frais de premier établissement. «Cin-

cents livres...» répond à tout hasard le timide plume-tif. Mais le Khédive, déçu de tant de modestie, indice à ses yeux d'une incurable médiocrité, le cogédie, appelle son chambellan et lui dit: «Qu'on donne à ce pauvre homme cinq cents livres, et que je ne le revolve plus...»

Cependant cette presse, que les initiatives officielles s'efforçaient, avec un succès inégal, de créer, les circonstances en préparant l'éclosion naturelle. Grâce à la politique libérale des souverains, l'Égypte était devenue la patrie d'élection des meilleures têtes du monde arabe. Du Liban, de Syrie, de l'Irak, de toutes les provinces de l'Empire Ottoman, des penseurs, des lettrés venaient chercher dans la Vallée du Nil une sécurité que ne leur offraient plus leurs pays d'origine. Sous leur influence un public de lecteurs se formait. Le périodique répondait désormais à un besoin. Mais alors que presque partout ailleurs, il avait eu à ses débuts un caractère utilitaire, il commença par être, en Égypte, littéraire et scientifique en raison des conditions spéciales qui présiderent à sa naissance. Un phénomène plus important allait bientôt lui assigner un rôle politique de premier plan.

L'opinion publique prenait conscience d'elle-même. À mesure que les intérêts européens s'étendaient dans le pays et se mêlaient plus intimement à sa vie économique, une espèce de réaction instinctive se dessinait contre ce qui semblait être une emprise étrangère. Les dettes publiques, les charges fiscales nécessitées par les grands travaux, et qui commençaient à peser lourdement sur les épaules du peuple, donnaient au mécontentement un aliment sérieux. La presse, surtout la presse humoristique, fut l'interprète d'abord discret, puis véhément, de ce malaise. Il est vrai que des suspensions rappelaient, de temps à autre, aux journalistes les avantages de la précaution oratoire...

Entre 1870 et 1879, l'Égypte vit naître, disparaître et renaître tour à tour, des journaux tels que le «Nozhat-el-Afkar» d'Ibrahim El-Mouelhi, l'«Abou-Naddara» du publiciste israélite Jacob Sanno, qui eut avec le gouvernement des démêlés nombreux et finit par être exilé, l'«Ahram» des frères Takla, et le «Watan» organe copte.

Au cours de cette même période paraissaient les premiers journaux européens, qui devaient connaître les uns une existence tumultueuse et éphémère, d'autres une vie prolongée jusqu'à la première décennie de ce siècle. Citons, entre autres, «Il Commercio», le «Nil», l'«Indépendant» du Comte Maillard de Marafy, dont les annales de la vieille Alexandrie ont conservé le souvenir, l'«Avenir» de Port-Saïd, le «Phare d'Alexandrie» fondé par Haicalis Pacha, à qui succéda son fils, John Haicalis, enfin «La Réforme» — ou «La Réforme» aïeule lointaine, qui vit le jour à Alexandrie en 1876 avec J. Barbier, et disparut sans doute dans la tourmente de 1882.

À l'avènement du Khédive Tewfik, la presse égyptienne n'en est plus aux vagissements. Des dents lui sont venues. Elle a eu à lutter pour son existence contre l'indifférence du public, pour sa liberté contre les rigueurs du pouvoir. Elle a pris conscience de sa force et peut-être distingue-t-elle qu'elle a pu déjà précipiter le cours de certains événements. Elle a su

donner une voix aux plaintes du pays, elle est parvenue à se faire comprendre de lui. Remplant dans les traditions d'une littérature figée dans des formules archaïques, elle a entrepris l'adaptation de la langue aux besoins de l'action, et c'est peut-être là un des apports les plus considérables de la presse arabe. Certes, le journal est loin de laisser prévoir alors la merveilleuse réussite technique qu'il va devenir moins d'un demi siècle plus tard. Sa formule est assez simple. Quatre pages de petit format, la première consacrée à l'exposé des idées, la seconde à la chronique dont les nouvelles sont publiées pêle-mêle, sans ordre et sans titres, la troisième et la quatrième à des rubriques diverses d'ordre littéraire ou commercial suivant les journaux. Pourtant, telle quelle, cette presse pourrait rendre de grands services, aider à la formation d'un esprit public.

Mais pendant la période troublée qui précède la révolte d'Arabi, elle goûte trop tôt aux dangereuses ivresses de la popularité. Ses excès sont à l'origine de la loi de 1881, qui confère au pouvoir exécutif le droit de suspendre et de supprimer les journaux, loi sévère qui aura, suivant les régimes, des fortunes diverses, sera abandonnée sous le proconsulat de Lord Cromer, reprise sous Sir Gorst et abrogée définitivement par la Constitution de 1923.

La presse, à cette époque subit l'influence de deux grands réformateurs: le célèbre Gamal-El-Dine El-Afghany, un des chefs incontestés de la renaissance sociale de l'Orient, et son disciple égyptien, le non moins célèbre Cheikh Mohamed Abdou. Au premier rang des journalistes formés à leur école, qui soutiennent la cause des mécontents et préparent les événements tragiques de 1882, se distingue le fameux Abdallah Nadim, jeune Alexandrin, pamphlétaire virulent et orateur passionné, qui payera d'un exil de dix ans ses menées révolutionnaires. Abdallah Nadim est considéré, à juste titre, comme le père de la presse satirique en Egypte.

En 1882, le pays aborde un des tournants les plus graves de son histoire. La révolution a eu pour conséquence l'intervention militaire de l'étranger dans les affaires intérieures. L'occupation est désormais le fait central de la situation, l'axe par rapport auquel va s'ordonner toute la vie politique de l'Egypte. Les protagonistes du drame peuvent se renvoyer sans fin la responsabilité de l'événement. Discussion stérile. Le fait s'impose dans toute son angoissante actualité. Deux seules attitudes sont possibles: la résistance, l'entente. C'est autour de ces deux pôles que se fait le rassemblement au lendemain de la tourmente. Le journalisme égyptien n'a que faire, alors, des doctrines politiques, économiques ou sociales dont la presse d'Europe offre, au même moment, un tableau infiniment nuancé. Ici la question nationale est posée, elle prime toutes les autres.

L'histoire du journalisme égyptien se confond, dès ce moment, avec l'histoire politique de l'Egypte elle-même. Les conquêtes, les triomphes de la presse seront ceux de la cause nationale; par contre ses déboires, ses échecs, les entraves apportées à son libre exercice coïncideront avec les périodes d'abandon.

Au seuil de cette nouvelle étape, les journaux égyptiens trouvent des encouragements et des exemples dans une presse européenne locale qui a vu le jour

aux environs de 1882. Cette presse s'est constituée pour la défense des intérêts des différentes colonies établies dans le pays. Elle compte de bonnes plumes qui auront tôt fait de se ranger au service de la cause égyptienne. On ne donnerait qu'une idée incomplète de l'atmosphère dans laquelle s'est réalisée l'évolution du journalisme égyptien si l'on ne rappelait le rôle joué par les organes européens dans la vie politique du pays entre 1882 et 1890. Un nom trouve ici sa place naturelle: «Le Bosphore», journal français d'héroïque mémoire et dont certaine campagne en 1884 souleva un incident diplomatique retentissant.

Mentionnons parmi les journaux appartenant à la même période, le «Messagero Egiziano», le «Courrier Egyptien», l'«Egypte», le «Deutsche Aegyptische Presse».

Dans le même temps, la presse arabe s'enrichit d'une nouvelle floraison: le «Misr» fondé par Adib Ishak, jeune littérateur et auteur dramatique syrien, le «Zaman» d'Alexandre Sérafian, le «Falah» de Sélim Païcha Hamaoui, enfin en 1889 le «Mokattam» des Docteurs Sarraf, Nimr et Macarius, érudits et lettrés libanais, qui faisaient paraître depuis quelque temps déjà, la revue scientifique «Al Mukataf».

La fondation du «Mokattam» amena par réaction celle du «Moayad» quelques mois après. Du coup, la guerre était publiquement déclarée entre les partisans du rapprochement avec l'Angleterre et les premiers chefs du nationalisme. Le «Moayad» avait à sa tête un des écrivains qui ont le plus contribué au progrès du journalisme, le Cheikh Aly Youssef. Le «Moayad» devient, grâce à lui, l'organe de la défense des intérêts de l'Egypte et de l'Islam en général, conçu comme une vaste famille spirituelle. Son influence déborde les frontières. En Egypte, la popularité du «Moayad» éclipse, pendant longtemps, celle de tous les autres journaux. Certaines formules du Cheikh Aly Youssef sont demeurées célèbres dans les annales de la presse égyptienne. Ses articles recueillis sous le titre de «Polémique de Kasr-el-Doubar» sont encore dans la mémoire des contemporains de ces luttes épiques, et l'on cite souvent le mot célèbre par lequel il accueillait l'arrivée de Sir Eldon Gorst en Egypte: «Un Anglais s'en va, un Anglais s'en vient».

En même temps que le journalisme égyptien prend ses positions à l'égard des questions nationales et prélude aux grands thèmes de ses prochaines campagnes, il se perfectionne matériellement afin de répondre aux exigences d'un public plus nombreux. Les presses à moteur remplacent les presses actionnées à la main; une première rotative est même installée dans les imprimeries du «Moayad» qui lui permet de paraître sur 8 pages de grand format, au lieu des quatre pages moyennes qui étaient de règle jusque là. Les dépêches de l'étranger deviennent plus abondantes. Mais aucun journal ne se paye encore le luxe de posséder un service spécial. Les agences Reuter et Havas suffisent et suffiront jusqu'après la grande guerre à alimenter la presse en informations étrangères. Les journaux ont cependant des correspondants spéciaux à Stamboul et dans les principaux vilayets de l'empire ottoman. La correspondance provinciale apparaît. La chronique se perfectionne. Le tirage monte. Il atteint

trois mille exemplaires pour les grands journaux: chiffre fort appréciable à une époque où l'instruction est si parcimonieusement répandue. Quand l'«Ahram» en 1899, se transfère d'Alexandrie au Caire, il annonce en gros titres, qu'il tire à «3600 exemplaires, le plus gros tirage de tout l'Orient».

Cette vogue coïncide avec un changement sensible dans les dispositions du gouvernement à l'égard de la presse. Les événements de 1882 sont déjà loin. Une ère de tranquille prospérité s'ouvre pour l'Égypte. Lord Cromer, entouré d'une équipe d'administrateurs éprouvés, s'applique, depuis quelque temps, à mettre en valeur le pays et y réussit. Il semble alors que l'on puisse sans danger, desserrer les vieilles entraves. En 1895, d'accord avec le Khédive Abbas II et l'Agent anglais, Mustapha Pacha Fahmy suspend la loi sur la presse qui soumettait la publication des journaux à l'obtention de permis. Et c'est aussitôt une éclosion subite de quotidiens, d'hebdomadaires et de revues: un vrai printemps du journalisme. Il paraît en cinq ans, près de cent cinquante périodiques, deux fois plus que l'Égypte n'en a vu en soixante-dix ans. Des abus étaient inévitables: ils ne se firent pas attendre. Ce fut l'âge d'or de ce qu'on est convenu d'appeler de journalisme alimentaire». Les honnêtes gens s'en émuèrent. Lord Cromer prit la chose philosophiquement. Il estimait, contrairement à l'opinion courante, que la bonne presse finirait bien par chasser la mauvaise, et qu'au surplus les tribunaux de droit commun étaient là pour protéger les réputations menacées. La vérité est qu'il lui répugnait par dessus tout de mettre des obstacles à la libre expression des idées. Il tolérait d'être lui-même l'objet des critiques les plus violentes, parfois des attaques les plus injustes; on peut dire à l'honneur de Lord Cromer, qu'il fut en Égypte le protecteur magnanime de la liberté de la presse.

Un jour, Cromer reçoit un message le prévenant que sa vie est menacée par un complot ayant à sa tête un jeune journaliste, célèbre alors par ses diatribes contre l'Angleterre et son représentant. Il fait aussitôt parvenir au fougueux patriote le message, épinglé à une lettre personnelle dans laquelle il lui fait part de l'estime où il le tient et de sa conviction qu'un adversaire comme lui ne saurait faire usage d'une arme déloyale. Ce geste, renouvelé de l'antique, honora le Proconsul autant que le journaliste. Lord Cromer qui se connaissait en hommes, n'avait pas du reste mal placé sa confiance. Son jeune adversaire n'était autre que Mustapha Kamel, l'une des plus grandes figures du nationalisme égyptien.

Ce que furent la vie et l'œuvre de Mustapha Kamel, il serait trop long de le retracer ici. Nous n'en retiendrons qu'une date marquante: celle de la fondation du «Lewa» le premier organe officiel du Parti Nationaliste. Le siècle touchait à sa fin. Le «Moayad» assagi semblait rallié depuis quelque temps à une politique d'opposition modérée. Un coup de patte, de loin en loin, évoquait encore le souvenir des anciennes luttes. Mais il avait fini de jeter sa gourme. Une jeunesse ardente et mieux armée pour le combat cherchait un nouveau chef. Elle se reconnut en Mustapha Kamel.

Le «Lewa» parut en 1900. Ce fut comme son nom l'indiquait, l'«étendard» de toute une génération, le point de ralliement des patriotes impatients. Tant que

l'animateur de ce mouvement fut en vie, le «Lewa» ne cessa d'étendre son influence. En 1908, Mustapha Kamel, à peine âgé de trente quatre ans, est fauché en pleine bataille. Son journal commence, dès lors, à pâlir. Il devait disparaître quelque temps après. Mais le souvenir de l'héroïque jeune homme est demeuré impérissable. J'ai connu en 1925 des confrères nationalistes qui portaient encore son deuil. C'est qu'il a fait passer dans le peuple d'Égypte cette vibration collective, ce frisson que seuls peuvent susciter et entretenir les journalistes de grande classe.

En 1907, un groupe de personnalités égyptiennes, parmi lesquelles des membres de l'Assemblée législative, fondaient un parti et un journal «Al Garida» dont le programme modéré tendait à rechercher la formule d'une collaboration loyale avec l'Angleterre. Maître Ahmed Lotfi El-Sayed fut le porte-parole de ce nouveau parti. «Al-Garida» réalisa dans l'ordre journalistique des innovations très appréciables. Il inaugura les feuilletons, développa la chronique locale et l'information étrangère. Mais ce journal fut loin d'avoir la popularité du «Lewa» qui connut des tirages de 10.000 exemplaires. Il disparut d'ailleurs quelques années après sa fondation.

Tels furent avec le «Mokattam», l'«Ahram», l'«Akhbar», le «Watan» et le «Misr» les principaux organes politiques arabes d'Égypte avant 1914. Cependant à côté de ces journaux de combat, une presse plus spécialisée s'était constituée pendant les quinze dernières années du siècle précédent. Elle s'était réservée le champ, encore inexploré, de questions sociales et économiques, la vulgarisation scientifique, les études juridiques, l'art et la littérature. On ne finirait pas d'énumérer les périodiques que l'Égypte a vu naître et mourir durant ces quelques lustres. Les moins des rares survivants méritent pourtant d'être retenus: le «Muktataf», le «Bassir» quotidien fondé à Alexandrie par Rachid Schemeil en 1897 et la célèbre revue de Georges Zidan «Al-Hilal» développée et modernisée par ses deux fils Emile et Choucri Zidan. Ces témoins des âges héroïques ont été épargnés par les autannes qui faisaient tomber tant de feuilles autour d'eux.

Peu de leurs contemporains européens, nés au siècle dernier, ont subsisté avec eux. Décimée déjà par la tempête de 1914, cette vieille garde a péri en grande partie dans l'entre-deux guerres ou depuis 1939. Citons parmi les survivants, d'«Egyptian Gazette», le «Tachydromos», le «Sphinx», «la Réforme», «la Bourse Egyptienne»... Et l'évocation de ce passé, déjà lointain, fait surgir des brumes de la mémoire des silhouettes imprécises, des noms qui eurent, un temps, leur célébrité. Journalistes de carrière, journalistes d'occasion, polémistes, chroniqueurs, combien peu d'entre eux ont échappé à l'oubli. Le tourbillon de la vie a emporté leurs noms avec les feuilles auxquelles, esclaves de l'instant, ils donnaient jour par jour, le meilleur d'eux-mêmes. Edmond Colrat, Raouf Canivet, Max di Collalto, Georges Vayssié, Louis Fléri, Pierre Gilly, Albert Bontigny, Henri Kastner, Gisèle de Ravenel, Nicolas Caravia, plus près de nous Achille Sékaly Bey, qui fut le rédacteur en chef de «la Réforme» pendant plusieurs années, combien d'autres encore, disparus, retirés du journalisme, partis vers d'autres cieux ou se survivant sous des pseudonymes, tel qui fut leur compagnon, leur témoin et l'un des plus

brillants parmi eux (je songe à vous Georges Dumani!) consentira-t-il quelque jour à fixer leurs images qui vont s'effaçant?...

La guerre de 1914 fut une épreuve terrible pour la presse d'Égypte. Tributaires de l'étranger pour le papier, l'encre, le plomb, l'antimoine, sans parler des machines, les journaux faillirent souvent être privés de ces matières indispensables à leur existence... Mais est-il besoin de raconter un passé qui revit aujourd'hui sous nos yeux? A trente années de distance, nous retrouvons notre presse aux prises avec les mêmes problèmes, soumise aux mêmes restrictions. Les années de l'entre-deux guerres lui ont permis, du moins, de raffermir ses positions et d'acquiescer un pouvoir moral et matériel qu'elle ne possédait pas au début du siècle.

C'est que dès l'armistice de 1918, la presse d'Égypte, dont nous avons vu que l'histoire est indissolublement liée à celle du pays, naissait avec lui à une vie nouvelle. Il serait superflu de rappeler les aspects de cette merveilleuse résurrection. Dans le mouvement irrésistible qui conduisit la Nation sur la route de ses destinées et lui en fait brûler parfois les étapes, la presse est à l'avant-garde. Ce n'est pas assez de dire que le journal est devenu une des manifestations de la vie politique de l'Égypte. Il en est l'âme. Vers lui refluent tous les courants de l'opinion, toutes les forces spirituelles qui circulent dans les profondeurs du pays; de lui partent les mots d'ordre, les formules d'action, toutes les directives qu'un peuple attend de ses guides naturels. S'il est vrai que la presse représente dans la société moderne le quatrième pouvoir, cela est surtout vrai de la presse de ce pays.

Deux hommes, l'un propriétaire de journal, l'autre financier, puis journaliste et agent de publicité, ont grandement contribué, chacun dans son domaine, à l'essor du journalisme en Égypte, après la première guerre mondiale. Le regretté Gabriel Takla Pacha, propriétaire de l'«Ahrâm», par son exemple, ses initiatives et ses conceptions hardies, a bouleversé les formules déjà périmées sur lesquelles vivait la presse égyptienne et provoqué, entre les grands organes arabes, une émulation dont on peut mesurer les résultats aux tirages imposants qu'enregistrent les journaux d'aujourd'hui. Henri Boutigny, qui eut toujours plus d'idées que de bonheur, a été, de son côté, le premier à concevoir et à réaliser l'organisation rationnelle de la publicité en Égypte. Et l'on sait l'importance sans cesse croissante acquise, par la Société Orientale de Publicité, fondée par lui, puis reprise et développée par le regretté Oswald Finney.

À côté de ces noms, citons encore celui des frères Zidan, dont les innovations ont provoqué une véritable révolution technique dans les hebdomadaires illustrés, arabes, français et anglais.

À la veille de la guerre, le périodique et plus particulièrement le périodique arabe: journal, revue,

magazine, atteignait une perfection, une tenue qui en faisaient l'égal de ses confrères d'Europe ou d'Amérique. Ses rubriques politiques, économiques ou littéraires comptaient parmi leurs rédacteurs les talents les plus brillants; ses correspondances étrangères lui assuraient une information mondiale. Au point de vue technique aucune des découvertes que le journalisme moderne a prises à son actif ne lui était étrangère.

Si la guerre a ralenti ce bel élan, elle ne l'a pas brisé. Il y a loin, malgré les difficultés du temps présent, entre nos journaux actuels et ceux de 1918.

Un tableau complet de la presse d'Égypte, telle qu'elle se présente aujourd'hui, déborderait le cadre de cet aperçu. Marquons cependant sur la carte du ciel changeant du journalisme, à côté des anciennes constellations, les étoiles nouvelles apparues au cours des trois dernières décades: dans la presse arabe, les quotidiens «Al-Siassa», «Al-Balagh», «Al-Masri», «Al Wafd El-Masri», «Al Doustour», «Al Kotla», «Al-Lewa Al Gadid», qui sont les organes des grands partis politiques égyptiens, auxquels il y a lieu d'ajouter une multitude de périodiques illustrés ou humoristiques dont quelques-uns sont groupés à «Dar El-Hilal»; dans la presse européenne «Le Journal d'Égypte», «Le Progrès Égyptien», «La Patrie», «Le Phare Égyptien», «Anatoli», «Le Journal des Tribunaux Mixtes», «L'Égypte Nouvelle», «La Revue du Caire», «Le Rayon d'Égypte», «La Gazette d'Orient», «La Tribune Juive», «Le Journal Suisse», enfin le groupe des journaux financiers, «Le Journal du Commerce et de la Marine», fondé en 1912, «L'informateur», «La Revue d'Égypte Économique et Financière», «L'Économiste Égyptien», «La Semaine Financière». Ces quotidiens et périodiques reflètent, à des degrés différents, l'activité intellectuelle, sociale et économique des communautés étrangères.

Comprimés, rationnés, censurés, nos journaux, en uniforme de guerre, font cependant preuve d'une étonnante vitalité. Et l'on peut déjà reconnaître à plus d'un signe, les promesses d'une prochaine renaissance.

Elle sera cette fois aidée, nous en avons l'espoir, par les pouvoirs publics soucieux d'assurer à la presse l'accomplissement de la mission qui lui est naturellement dévolue dans l'État. L'institution d'un syndicat de la presse doté d'une caisse de prévoyance, l'octroi de certains privilèges aux journalistes et d'une subvention à leur association, sont, en pleine guerre, les premiers signes d'une orientation nouvelle dans la politique gouvernementale. Ces privilèges, il serait trop long de rappeler de quelles luttes et de quels sacrifices ils ont été payés. Mais les journalistes d'Égypte qui ont su donner la mesure de leur civisme au cours de ces années tragiques, peuvent du moins se dire avec fierté qu'ils ont bien mérité du pays. L'Égypte possède une presse qui lui fait honneur.



La Bourse de Minet-el-Bassal

PAR SILVIO PINTO

En Octobre 1933, la Société de la Bourse de Minet-el-Bassal a accompli son 50ème anniversaire. Cet événement est passé inaperçu à beaucoup de monde et me serait échappé à moi-même si je n'avais signé le procès-verbal de la 50ème Assemblée Générale des Actionnaires, en tant que Président de la Société qui gère la Bourse.

Un regard rétrospectif sur les 50 années d'existence de la Société et sur l'origine de la Bourse elle-même, peut être intéressant non seulement aux cotonniers, mais aussi à tous ceux qui aiment jeter de temps en temps un regard en arrière sur les événements passés et faire des comparaisons avec le présent.

L'immeuble de la Bourse de Minet-el-Bassal a été construit par le Grand Khédive Ismail Ier, mais je ne suis guère parvenu à connaître exactement en quelle année. Néanmoins dans une publication existant à la Bibliothèque Municipale, un certain Vernay écrit, sous le titre «Alexandrie en 1872» la phrase suivante: «Au quartier de Minet-El-Bassal, s'élève actuellement une Bourse de commerce aux frais de Son Altesse le Khédive». A cette époque là, la presque totalité du coton appartenait au Vice-Roi et, toujours selon le même auteur, la ville d'Alexandrie comptait alors 200.000 habitants et l'Egypte entière 5.000.000 à peine.

En arabe «Minet-el-Bassal» signifie «quai des oignons» et cette appellation s'applique au quartier tout entier, où, depuis longtemps déjà, l'on s'occupait du commerce des oignons. Il est par conséquent bizarre et illogique qu'aujourd'hui l'endroit où l'on traite du coton et de la graine de coton, soit appelé «quai des oignons»; pour être dans le vrai, on devrait l'appeler «Minet-el-Aktan», c.à.d. «quai des Cotons», ou même, ce qui semblerait plus exact encore, «Bourse des Cotons au Quartier de Minet-el-Bassal».

Selon les rapports de la Commission des Domaines de l'Etat de qui on a acheté la Bourse de Minet-el-Bassal, il résulte qu'en 1878 un décret d'Ismail cédait à l'Etat tous les biens immobiliers appartenant à la famille Khédiviale et une commission spéciale était instituée, dénommée «Commission Spéciale des Domaines», composée d'un membre égyptien, d'un anglais et d'un français.

La même source me fournit les renseignements suivants: le 1er Septembre 1879 figure un contrat d'hypothèque pour un gage immobilier d'un immeuble à Minet-el-Bassal, en garantie de l'emprunt de 8 millions et demi de livres et le 18 Octobre 1882 une lettre des Commissaires au président du Conseil et à Messieurs Rothschild, au sujet de la perte du gage résultant d'un incendie des immeubles d'Alexandrie; la Commission ajoute: «il ne reste plus à la Commission des Domaines que la Bourse de Minet el Bassal ainsi que maison située Porte Rosette». N'est-ce pas curieux que tous les immeubles donnés en gage aux Rothschild aient été détruits par les incendies occasionnés lors des événements de 1882, sauf deux et qu'un de ceux-là soit

justement la Bourse de Minet-el-Bassal? Devons-nous croire que cet immeuble soit réfractaire aux bombes et au feu?

Dans le rapport de la Commission des Domaines de l'époque nous lisons ce qui suit: «Diverses circonstances nous ont obligé de céder la Bourse de Minet-el-Bassal à un prix inférieur à celui qu'elle avait accoté». Déjà en ce temps-là, nous le voyons par cette phrase, les commerçants d'Alexandrie, étaient habitués à faire des bonnes affaires.

Dans l'acte de vente susmentionnée figure la mainlevée de Messieurs Rothschild Frères de Paris et de Messieurs Rothschild Fils de Londres, en date du 6 Juillet 1885.

Dans la liste des commerçants d'Alexandrie, pour compte desquels Messieurs Birch, Benachi et Goussio ont procédé à l'achat, nous trouvons les noms de Maisons de Commerce existant encore de nos jours, telles que Peel, Behrend, Choremé Benachi, Planta, Carver et Rolo.

L'acte de vente porte à la connaissance des acquéreurs qu'elle paie une rente mensuelle de «P.T. 100 — environ pour l'entretien et la garde du tombeau d'un santon nommé Cheikh Abd-el-Khali, é-difié dans la chambre N.E. du pavillon des caisses et qu'elle permet pendant quelques jours de l'année le libre accès du pavillon aux personnes qui veulent y pratiquer leurs dévotions. Elle transmet cette servitude aux acquéreurs, comme elle l'a reçue et respectée elle-même, bien qu'il n'en soit pas fait mention «dans les budgets».

La Société continue à respecter cette servitude et les héritiers descendants du Cheikh ont toujours eu et ont encore le privilège du libre accès à la Bourse afin d'y faire leurs dévotions; d'ailleurs tout Musulman dévot qui se trouve à la Bourse ne manque pas de se rendre chaque jour au tombeau du Cheikh et d'y faire sa prière. Cette particularité, un lieu de dévotion dans l'enceinte d'une Bourse, c'est à dire le contraste du sacré et du profane, est toujours fort remarqué par les visiteurs étrangers.

La Bourse actuelle s'étend sur une superficie de m2 9400. environ, et elle est délimitée par quatre grandes rues. Au rez-de-chaussée, 68 bureaux sont tous loués à des Exportateurs ou à des négociants de coton, sauf un réservé au Bureau des Postes, Télégraphes et Téléphones et 2 occupés par les cafétiers. Il y a en outre une grande salle affectée aux réunions de la Commission de la Bourse, occupant un vaste emplacement du rez-de-chaussée. Au premier étage 4 grands bureaux sont loués à la Commission de la Bourse et c'est là qu'on procède aux expertises du coton et aux appels; le bureau est réservé au Commissaire du Gouvernement auprès de la Bourse et un autre est occupé par le Bureau de la Statistique du Gouvernement. Enfin quelques chambres sont louées au «Testing House» qui est l'institution chargée de l'exa-

men hygrométrique du coton, en cas de contestation.

En outre trois chounehs d'une superficie totale d'environ 5000 m². (superficie utilisable) complètent l'ensemble de cette énorme bâtisse qui constitue le centre de tout le travail cotonnier égyptien.

Ces chounehs ont été reconstruites en 1917 et surélevées d'un 1er étage, mais déjà auparavant plusieurs autres travaux de construction et reconstruction furent effectués pour arriver à loger le nombre toujours croissant des maisons cotonnières.

Déjà en 1906, 8 nouveaux bureaux furent construits. En 1907 un étage fut édifié au dessus des bureaux situés au centre de la Bourse et en 1910, encore trois nouveaux bureaux.

La salle réservée aux séances du Conseil d'Administration et qui fut ensuite affectée aux réunions de l'Alexandria General Produce Association, puis à la Commission de la Bourse de Minet el Bassal, qui lui succéda, et dont j'ai fait mention plus haut, fut construite en 1910. Trois ans plus tard, des extincteurs automatiques (sprinklers et drenchers) furent installés dans toute la Bourse et en 1914 l'on construisit encore quatre nouveaux bureaux.

Finalement en 1917, une partie des chounehs fut sacrifiée pour en faire 20 nouveaux bureaux au rez-de-chaussée.

Toutes ces dernières constructions furent effectuées à un moment où le prix du matériel était très élevé, mais il était impossible au Conseil d'Administration de se soustraire au devoir de contenter tous les nouveaux exportateurs, qui réclamaient tous, à cor et à cri, des bureaux au rez-de-chaussée, pour raisons de commodité, et surtout, de lumière.

Permettez-moi, en passant, de vous raconter un des souvenirs personnels de mon regretté Père, ayant trait au mode de construction de la Bourse lors de son édification.

A l'époque dont il me parlait; l'on n'avait guère recours, pour des travaux simples, ou considérés comme tels, à des ingénieurs ou à des architectes. Chacun traçait comme bon lui semblait un plan rudimentaire avec de la chaux, à même le sol, en présence d'un maître-maçon qui, lui alors, faisait le reste. Il n'est donc pas surprenant de voir le résultat qu'un système si rudimentaire a donné, appliqué à la construction de la Bourse: bureaux énormes près d'autres très petits, cloisons de travers ou convergentes, manque de toute symétrie, en un mot; mais par contre, des murs épais comme ceux des forteresses font la solidité exceptionnelle de ce vieux bâtiment.

La Société de la Bourse, malgré le privilège que lui avait accordé le Gouvernement en 1884 pour une durée de 99 ans, a maintenu les loyers et les droits d'entrée à la Bourse dans des limites raisonnables et a toujours cherché, sans profiter de ce privilège, à contenter tous les intéressés dans la mesure du possible. Cela lui fut souvent difficile, mais le Conseil a toujours fait de son mieux. Le loyer maximum d'un bureau est de L.E. 150 — annuellement, y compris l'entrée gratuite de 10 employés. Le droit d'accès à la Bourse, pour ceux qui n'ont pas de bureau, varie de 1 à 4 L.E. par an, selon la catégorie des abonnés. En passant, je dirai qu'à la Bourse des Contrats en Ville, dépendant de la Municipalité, les droits d'entrée sont plus élevés.

Avant l'autre guerre, aucun droit n'était perçu pour entrer dans l'enceinte de la Bourse, malgré qu'un abonnement payant eût été prévu. Mais, alors, on passait outre à ces choses, le monde entier était moins formaliste et plus écon enfant. Le nombre des cartes d'abonnement est actuellement de 805 et celui des cartes de libre-accès, c.à.d. des locataires et employés de 50. Il y a en outre 25 cartes de libre accès pour des fonctionnaires du Gouvernement des journalistes. Le total est de 1580; à ce chiffre il y a lieu d'ajouter une centaine et plus de porteurs d'échantillons et domestiques des bureaux et de la Bourse, qui entrent gratuitement sans carte, mais avec une plaque indiquant le nom de la firme qui les emploie. Cette plaque ils doivent la porter ostensiblement sur le bras ou sur la poitrine.

Quand nous pensons qu'en 1863-64 l'exportation totale de coton égyptien n'était que de 150.000 balles et qu'en 1933-34 elle s'est élevée à environ 1 million de balles, nous pouvons nous rendre compte du développement de la culture et du commerce cotonniers en Égypte et, par suite, de l'importance acquise par la Bourse de Minet-el-Bassal.

Et à présent, et pour finir, je vais vous signaler certaines choses caractéristiques, quelques unes disparues, comme par exemple les deux vasques de la grande cour centrale, avec leurs plantes aquatiques et leurs poissons rouges; le vendeur, combien pittoresque, de la fameuse boisson «arghissous»; le vendeur turc de tapis persans ou soi-disant tels. Disparue aussi la figure du vieux portier que les gens d'alors avaient surnommé «Cadorna»; c'était, je vous assure, un type de haute caricature, moustachu à faire pâlir n'importe quel «kawas» monténégrin, galonné et chevronné sur toutes ses coutures et, par surcroît, traînant derrière lui un immense sabre; nostalgie, sans doute, du temps où il avait été sous-officier de la Police, dont il avait gardé l'allure martiale et de nombreuses décorations.

Alors qu'aujourd'hui toutes ces choses font partie du passé et ne subsistent plus dans la mémoire que d'un petit nombre, il nous reste encore un vendeur de café moka, commerce transmis de père en fils lequel continue à triturer son café dans sa boutique; c'est du reste, un fort bon café, très apprécié de tous les amateurs de ce breuvage, dénommé café de Minet-el-Bassal.

Ce qui n'existe pas de nos jours et qui ajoutait à la couleur locale était le «narguileh», alors très en vogue, non seulement parmi les égyptiens, mais aussi parmi plusieurs européens.

En somme alors qu'il y a 30 ou 40 ans, entrant à la Bourse, l'on avait l'impression du calme et du «maléchisme oriental», aujourd'hui l'impression est toute autre, je dirai même nettement contraire: celle du dynamisme occidental. Plus trace de ces vasques aux poissons, ni du fumeur de «narguileh», mais des courtiers qui se demènent, des porteurs d'échantillons suants, des gens qui vont et viennent, tous très affairés, ou faisant semblant de l'être.

Le Poète préférera les temps passés, mais la vie trépidante moderne, s'accommode mal, hélas, avec la poésie.

Extrait d'une causerie faite par M. S. Pinto à un déjeuner rotarien en 1935.

Un grand Alexandrin



OSWALD J. FINNEY

Oswald James Finney s'efforça toute sa vie d'être un véritable «Anglo-Egyptien». Né en Egypte, de parents anglais, il sut, en effet, demeurer jusqu'à sa mort fidèle à sa patrie et au pays d'élection qu'il servit avec tant d'intelligent dévouement.

À sa naissance, à Alexandrie, le 20 Février 1880, son père, James Finney, était associé de la Maison Carver Bros et Gill qui devait devenir plus tard la société Carver Bros et Co. Ltd. Sa mère, Eleanor,

descendait d'une vieille famille du Lancashire: les McElroy, de Maghull.

Pour raisons de santé, James Finney dut, en 1881, quitter l'Egypte. Il liquida ses affaires et rentra en Angleterre. Il conserva, cependant, l'habitude de passer l'hiver à San Remo et c'est sans doute à ses fréquents séjours sur la Riviera que son fils Oswald dut sa parfaite connaissance du français et de l'italien et son vif intérêt à l'art.

Oswald James Finney fit ses étu-

des à l'Oratory School d'Edgbarnton. A l'âge de dix-huit ans, il remporta l'Oxford and Cambridge Higher Certificate et s'engagea comme apprenti chez Reynolds et Gibson, un des principaux agents de coton de Liverpool. Il s'occupa, tour à tour, du marché disponible et du marché des contrats et les dons qu'il manifesta furent tels que, très vite, il fut chargé de travaux lourds de responsabilité.

Son vif désir était, cependant, de rentrer à Alexandrie, sa ville natale. Quand il eut atteint sa majorité, il n'hésita pas. Il s'engagea chez Carver Bros, où il resta trois ans, puis chez Mallison et Co. en qualité d'expert cotonnier.

L'homme d'affaires

D'emblée, il se créa, à Alexandrie, une si flatteuse réputation que quand en 1908, M. Reinhart fonda sa propre maison d'exportation, il offrit à M. Finney la direction de sa branche cotonnière. En quelques années, grâce à son ardeur au travail, à ses connaissances techniques et à son esprit d'organisation, M. Finney parvint à placer la maison qu'il dirigeait au premier rang des exportateurs alexandrins.

En 1915, à 35 ans, il quitta Reinhart pour occuper les fonctions d'administrateur-délégué de l'Alexandria Cotton Co. Deux ans plus tard, il fonda la Commercial Co. of Egypt, et, en 1923, l'Alexandria Commercial Co., dont il ne devait cesser d'être jusqu'à sa mort le président.

Durant toute sa carrière commerciale, il avait conservé avec MM. Reynolds, Gibson and Co. de Liverpool les contacts qu'il avait établis dès son jeune âge. M. Finney, en effet, — et c'est là un des traits essentiels de son caractère— demeura indéfectiblement fidèle à ses amis.

Le succès de l'Alexandria Commercial Co. fut rapide et constant. Il fut parallèle à la réussite même

du grand homme d'affaires qui ne limitait pas son intérêt à l'exportation du coton.

Il fut un des premiers à entrevoir l'essor économique et industriel de l'Egypte. Il y multiplia les entreprises de toutes sortes: fabrique de levure, usine de pressage et d'égrenage, sociétés foncières, journaux, etc.

De nombreuses sociétés financières, connaissant sa clairvoyance, le sollicitèrent, en outre, de faire partie de leurs conseils d'administration.

Magnat de la presse

M. Finney a également laissé le souvenir du plus grand magnat de la presse et de la publicité que l'Egypte ait jusqu'ici connu.

En 1925, il avait acquis des intérêts dans la Société Orientale de Publicité, dont il devait s'assurer la propriété vers fin 1926. A l'époque la Société groupait, outre ses services publicitaires, 3 journaux importants: La Bourse Egyptienne d'Alexandrie, la Bourse Egyptienne du Caïre et l'Egyptian Mail, et un périodique spécialisé: La Presse Médicale d'Egypte. M. Finney y ajouta progressivement: La Revue d'Egypte Economique et Financière, l'Egyptian Gazette, Le Progrès Egyptien, le Sphinx. Les services publicitaires prirent également une importante extension: la Société Orientale de Publicité affirma la publicité de puissants organes de langue arabe et française, dont le « Misri », le « Balagh », « La Réforme » etc., développa l'affichage, généralisa l'usage du Néon, etc.

Sous sa haute direction, les journaux dont M. Finney était propriétaire renouvelèrent leurs formules, firent appel aux rédacteurs les plus qualifiés du pays ou de l'étranger, intensifièrent leurs services d'information et s'acquiescent en Egypte comme en Europe une très flatteuse réputation.

M. Finney leur avait fixé pour but de servir, en toute indépendan-

ce, les intérêts bien compris de tous les habitants de l'Egypte et contribuer à réaliser ainsi la fusion harmonieuse dans le travail commun de tous les habitants du pays qu'il aimait tant.

Le philanthrope

Une biographie, même brève, de M. Finney serait notoirement incomplète si on se contentait de rappeler les œuvres économiques qu'il fonda et qui continuent d'être prospères.

M. Finney savait, en effet, concilier ce qui pour les inorganisés paraît inconciliable: l'activité normale d'un homme d'affaires avec celle d'un grand philanthrope et d'un homme de goût.

Il s'intéressa à de très nombreuses associations d'assistance sociale. Ses généreuses donations à la Société Al-Moassat firent date et lui valurent la reconnaissance nationale que S.A. le Prince Omar Toussoun tint lui-même à exprimer. Il fut également un des bienfaiteurs de la Société Musulmane Orwa El Woska, de la Société de Bienfaisance Copte, du British Benevolent Fund, des hôpitaux de la ville. Le dispensaire de Minet El Bassal, à la fondation duquel il contribua si largement, fut dû à son initiative. Toutes les œuvres d'assistance scolaires avaient également pouvoir compter sur son secours. Sa contribution aux œuvres de guerre ne fut pas moins importante.

Ce ne fut là, cependant, qu'une partie de son activité philanthropique. Car, d'un naturel timide, très réfractaire à toute publicité, M. Finney venait en aide à d'innombrables indigents. Sait-on, par exemple, que ce fut lui qui, pendant des années, offrit chaque jour le repas de midi aux centaines de pauvres secourus par les sœurs de charité?

Il donnait à tous, sans distinction de religion ou de nationalité, élevant la charité au niveau de l'assistance sociale bien comprise.

L'amateur d'art

Modeste dans ses besoins, M. Finney se permettait uniquement pour lui-même les acquisitions d'objets d'art dont sa belle maison était pleine.

Dans sa jeunesse et avant son mariage, qui eut lieu en 1912, il partageait avec des amis un appartement qui donnait sur l'Alexandria Cricket Club. Quand la propriété fut mise en vente, il l'acheta et la transforma progressivement en un hôtel particulier décoré intérieurement à la vénitienne.

Les collections qu'il constitua patiemment comprennent de magnifiques pièces de jade, des émaux de Chelsea, de Crown Derby et de Canton, de remarquables porcelaines de Dresde, ainsi que de somptueuses tapisseries de Gobelins, et des tableaux de maîtres, dont un Romney, un Hogarth, un Meissonnier et un Orpen.

Le citoyen

M. Finney, qui était très attaché à sa ville natale, avait pendant quatre ans, de 1922 à 1926, participé à son administration en qualité de conseiller municipal. Il y rendit les plus précieux services et maintes de ses initiatives demeurent en vigueur.

Il avait depuis fondé l'Union Alexandrine, groupement de citoyens éminents qui s'étaient fixés pour mission de défendre les intérêts de tous les habitants de la seconde capitale.

Trois mois après sa mort, la Municipalité d'Alexandrie, désirant rendre hommage à celui qui fut un de ses meilleurs citoyens, organisa pour la première fois dans son histoire, dans la Salle des Conseils, une imposante cérémonie commémorative, à laquelle assistèrent le président du Conseil, le Gouverneur, le Directeur Général de la Municipalité et les plus hautes notabilités de la ville.

Alfred Reinhart



Le 26 août 1935, mourait brusquement, en Suisse, dans la belle propriété qu'il s'était fait bâtir et où il passait ses vacances, M. Alfred Reinhart, une des personnalités les plus marquantes de notre ville. Peu d'hommes y étaient plus respectés et plus aimés. Ce citoyen Suisse à la large carrure, émanait ce calme et ce rayonnement qui assurent l'autorité des grands chefs. Il en était un dans toute l'acception du mot et que ce soit dans sa Colonie, dans le monde des affaires ou dans la vie de notre cité, sa largeur de vue, son sens des responsabilités, son altruisme agissant, s'imposaient à l'attention et forçaient la sympathie. Cette sympathie humaine, lui-même la dépensait sans compter et c'est cette générosité de cœur qui, mieux encore que la matérialisation d'une bonté à laquelle nul ne fit jamais appel en vain, ajoutait à la valeur de sa philanthropie.

Cet homme qui avait écrit au début d'une carrière toute d'énergie,

de courage et de droiture : « A mesure que tu avances dans la vie, marque ton passage par œuvres utiles à ta mémoire », n'a cessé, par la pratique, de prouver que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Héritier d'une longue tradition familiale, le jeune homme qui en 1896 débarquait à Alexandrie, s'était fixé un idéal et il y demeura fidèle quel que fût le domaine où s'exerça son activité.

Parmi des centaines d'hommages nécrologiques, les quelques lignes suivantes extraites d'un bel article de la «Réforme», font écho aux regrets émus de la presse égyptienne :

« Le grand disparu, dont nous pleurons la perte, fut un Suisse remarquable, à qui la Colonie Suisse d'Alexandrie doit beaucoup. N'oubliai jamais son origine helvétique, cependant il sut être aussi Alexandrin, dans le sens cosmopolite, que ce mot renferme.

Nul indigent, nul réfugié, nul

malheureux quelle que fût son origine, qui ne trouvât en M. Reinhart sur le champ un appui généreux.

Ils sont nombreux, ceux qui lui doivent de n'être plus aujourd'hui des malheureux ; et beaucoup doivent à son aide de n'avoir pas sombré dans des moments difficiles.

Et n'est-ce pas S.E. Aziz Izzet Pacha qui au lendemain de la mort de celui qui fut son ami, écrivait :

«Cet Occidental avait su retenir beaucoup de la sagesse orientale. Dans le grand et riche domaine de l'Abadiéh qu'il avait totalement créé, il avait, sur un mur, transcrit cette parole du Prophète : «Soigne tes biens comme si tu devais toujours vivre, mais prie comme si demain tu pouvais mourir».

«A nous Egyptiens, il appartient de relever combien il sut chérir sa seconde patrie, notre Egypte.

«L'étranger qui a fait cela ne saurait être considéré comme un étranger ; par son amour pour notre sol, car on ne fait pas une telle œuvre presque miraculeuse sans amour—il est devenu un peu des nôtres.

«Le village indigène pour les travailleurs et leur famille, deux cents personnages, fut construit dans les meilleures conditions d'hygiène. Les femmes y sont aidées, conseillées, éduquées dans les soins des enfants et du ménage, et les plus aptes se voient annuellement récompensées par des prix. Lorsqu'on l'admire du haut de la Mosquée que le Dr.Reinhart fit construire, on ne saurait oublier sa féconde splendeur.

«En 1933, l'hôpital Moassat, en témoignage de reconnaissance pour le don de la plus moderne installation radiologique, avait donné à Alexandrie un thé en l'honneur du Dr. Reinhart, auquel avait pris part S.A. le Prince Omar Toussoun et les hautes personnalités et notabilités égyptiennes et étrangères.

«Celui-ci, dans la charmante allocution par laquelle il avait répondu

au discours du Président, s'était excusé de ne pouvoir s'exprimer dans la belle langue arabe et avait déclaré :

« J'ai appris à apprécier à sa juste valeur l'hospitalité si libérale que votre pays m'a si généreusement offerte depuis mon arrivée et à comprendre et à aimer l'émouvant labeur de ce fellah, avec lequel j'ai vécu de si près et dont j'admire hautement les qualités de simplicité et de sobriété. C'est un juste sentiment de gratitude qui m'a fait un devoir de faire profiter de ma prospérité, une œuvre de bienfaisance essentiellement égyptienne qui a pour but de soulager les pau-

vres et les malades de ce pays qui est aussi un peu le mien ».

C'est parce qu'il ne fut pas l'étranger qui reçoit tout de l'Égypte sans rien lui offrir, pas même son amitié, mais au contraire, celui qui partagea son cœur et sa générosité entre sa patrie et la nôtre, qu'il nous a plu de rendre hommage ici, au nom de l'Égypte, à l'ami et au grand homme qui fut le Dr. Alfred Reinhart ».

Il est réconfortant de constater que des hommes tels qu'Alfred Reinhart et Aziz Izzet Pacha font mentir le proverbe qui veut que l'Orient et l'Occident ne se rencontrent jamais.

Reinhart & Co.

La maison Reinhart and Co. à Alexandrie est une des importantes maisons de commerce suisses en Égypte. Elle a été fondée en 1907 par Alfred Reinhart. C'est, toutefois, déjà depuis le milieu du 19^e siècle que la famille Reinhart s'occupe d'affaires cotonnières. Johann Caspar Reinhart, chef de la maison Geilinger and Blum à Winterthour (Suisse), a ajouté à ses multiples activités celle de l'importation du coton. Ce fut d'abord de la Macédoine, puis des Etats-Unis qu'il fit venir la précieuse matière première, mais en 1849, Reinhart se rendit en Égypte pour y étudier les beaux cotons qu'on y trouvait. Il y envoya ensuite son fils Paul qui noua des relations d'affaires à Alexandrie en 1858; c'est cette année-là que son nom fut porté sur la liste des membres fondateurs de la Société Suisse d'Alexandrie. De retour au pays, Paul Reinhart entra dans la maison paternelle et y développa l'importation du coton égyptien en Suisse et dans les pays environnants.

Entre temps, un des frères, Louis, s'était établi en France, au Havre,

où, aidé et conseillé par son père resté en Suisse, il devint un des plus grands importateurs de coton de la place. Sa maison, la Société d'Importation et de Commission est aujourd'hui encore dirigée par des Reinhart.

Un autre frère, Théodore, épousa la fille d'un des fondateurs de la Maison Volkart Bros. Pendant de longues années de dur travail, il développa l'exportation des cotons des Indes et le commerce du coton en général. Jusqu'à ce jour, la branche la plus importante de cette maison de réputation mondiale, est celle du coton brut et les chefs actuels de Volkart Bros. sont des fils et petit-fils de Théodore Reinhart.

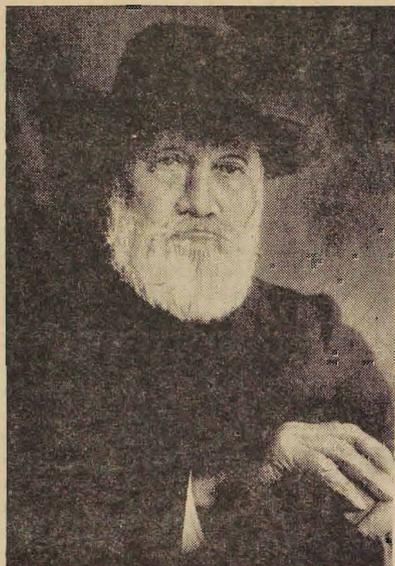
La firme paternelle de Winterthour, Geilinger and Blum, grandissait également; en 1893 Paul Reinhart lui donna son propre nom. En effet Paul Reinhart et Cie. étaient devenus les agents généraux pour l'Europe, la Russie y compris, de grands exportateurs de coton aux Etats-Unis. C'est pourquoi les deux fils Paul junior et Alfred se virent

désignés par leur père pour la carrière cotonnière. Ils durent faire des stages sévères mais forts utiles chez leur oncle au Havre d'abord, puis en Angleterre et aussi en Amérique. Après ses années de voyages et d'études, Paul junior entra comme associé chez son père et Alfred se rendit chez les correspondants de la maison en Égypte.

C'est en 1896 qu'Alfred Reinhart arriva à Alexandrie pour la première fois. Il commença à travailler à la maison F. C. Baines & Co., maison d'exportation de coton; il en devint bientôt un des associés. En 1907 Reinhart fonda sa propre maison sous la raison sociale de Reinhart and Co. Un an plus tard elle fut transformée en « Limited Company » anglaise, et deux grands cotonniers américain et anglais s'associèrent à la nouvelle firme. Reinhart garda la direction et pendant la guerre de 1914 à 1918 il sut maintenir sa maison au rang d'un des plus importants exportateurs. En outre, Reinhart and Co. Ltd. collaborèrent étroitement avec la Cotton Control Commission (C.C.C.) en qualité d'acheteurs et presseurs de coton. Peu après la guerre Reinhart fit de nouveau de sa maison une société en commandite. La même année il fonda « Reinhart and Gilg » à Manchester et Reinhart and Co. Inc. à Boston, Mass. et une liaison étroite fut réalisée avec la Maison Paul Reinhart et Cie. en Suisse.

Par son esprit de solidarité, son enthousiasme, son amour du travail et du prochain, Alfred Reinhart sut maintenir ses relations et l'importance de sa maison à travers les années difficiles qui suivirent. En 1935 C.L. Burckhardt et Paul Reinhart, genre et neveu d'Alfred Reinhart furent nommés associés de la maison d'Alexandrie après avoir passé des années d'étude et de préparation en Europe, en Amérique et en Égypte. C'est à eux qu'incombe aujourd'hui de maintenir des traditions plus que centenaires.

2



PIERRE C. de PLANTA
1829 - 1911
Fondateur de la Maison J. Planta & Co.

2

Né le 3 Avril 1829 à Dusch dans le canton des Grisons (Suisse), fils d'Albert Dietegen de Planta et de Marie-Magdalène Conrad de Baldenstein, Pierre C. de Planta, après avoir terminé ses études en Suisse et fait un stage dans une maison de commerce à Bâle, et après avoir poursuivi sa formation professionnelle dans les postes qu'il

occupa dans une des premières filatures de coton fondée en Italie du nord et dans une importante maison d'exportation de Trieste, vint en Egypte en 1853 où il fonda, en association avec son cousin Jacques A. de Planta, la maison de Commerce J. et P. Planta à Alexandrie.

Doué d'un caractère prévoyant et d'un esprit d'entreprise rares, grand organisateur et travailleur infatigable, et ayant vite acquis l'estime générale tant des milieux commerciaux et financiers d'Egypte que des consommateurs de coton égyptien en Angleterre et dans les autres centres textiles du monde, P. de Planta eut la satisfaction de voir sa maison, désormais de renom mondial, occuper une des premières places parmi les exportatrices de coton égyptien.

Après son retour en Suisse, ses vastes activités — loin

de cesser — furent entièrement vouées aux problèmes économiques de l'heure, dans sa patrie: ainsi, la réalisation du financement et du développement des Chemins de Fer Rhétiques est largement due à son initiative. Poursuivant son intérêt pour tous les problèmes touchant l'agriculture, il fut le créateur et l'organisateur des premiè-

res associations pour l'élevage du bétail et le promoteur actif des méthodes modernes de la culture fruitière dans son canton natal. Savant historien, il publia pendant les dernières années de sa vie des études d'histoire très remarquées. Il mourut en Suisse en 1911 à l'âge de 82 ans.

Jusqu'à la fin de ses jours il ne cessa de témoigner un attachement profond à l'Egypte, sa patrie d'adoption pendant ses longues années d'activité pour le développement et l'organisation du commerce du coton de ce pays, et il eut le plaisir de voir lui succéder un de ses fils, François de Planta, dans la gestion de la maison J. Planta et Co.

Parmi les œuvres philanthropiques en Egypte dont les origines sont liées au nom de P. de Planta figure l'Hôpital des Diaconesses d'Alexandrie, aujourd'hui Hôpital Anglo-Suisse.

J. PLANTA & Co

REG. COM. ALEXANDRIE No. 1

Cette ancienne maison d'exportation de coton, doyenne des maisons suisses de la branche, fondée en 1853, est en même temps une des plus anciennes et plus importantes de la place d'Alexandrie. Débutant à l'époque lointaine où l'Egypte produisait 300.000 à 500.000 cantars de coton, la jeune maison « J. & P. Planta » s'occupait surtout de l'exportation, importante alors, de céréales, fèves, lin, sucre et des produits du Soudan : ivoire et gomme arabique, tout en important fers, draps et porcelaine d'Angleterre, bois de Trieste et verres de Belgique.

Nous puissions dans les Mémoires de l'un des fondateurs (récemment parus en Suisse) des faits assez curieux et généralement ignorés en Egypte, et qui assignent aux fondateurs de cette Maison (MM. Pierre et Jacques de Planta) le rôle de véritables pionniers puisqu'ils étaient les premiers à introduire d'Amérique l'égrenage mécanique, inconnu jusqu'alors en Egypte, par le fait de l'installation à Benha des premiers 12 métiers, actionnés par traction animale ! En effet, l'égrenage du coton avait été fait jusqu'alors à la main et les imperfections, la lenteur du processus et surtout le manque de pureté du produit devaient préoccuper tous les intéressés au plus haut point. — Bientôt c'était la valeur qui actionnait une usine de 40 métiers perfectionnés et ayant enfin réalisé la grande ambition de produire un coton pur, classifié commercialement et régulier, une grande usine à Tantah et d'autres, à Mansourah et Zagazig, plus grandes encore, furent mises à fonctionner. — Le coton étant maintenant devenu l'article principal de la maison, des Agences et Sous-Agences furent ou-

vertes par elle partout pour l'acquisition de la précieuse denrée, tout en inaugurant le système des avances de fonds aux cultivateurs-vendeurs de coton. La maison ne cessait de développer son organisation à l'Intérieur et à l'Extérieur et lorsqu'en 1861 la guerre de Sécession éclata, toutes les circonstances concordaient pour lui assigner le premier rang parmi les maisons cotonnières.

En ces jours (1945) où la Bourse des Marchandises est close et le coton sans couverture, il nous paraît intéressant de reproduire ici la description que contiennent les dites Mémoires d'une autre innovation tendant au développement du commerce, telle qu'elle a été pratiquée par la maison : Le coton ne se traitait alors (1861/2) qu'après avoir été récolté et au comptant, ce qui était parfois accompagné de grands risques pour le commerçant. Les cultivateurs, d'autre part, anxieux de profiter des prix de famine dus à la guerre, avaient augmenté leurs assolements au possible. Cette progression de la production était tout à l'avantage des consommateurs-filateurs dont beaucoup venaient d'adopter le coton égyptien. Mais lorsqu'en 1862 le prix était monté à \$ 30, les négociants de l'Intérieur pour la plupart de nationalité grecque, inquiétés par les conséquences inévitables d'une fin subite éventuelle des hostilités, cherchaient à se décharger de leurs engagements par le moyen de livraisons par contrat. Mais il fallait que la contrepartie fût solide et digne de confiance. Or, ces négociants avaient suffisamment de raisons de croire que la maison Planta tiendrait parole dans tous les cas, hausse ou baisse, et n'hésitaient pas

un instant. Comme d'autre part les clients-filateurs de la maison ne demandaient qu'à s'assurer la marchandise au prix du jour, la maison était en mesure d'inaugurer et de développer un genre et de combiner un chiffre d'affaires qui équivalait virtuellement à du « hedging » et qui allait en croissant, tout en satisfaisant aux besoins tant des filateurs que des négociants de l'Intérieur. Ce travail, elle était la seule maison à le fournir, disposant seule, alors, de la contrepartie de l'Intérieur dont la base était la confiance très étendue dont elle jouissait.

Tel est donc l'abrégé historique intéressant de cette maison qui, ayant depuis toujours joué un rôle de premier plan dans le maniement et le placement dans le monde de cette denrée si précieuse pour l'économie nationale a, d'ailleurs, figuré dès ses débuts (1853), et pendant plus d'un demi siècle, en tête de la liste des exportateurs de coton. — La fondation à Liverpool en 1870 d'une maison sœur et surtout ses bonnes relations dans tous les pays consommateurs ont contribué puissamment à son développement ultérieur.

Aujourd'hui elle entretient des Agences d'achats dans les principaux centres cotonniers du Delta Egyptien et de la Haute-Egypte, exploitant aussi une usine d'égrenage à Maghgha, Haute-Egypte. Elle est représentée dans tous les pays consommateurs importants et est actuellement dirigée par les 4 Associés-gérants MM. G. Allemann, D. A. Phillips, (Liverpool), R. Landerer et Ch. de Planta. — (Mr. G. Allemann est le fils cadet de Mr. C. L. Allemann, décédé en 1922, et le frère de Mr. Fritz Allemann, retiré en Suisse, tous les deux Associés-gérants qui ont laissé un excellent souvenir dans les milieux cotonniers. Mr. R. Landerer est le gendre de Mr. C. L. Allemann et Mr. Ch. de Planta le gendre de Mr. François de Planta, fils d'un des fondateurs et ancien Associé-gérant, également retiré en Suisse).

The Choremi Be



Une Maison Choremi, Mellor & Co. fut fondée en 1858 par Mr. Jean C. Choremi et Mr. Mellor, ayant pour but l'achat de coton en Egypte et sa vente à Liverpool, avec siège principal à Alexandrie et une succursale à Liverpool sous le nom de Mellor & Co.

Mr. Jean C. Choremi, par son énergie et ses aptitudes commerciales, sut donner un premier essor aux affaires de la Maison et la porter au premier rang des maisons de coton de l'époque.

En 1876, Mr. Jean C. Choremi et Mr. Mellor s'étant retirés des affaires, la maison Choremi Mellor & Co. fut dissoute et reformée sous le nom de Choremi, Benachi & Co. avec, comme associés principaux, Mr. Emmanuel A. Benachi, beau-frère de Mr. Jean C. Choremi, Mr. Lucas A. Benachi, son frère, et Mr. Demosthènes C. Choremi, frère de Mr. Jean C. Choremi, ainsi que Mr. Thomas Davies, et la maison affiliée établie à Liverpool prit le nom de Davies, Benachi & Co.

Mr. Emmanuel A. Benachi sut continuer l'œuvre de Mr. Jean C. Choremi et donna à la maison un nouveau développement et une importance primordiale dans les centres financiers et cotonniers du monde entier.

Par la suite, ces Messieurs se sont retirés et ont été remplacés successivement par MM. Constantin J. Choremi, Antoine E. Benachi, Alexandre E. Benachi, Etienne Delta, Antoine L. Benachi, Auguste Th. Sinadino, John Hampson Lloyd, J.P. Jones, Colonel John E. Lloyd, Alexandre L. Benachi, et Thomas E.H. Davies, la firme continuant toujours ses activités sous le nom de CHOREMI, BENA-

Société Anony

CHI & Co. Ce n'est qu'à la mort de Mr. Constantin J. Choremi, associé principal à cette époque, survenue en 1935, que la maison Choremi, Benachi & Co. prit sa forme actuelle sous la raison sociale THE CHOREMI BENACHI COTTON CO., S.A.E.

Le Conseil d'Administration à présent en fonction, est le suivant :

AUGUSTE TH. SINADINO, *Président*
 ALEXANDRE L. BENACHI, *Administrateur-Délégué*
 LUCAS A. BENACHI, *Administrateur-Gérant*
 DEMOSTHÈNE A. SAREJANNI, » »
 GEORGES J. CHOREMI,
 JOHN HAMPSON LLOYD,
 THOMAS E. H. DAVIES,
 AHMED ZIWER PACHA,
 HUSSEIN SIRRY PACHA

À la mort du Colonel John E. Lloyd, victime d'un raid aérien sur l'Angleterre en 1941, la présidence de la Société a été confiée à Mr. Auguste Th. Sinadino.

La maison Davies, Benachi & Co. a toujours continué à représenter la firme Choremi Benachi Cotton Co. S.A.E. pour ses affaires dans le Royaume-Uni avec siège à Liverpool.

Benachi Cotton Co.

maison Egyptienne

Le nom de la maison Choremi, Benachi & Co. est resté intimement lié au développement du commerce et de l'industrie cotonniers en Egypte. Par l'activité et le sens commercial de ses fondateurs et de leurs successeurs, cette maison a contribué, parmi les premières en rang, à ce développement, en créant un réseau d'agences et sous-agences d'achat dans les centres importants de production de coton à l'intérieur et en établissant des usines d'égrenage en Haute et en Basse-Egypte.

D'autre part, elle a contribué largement, avec les autres maisons importantes d'exportation de coton, à l'introduction du coton égyptien et à sa vente dans tous les pays consommateurs du monde entier, par l'entremise de maisons affiliées à la maison principale, sous forme d'Agences Générales, notamment à Boston pour les Etats-Unis, à Genève pour tout le continent européen, et en second lieu par des Agents dans tous les centres textiles du monde.

La Maison Choremi, Benachi & Co., sous ses formes différentes a été parmi les premières maisons à posséder une presse et de vastes entrepôts à Alexandrie ainsi que des usines d'égrenage à l'Intérieur. Elle a encouragé la sélection de la graine de

semences de coton et contribué largement à l'introduction des nouvelles qualités produites à l'usage de la filature, ce qui a eu comme effet de consolider le renom du coton égyptien et à étendre sa consommation dans le monde entier.

Par ses activités multiples, la maison Choremi, Benachi & Co., à part son équipe d'experts en coton de renom, de techniciens dans ses usines et ateliers, du personnel très important attaché à son administration et ses différents bureaux, a toujours à son service des centaines d'ouvriers dans ses usines à l'intérieur comme dans ses différents services à Alexandrie.

La maison Choremi, Benachi & Co. a été parmi les pionniers du développement économique et financier du Pays, et nous retrouvons les noms de ses fondateurs et administrateurs dans les conseils d'administration des principaux établissements financiers, d'affaires industrielles, d'utilité publique, etc. Ces mêmes noms figurent à la tête ou comme membres des Comités de Direction des Associations et Commissions du commerce du coton, ainsi que des Commissions Cotonnières et économiques du Gouvernement Egyptien.

La Maison Choremi, Benachi & Co. représente aussi depuis de longues années les compagnies d'assurance «Reliance Marine Insurance Co.» de Liverpool, et «Prudential Assurance Company» de Londres.

Elle a joué un rôle considérable, par ses fondateurs et administrateurs, dans la fondation et l'entretien d'œuvres de prévoyance sociale.

S. E. Mohamed Farghali Pacha



Une des personnalités les plus marquantes du monde économique et financier égyptien—et du monde le meilleur.

Mohamed Farghali pacha se distingue par une activité ininterrompue, un esprit d'initiative toujours en éveil et une affabilité jamais en défaut.

Chef de la Maison Ahmad Farghali dont la création remonte à 1865, il a fait des études supérieures en Egypte et ensuite à Londres où il a obtenu le H. C. of Oxford & Cambridge Universities.

Dès son retour en Egypte, il est

devenu un collaborateur particulièrement précieux pour son père auquel il a succédé.

Depuis lors, son étoile brille du plus vif éclat; Farghali pacha est Président du Conseil d'Administration des Sociétés suivantes: S.A. des Presses Libres Egyptiennes et La Fluviale S.A.E.

Il est Président du: Pool des Egreneurs de la Basse-Egypte et de l'Alexandria Cotton Exporters Association; il est membre du Conseil d'Administration des sociétés suivantes:

National Bank of Egypt; Société Misr pour la Filature et le Tissage, Mehalla; Société Misr pour la Filature et le Tissage en coton fin, Kafr el Dawar; Beida Dyers S.A.E.; The Land Bank of Egypt; The Associated Cotton Ginners of Egypt; Rosetta & Alexandria Rice Mills Co.; Société de Crédit Alexandrin; Immobiliaria S.A.E.; The Gabbarry Land Cy.; Société Misr d'Assurances; Société Misr de Navigation Maritime; The Upper Egypt Ginning Cy.; Industrie Fibres Textiles; Société Egyptienne Financière pour le Commerce & l'Industrie; La Gérance Immobilière; S.A. des bières Bomonti & Pyramides; Société California Texas des Pétroles; Bata S.A.E.; The New Egyptian Co. Ltd.; S.A. des Tramways d'Alexandrie; The Trading Corporation of Egypt; Société Misr pour l'Aviation; The Marconi Radio & Telegram Cy. Ltd.; Société Texas Egyptienne des Pétroles; Société California Egyptienne des Pétroles.

Farghali pacha a été sénateur en 1943 et membre de la Commission administrative municipale et partout il a rendu d'éminents services à la cause publique. Il est, également, président de l'Union des Exportateurs de coton où son expérience et ses conseils sont particulièrement appréciés. C'est pour la quatrième année consécutive que cette importante fonction lui est dévolue — ce qui est sans précédent dans les annales de l'Union. C'est, aussi, un des Rotariens les plus en vue et un Mondain dans toute l'acception du terme.

Notre éminent concitoyen et ami est non seulement une des personnalités alexandrines les plus estimées et les plus aimées, mais sa compétence en matières économiques et financières est unanimement reconnue.

Ajoutons que c'est un turfman accompli et que ses couleurs sont parmi les plus populaires sur les hippodromes du Caire et d'Alexandrie.

LEVY ROSSANO & Co.



M. ROBERT LEVY

Fondée par Robert Lévy et Charles Rossano, les débuts furent modestes. Mais l'intelligence active et la volonté tendue des fondateurs donnèrent à la nouvelle Société l'impulsion qui devait l'amener, en peu d'années, à l'avant-garde des Maisons d'Exportation.

Parmi la pléiade des exportateurs de coton, parmi des pionniers tels que les Peel, les Carver, les Chorémi, les Salvago, les Toriel, les Ad-dà, il s'agissait de se frayer un chemin. Les deux partenaires, avec une volonté tenace, s'y employèrent. Sortis des rangs, tous deux possédaient l'expérience acquise quand on débute comme petit employé et qu'on gravit, marche par marche, l'échelle.

Robert Lévy mit au service du but à atteindre son sens aigu des affaires, une expérience avertie, un esprit d'organisation remarquable, une intelligence qui clarifiait les problèmes les plus ardu.

Charles Rossano apporta la fougue d'une ardeur juvénile, une intuition rarement en défaut, une mémoire prodigieuse, une technique que tout Minet et Bassal lui reconnaît, l'art de se faire partout des amis.

Il établit des contacts personnels sur le Continent, en Angleterre, aux Indes. Partout on appréciait sa manière de traiter les affaires, sa bonne humeur, partout il se constituait des sympathies durables.

Les chiffres illustrent la réussite. L'année de la fondation de la Maison, l'exportation se chiffre à 3500 Balles; en 1932-33, elles montent à 18800 balles; en 1935-36 elles sont déjà à 42900; elles grimpent à 56500 en 1936-37 pour culminer à 60200 en 1937-38 à la veille de la guerre.

Faisons remarquer, en passant, que le total des exportations pour les Indes, au cours des huit dernières années qui précédèrent la guerre se montent à 50445 balles occupant le premier rang parmi les maisons d'exportation, la seconde maison n'exportant que 39172 balles pour la même période.

En 1940, la Maison Lévy-Rossano and Co. reçut un choc terrible: Robert Lévy décédait.

Un moment ébranlé par la violence de ce coup, Monsieur Charles Rossano ne tarda pas à se ressaisir. Il continua seul l'œuvre entreprise à deux, sans ménager ses efforts.



M. CHARLES ROSSANO

Aujourd'hui la Maison Lévy Rossano and Co. est en plein dans l'effort. Son titulaire ne s'est pas laissé griser par le succès. Il considère qu'il a encore beaucoup de chemin à parcourir. Tout comme à ses débuts, il ne cesse de mettre la main à la pâte, s'occupe de tout, veille à tout. Le travail est pour lui un but, le succès n'en est que le complément. Avouons que la réussite, qui lui sourit aujourd'hui, est entièrement méritée.

EXPORTATION:

Saison	Balles
1929-30	3500
1930-31	8400
1931-32	14300
1932-33	18800
1933-34	28000
1934-35	34100
1935-36	42900
1936-37	56500
1937-38	60200
1938-39	45000
1939-40	43500

(arrêtées au 30 Juin).

W. ESCHER

Maison Suisse d'Exportation
de cotons et de graines

Fondée à Alexandrie
en 1916

*Centres d'achat de cotons et graines:
à Hafr El Kayat, Minieh,
et d'autres villes de l'Intérieur*

Représentants pour la vente du coton
brut dans tous les pays
consommant du coton Égyptien.

R. C. A. No. 394

PINTO COTTON COMPANY



SILVIO PINTO

L'une des plus importantes et des plus actives maisons d'achat et d'exportation de coton d'Egypte est la Raison Sociale « Pinto Cotton Co. S.A.E. » de notre ville, qui a pris la suite de la Maison Pinto and Co. » fondée en 1911 par Mr. Silvio Pinto, avec comme associé et commanditaire son père, le regretté I.O. Pinto. Elle a connu depuis, un développement constant, comprenant par la suite, parmi ses associés et membres, les frères de M. Silvio Pinto: MM. Attilio Pinto, Ezio Pinto et le regretté Edgardo Pinto.

La Maison Pinto and Co. s'est toujours et principalement occupée de toutes transactions et de tous travaux concernant le coton, base de la richesse de l'Egypte.

L'exportation à l'Etranger, après l'acquisition sur place, du coton et de sa graine, les travaux d'égrenage à l'Intérieur, ont constitué le plus clair de ses activités commerciales et financières, contribuant ainsi au bien-être du Pays et à l'entretien des bienfaits échangés avec l'Etranger.

Connaissant une continuelle prospérité, grâce à la grande compétence et à l'excellent renom commercial et social de ses membres, la Maison Pinto and Co. devenait l'une des principales entreprises d'exportation de coton, avec, pour l'exercice 1938-39, un total de chargement de 45356 balles.

Durant la même année, elle se classait au troisième rang d'importance, pour les exportations vers la Grande-Bretagne, avec des envois totalisant 25266 balles.

Etendant le champ de ses activités, elle entreprend l'ouverture et l'installation d'agences aux principaux centres cotonniers de Province: Kafr-El-Zayat, Mehalla-El-Kobra, Delta Barrage, Minieh, Béné-Souef, Mellawi, Deirout, etc...

En 1939, continuant les excellentes traditions commerciales de la Maison Pinto and Co., une Société Anonyme Egyptienne, dénommée « The Pinto Cotton Co. » se fonda à Alexandrie avec un capital de L.E. 200.000.

Son Comité et Conseil d'Administration actuel se compose de : S.E. Mahmoud Khairy Pacha, Président, M. Silvio Pinto, Vice-Président, S.E. Mohamed Ragheb Bey, M. Ezio Pinto, Administrateurs-Délégués, S.E. Hussein Sabri Pacha, M. Bruno Pinto, M. Umberto Pinto, M. Gustave Morpurgo, Administrateurs.

Le chemin parcouru par la Maison Pinto and Co. et par sa continuatrice, la Pinto Cotton Co.S.A.E., dans le domaine financier, commercial et économique d'Egypte, peut à juste titre, constituer un sujet de fierté pour leurs fondateurs et membres, et pour le commerce cotonnier de l'Egypte.

MAISON D'EXPORTATION DE COTON

H. KUPPER



Centres d'achat de Coton:

à MINIEH (Haute-Egypte)

à ZIFTA (Basse-Egypte)

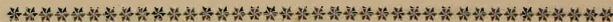
avec sous-agences

à MANSOURAH et

à MEHALLA-KEBIR

USINE D'ÉGRENAGE A ZIFTA

Représentants pour la vente du coton brut
dans tous les pays consommant du coton égyptien.



L'œuvre sociale de Mr. Edwin N. Goar en fait une des personnalités alexandrines les plus marquantes et les plus justement estimées.

À peine ses études terminées, à l'âge de 17 ans, il avait collaboré avec son père, à la Raison Sociale : Naggiar, Goar, Levi & Co. qui fut dissoute par la suite, et remplacée par la raison sociale Joseph Goar & Son.

Au décès de son père en 1909, le jeune Edwin N. Goar, assumait la suite de la Maison avec une compétence et une énergie qui furent la marque d'une génération d'élite. Il sut lui donner un tel élan qu'elle connut une grande prospérité et son nom, depuis plus d'un demi siècle, s'impose à l'estime et à la considération unanimes.

Parmi les branches les plus actives, nous pouvons citer, en tout premier lieu, l'exportation de la graine de coton (réquisitionnée depuis la guerre) ainsi que l'importation du charbon, farine, la soie grège des Indes, de la Chine, de l'Italie et de la France, du riz et des sacs vides des Indes, du sucre de Java, du thé de Ceylan, sans compter le commerce du coton à l'intérieur du pays, ainsi que l'administration de ses vastes domaines agricoles et de ses propriétés immobilières. Il est Président du Comité de la Graine de Coton, ancien Président du Commerce d'Importation, Président de l'Association du Commerce d'Exportation, Membre de la Commission de la Bourse de Minet el Bassal, ancien Membre de la Commission Municipale, Membre du Conseil d'Administration de l'Alexandria Insurance Company et de l'Alexandria Life Insurance.

Mais à côté de l'homme d'affaires remarquablement doué, il y a l'homme de bien, qui a fait de la charité un dogme et qui, sans aucun bruit, souvent sous le couvert de l'anonymat, a non seulement continué les belles traditions paternelles, mais a consacré le meilleur de lui-même aux œuvres scolaires et aux institutions de bienfaisance.

Nous nous rappelons encore la donation de ce magnifique terrain qu'il a faite au Victoria College et grâce auquel cet Etablissement est considéré, avec raison, comme le plus vaste et le mieux aménagé, non seule-

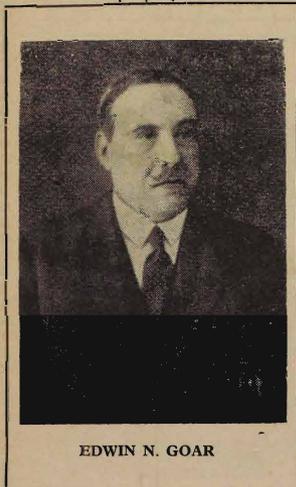
ment en Egypte mais presque dans tout le Moyen Orient.

Mr. Edwin N. Goar est précisément Gouverneur du Victoria College et ancien membre du Conseil d'Administration de ce grand Collège auquel il s'intéresse depuis plusieurs années, ainsi que du British Boys School et de l'English Girls College, deux Institutions assez récentes mais dont la création s'imposait impérieusement et qui ont comblé un grand vide dans la Capitale intellectuelle de l'Egypte.

La sollicitude que Mr. Edwin N. Goar continue à témoigner de près à ses œuvres méritoires est, certainement, très appréciée. Mais il se consacre, en même temps, à d'autres institutions qui ont le plus besoin de générosité et de dévouement. Il est Vice-Président du Conseil de la Communauté Israélite, Président de l'Œuvre d'Assistance Scolaire de Nourriture et d'Habillement (A melé-Torah) qui accomplit une besogne aussi noble qu'humanitaire, Administrateur du Grand Temple Elialton-Hannabi, ancien Trésorier-Honoraire pendant quinze années du Bureau International pour la Protection de la Femme et de la Jeune Fille, membre de l'Alliance Sociale et du Comité de « Al-Mobarra » créé par S.E. le Gouverneur d'Alexandrie pour venir en aide aux pauvres de la ville, membre du Comité Central du Croissant Rouge Egyptien et, en somme, de la plupart des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique qui n'ont jamais fait, en vain, appel à sa collaboration et à sa générosité.

Tout récemment encore, Mr. Edwin Goar a envoyé au Ministre de l'Hygiène un chèque de 2.000 L.E. pour la création d'une Institution sanctuaire à Barcha, district de Mellawi, en faveur des indigents de cette localité. Quant à son fils — et son principal collaborateur — M. Gustave Goar, il est E.L.L. dans la R.A.F., engagé volontaire depuis le début de la guerre tout comme son propre fils, le jeune Philip, enrôlé dans la R.A.F. depuis plusieurs mois.

Comme on le voit, M. Edwin Goar, ses fils et petit-fils continuent les meilleures traditions.



EDWIN N. GOAR

J. Rola & Cie.

Négociants-Exportateurs

Alexandrie

=====
Rue Sidi Metwalli Nos 12-16

Boite Postale No. 569

=====
Adresse Télégraphique : "Olor"

Le cinquantenaire de la Municipalité d'Alexandrie



S. E. Aly Maher Pacha prononçant son discours à la cérémonie du cinquantenaire, ayant à sa gauche Ahmed Kamel Pacha, Directeur Général, et à sa droite Mohamed Hussein Pacha, Gouverneur d'Alexandrie et Président de la Commission Administrative, le Procureur Général Holmes, Vice-Président, et Hussein Fahmy Bey

Comment notre Ville devint la deuxième Capitale d'Egypte.

Le 5 Janvier 1940, la Municipalité d'Alexandrie célébrait le cinquantenaire de sa fondation. Le sens profond de cet événement historique, si étroitement lié au développement de la Ville qu'on appelle bien à raison la deuxième Capitale d'Egypte, fut mis en grand relief par une séance solennelle de la Commission Administrative, présidée, à cette occasion, par S.E. Aly Maher Pacha, Premier Ministre, qui, le jour même, avait assisté, comme représentant de S.M. le Roi Farouk, à la pose de la première pierre du Bloc Sanitaire d'Anfouchy.

Les discours prononcés par des personnalités éminentes (S. E. Aly Maher Pacha, Premier Ministre, S. E. Ahmed Kamel Pacha, Directeur général, S. E. Mohamed Hussein Pacha, M. Hugh Holmes et Wahba bey Ibrahim) avaient illus-

tré, au cours de cette séance, l'œuvre gigantesque de l'institution municipale, tout en constituant la documentation des réalisations accomplies en cinquante ans. Ce qu'avait rêvé faire d'Alexandrie le Grand Mohamed Aly n'est plus un plan relevant du domaine des projets. Alexandrie est une ville moderne, dans l'acception la plus ample du mot. Elle possède de belles rues, des jardins publics, des maisons dans le style rationnel qui annoncent déjà ce que sera son visage dans un avenir prochain. Ses services sanitaires ont progressé, et combien, comme il appert des statistiques relatives à la santé publique. Mais notre Municipalité ne s'est pas intéressée qu'au seul côté extérieur : elle s'est occupée, aussi, et avec le plus grand succès, de tout ce qui concerne la vie spirituelle des citoyens. Le musée gréco-romain, la Biblio-

thèque et la Pinacothèque offrent au public les moyens de s'instruire sur le passé si glorieux de notre Ville en même temps qu'ils ajoutent à son auréole le spectacle de sa grandeur d'hier et de ses possibilités de demain. Nous estimons superflu d'énumérer, d'autre part, toutes les réformes introduites par les édiles qui se sont succédés pendant un demi-siècle au sein de la Commission et qui ont fait de notre administration municipale un organisme solide et prospère.

De plus, l'œuvre de la Municipalité est une preuve éclatante de la collaboration des Etrangers avec les Egyptiens pour le bien-être et le renom d'une Ville qui fut illustre et qui continue d'être le carrefour où les idées de l'Occident et de l'Orient ne cessent de se rencontrer.

Les Étapes

Les étapes les plus importantes de la Municipalité ont été illustrées à cette époque, par S. E. Ahmed Kamel Pacha dans son discours.

L'orateur avait ainsi débuté : « Les historiens nous disent qu'à l'époque de l'Expédition Française en Egypte et, plus tard, à celle de l'avènement du Grand Mohamed Aly, Alexandrie n'était qu'une petite ville de six mille habitants. Le long et bienfaisant règne du Grand Vice-Roi ne tarda point à donner à cette ville, à laquelle il consacra de longs et fréquents séjours, un essor dont l'éclat grandissait continuellement. A cette époque remonte un des palais royaux, celui de Ras-El-Tine, et bien d'autres œuvres d'utilité publique et de notoriété générale. Vers le milieu du siècle dernier la Ville d'Alexandrie s'était ainsi considérablement développée à tous les points de vue, et dès l'année 1854 elle était déjà reliée à la Capitale du pays par une ligne de chemin de fer, une des plus anciennes du monde. Il vous intéressera de vous rappeler qu'en cette année la ligne de Paris à Marseille ne fonctionnait pas encore.

C'est presque à cette époque qu'il faut remonter, pour retracer les origines des institutions municipales d'Alexandrie.

Port de mer et ville de grand commerce, Alexandrie devait assumer, — en raison de sa prospérité — un surcroît de charges qu'ignoraient les villes de l'Intérieur; travaux de voirie pour assurer le transport des marchandises en transit, provenant de l'intérieur ou de l'extérieur; l'aménagement à grands frais d'immenses quartiers, — tels que Minet el Bassal et Gabarry — servant exclusivement d'entrepôts et dont les voies d'accès nécessitaient pour leur entretien des frais considérables à cause de lourds charriots qui les parcouraient sans cesse; la remise en état des berges du Canal Mahmoudieh pour faciliter la navigation commerciale; un service de pompiers à organiser avec les derniers perfectionnements; c'était enfin la dépense énorme qu'elle devait consacrer à l'assainissement de cette Ville qui, porte d'entrée de l'Afrique au carrefour de deux continents, est exposée plus que toute autre à la contagion.

L'Alexandrin est esthète.

L'Alexandrin eut toujours à cœur le progrès et l'embellissement de sa Ville. Reconnaissons qu'il fut esthète de temps immémorial et que son raffinement lui coûta de lourds sacrifices.

Les riches propriétaires de 1868 prenaient à leur charge l'aménagement des dalles entourant leurs propriétés. On ne peut donc reprocher à l'Alexandrin d'avoir manqué d'initiative, — et surtout de générosité, — puisqu'il avait, — sous ce rapport, — donné cet exemple unique en Egypte de s'imposer volontairement pour faire de sa Ville une seconde capitale. Mais ses œuvres surrogatoires, ses sacrifices, ne pouvaient durer éternellement et il chercha à trouver des ressources ailleurs que dans le bon vouloir de ses concitoyens.

Les propriétaires alexandrins commencèrent par exiger que l'Etat prit au moins à sa charge la moitié des frais de dallages des rues bordant leurs okelles, et c'est sur leurs instances que le Gouvernement participa à la confection du pavage de la Place des Consuls, du Boulevard de Ramleh, des rues Tewfick, Chérif Pacha et Attarine.

Dès octobre de la dite année 1868, cette « Commission Municipale provisoire » fonctionna, sans pouvoir compter, — il est vrai, — sur un avenir très certain, étant donné que la durée primitive du « Comité du Commerce d'Exportation » avait été fixée à cinq ans; et il ne se perpétua, en effet, que par périodes quinquennales renouvelées.

Pendant les années qui suivirent, jusqu'en 1874, divers travaux de pavage transformèrent le quartier des entrepôts de Minet el Bassal.

C'est en 1876 que cette institution prit, — encore une fois, — une nouvelle appellation celle de « Commission Mixte du Commerce et Municipale provisoire d'Alexandrie ». Elle continua à fonctionner, comme auparavant, du reste, — avec le concours et sous le contrôle des autorités locales, (Douane, Services Sanitaires, Travaux Publics); tout en ne disposant toujours que de ses propres ressources.

Elle fit si bien que la Commission du Pavage s'aperçut un jour que ses recettes dépassaient ses pré-

visions, et le bénéfice des taxes volontaires fut étendu à l'amélioration de la voirie dans le centre même de la ville.

Le Gouvernement accorde 6.000 livres.

Ces embellissements donnèrent à l'Alexandrin le goût du luxe.

L'Alexandrin est un artiste qui s'ignore, mais qui l'a sans cesse inconsciemment prouvé... par une légendaire insatisfaction. Il critique toujours, récrimine souvent, proteste parfois, — non sans éclat. Il a quelquefois tort, mais le Gouvernement, — cette fois, — trouva qu'il avait raison, — car il ne faut tout de même pas donner trop de satisfaction au public, ce serait le gêner, — et il consentit, en 1877, à contribuer à ses dépenses par un subside annuel de 6.000 livres.

Croyez-vous que l'Alexandrin fut satisfait ? Il jugea le montant dérisoire pour entreprendre l'établissement d'un système routier à sa convenance.

S. E. Ahmed Kamel Pacha fournit ce détail sur le fonctionnement de la Commission :

« La Commission Mixte du Commerce et Municipale provisoire d'Alexandrie se réunissait une fois par mois au gouvernement, siège de la Daira Baladieh, comme on l'appelait, et déléguait à une sous-commission l'exécution de ses décisions. Les attributions de cette Commission ne lui étaient conférées que pour la durée d'une année, renouvelable, ce qui ne laissait pas de rendre bien précaire son existence, car, à diverses reprises, le gouvernement fit mine de lui supprimer ses subsides.

Si encore les alexandrins avaient tiré un réel profit de leurs sacrifices ! Plus ils dépensaient pour faciliter ainsi le transit et plus les transports augmentaient en importance et en nombre, ce qui rendait plus lourdes encore les charges qu'ils devaient assumer, et cela au plus grand avantage du pays entier.

De plus, les commerçants exportateurs trouvaient illogique de supporter seuls tous ces frais, alors que le commerce d'importation n'y contribuait en rien et que les propriétaires ne concouraient aux dé-

VINGT HUIT
 GOUVERNEURS D'ALEXANDRIE
 DEPUIS 1863



HUSSEIN CHRINE Pacha
 1 Août 1863 — 25 Octobre 1864
 17 Septembre 1867 — 7 Septembre 1869
 18 Septembre 1870 — 26 Novembre 1870

MOURAD HELMY Pacha
 24 Octobre 1864 — 9 Janvier 1866



MORAMED SABET Pacha
 22 Octobre 1875 — 1er Mars 1874

ABDEL KADER HELMY Pacha
 15 Octobre 1877 — 1er Octobre 1878

MOUSTAPHA FEHMY Pacha
 11 Avril 1874 — 12 Octobre 1874
 12 Avril 1878 — 2 Juillet 1879

MOHAMED ZEKI Pacha
 26 Juin 1871 — 4 Août 1872
 5 Octobre 1878 — 7 Avril 1879



KHOURSHID Pacha
 20 Mars 1852 — 17 Août 1879

ALY SADIK Pacha
 1 Juillet 1879 — 6 Octobre 1879

ALY ZULFICAR Pacha
 10 Janvier 1866 — 16 Septembre 1867
 27 Novembre 1870 — 19 Juillet 1871
 15 Août 1872 — 28 Août 1873
 1 Octobre 1879 — 11 Juillet 1880

AHMED RAFAAT Pacha
 15 Juillet 1880 — 11 Octobre 1881
 15 Juillet 1882 — 18 Février 1883



HASSAN RASSEM Pacha
 10 Septembre 1868 — 9 Octobre 1868
 27 Août 1871 — 26 Octobre 1872
 2 Mars 1874 — 19 Août 1874
 5 Janvier 1876 — 5 Juin 1876

OMAR LOUTFI Pacha
 25 Avril 1874 — 10 Août 1874
 11 Juin 1876 — 14 Octobre 1877
 11 Octobre 1881 — 20 Juillet 1882

OSMAN ORPHY Pacha
 19 Février 1881 — 17 Mars 1882

MOHAMED MAHER Pacha
 14 Mars 1892 — 24 Septembre 1893



IBRAHIM NAGUIB Pasha
2 Octobre 1871 — 12 Octobre 1894



EMINE FIKRY Pasha
15 Novembre 1864 — 26 Février 1896



ISMAIL SABRI Pasha
1er Mars 1859 — 3 Novembre 1899



MAHMOUD SIDKY Pasha
6 Novembre 1877 — 25 Mars 1906



MOUSTAPHA IBAD Pasha
25 Mars 1906 — 5 Mars 1913



AHMED ZÜVER Pasha
5 Mars 1873



AHMED MIDHAT YEKIN Pasha
11 Décembre 1817 — 18 Avril 1919



HASSAN ABDEL RAZEK Pasha
2 Juin 1819 — 9 Novembre 1928



MOHAMED HEDAYA Pasha,
10 Novembre 1920



MOHAMED MOKBEL Pasha
28 Mars 1923



MOHAMED SEDKY MOHAMED Pasha
10 Février 1924 — 17 Mars 1925



HUSSEIN SABRI Pasha
18 Mars 1925 — 10 Janvier 1937



MOHAMED HUSSEIN Pasha
3 Mars 1917



PALAIS DU GOUVERNORAT D'ALEXANDRIE



ABDEL KHALEK HASSOUNA Bey
25 Avril 1942

DIX DIRECTEURS GENERAUX
 DE LA
 MUNICIPALITE D'ALEXANDRIE
 EN CINQUANTE ANS



J. G. CHAKOUR Pacha
 1892-1902

W. B. G. GRAHAM
 1903-1904



W. B. CHATTAWI
 1904-1912

Jr. A. GRANVILLE Pacha
 1912-1917

H. HOPKINSON Pacha
 1917-1923

MOHAMED SAFOUAT Pacha
 1923-1925



AHMED SADDIK Bey
 1926-1934

SADEK YOUNES Pacha
 1935-1936

HAMED EL CHAWAREF Pacha
 1936-1939

AHMED KAMEL Pacha
 1939-1944

ECHELLE

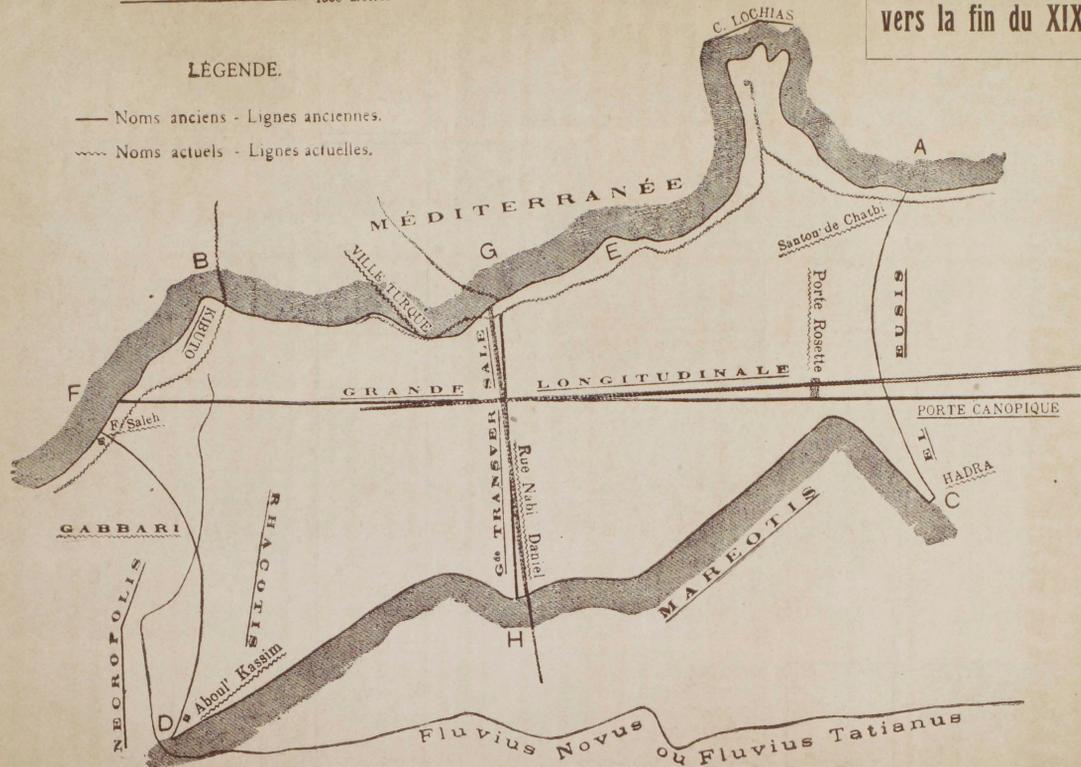
1000 mètres

LE PLAN D'ALEXANDRIE vers la fin du XIX^{me} Siècle

LÉGENDE.

— Noms anciens - Lignes anciennes.

~~~~~ Noms actuels - Lignes actuelles.



On voit sur cette carte des localités grecques et romaines qui, depuis, ont changé leur nom.

penses que pour autant que les rues devant leurs immeubles étaient dalées.

### « Continuez à vous cotiser ! »

En signe de protestation, les commerçants exportateurs décidèrent de réduire de moitié le taux des taxes volontaires et d'adresser leurs doléances, — une fois de plus, — au Ministère.

Nubar pacha, le Président du Conseil des Ministres, leur répondit, — sans rire :

— Continuez à vous cotiser.

Le Gouvernement n'entendait pas déclarer par là que jamais, en aucune circonstance, il ne viendrait en aide à Alexandrie; mais il s'était refusé à prélever sur le budget de l'Etat des sommes dont il aurait dû priver d'autres villes qui, — elles aussi, — brûlaient d'étendre leur espace vitab — comme on dirait aujourd'hui.

La Commission fit alors valoir la thèse de l'imposition générale d'une taxe minime sur les importations et les exportations dont le produit serait uniquement affecté à la confection du réseau servant au trafic commercial.

Une taxe générale sur les importations et les exportations devait être effectivement imposée sur la production et la consommation totale de l'Egypte, à titre de compensation pour les avantages que le pays retirait de l'entretien des rues d'Alexandrie. Le produit de cette taxe lui reviendrait indubitablement. Les Alexandrins ne travaillent-ils pas moins pour eux-mêmes que pour toute l'Egypte?

C'était l'imposition rêvée. Le contribuable se serait plié plus docilement à une taxe indirecte qui le toucherait sans qu'il s'en aperçut et qui, — de ce fait, — était plus souple et pouvait s'accroître au besoin sans effort. Elle était, d'autre part, d'un recouvrement facile, ne nécessitant aucun frais de personnel puisqu'elle devait être perçue par l'Administration des Douanes elle-même, à l'entrée ou à la sortie des marchandises, en surtaxe des droits de douane. Elle n'exigeait aucun contrôle puisqu'elle devait représenter le tantième sur la totalité des droits encaissés par cette

Administration. De plus, elle frappait indistinctement et indirectement toute la population, et cela si légèrement qu'aucune réclamation ne pourrait sérieusement s'élever contre elle; bien plus, il était même certain qu'une majoration éventuelle de sa quotité ne rencontrerait parmi les contribuables, aucune objection sérieuse.

La légitimité de la thèse de la Commission Provisoire était justifiée, — depuis déjà de longues années, — par les taxes volontaires que s'imposaient les exportateurs pour assurer efficacement les intérêts généraux du commerce.

Cette Commission avait démontré d'ailleurs tout ce que l'on peut attendre de l'esprit qui l'inspirait. Les pavés n'avaient été que sa première préoccupation, elle s'était intéressée à l'urbanisme en général et, plus spécialement, à l'hygiène publique.

Le Gouvernement ne devait se rendre à de si pressants arguments qu'avec une sage lenteur, et ce ne fut qu'en 1888 qu'une entente eût enfin lieu sur les bases suivantes: le commerce d'exportation et d'importation s'imposerait volontairement d'un demi pour mille, « ad valorem », sur les marchandises exportées et importées suivant estimation de la douane; les propriétaires de leur côté, contribueraient à raison de un pour cent sur la valeur locative des immeubles telle qu'elle était établie pour l'impôt sur la propriété bâtie; et le gouvernement maintiendrait sa subvention annuelle de 6000 livres.

L'accord se fit sur ces bases, sans grande difficulté. Un décret du 14 Avril 1888, promulgué avec l'assentiment des Puissances, rendit la taxe obligatoire. La Commission prit, dès lors, le nom de « Commission d'Edilité ».

### Ni Étrangers, ni Égyptiens.

Elle était composée du Gouverneur, Président; de 14 membres nommés par le Gouvernement, dont 7 égyptiens et 7 Étrangers, de 9 membres choisis par le Commerce d'Exportation; de 3 par le Commerce d'Importation, enfin de 3 par les Propriétaires. Donc 29 membres, plus le Président.

Elle groupait les personnalités les plus marquantes d'Alexandrie et illustrait d'une façon évidente la possibilité d'une collaboration internationale, collaboration que le Khédive Mohamed Tewfik avait toujours souhaitée et qu'il avait formulée par ces nobles paroles que nous devrions nous rappeler sans cesse: « Dans ma bonne ville d'Alexandrie, je veux qu'il n'y ait ni étrangers ni égyptiens, mais seulement des alexandrins rivalisant d'émulation pour le progrès de leur ville ».

### Enfin la Municipalité !

Deux ans plus tard, le 5 janvier 1890, la Ville d'Alexandrie était officiellement dotée de sa Municipalité, celle dont nous commémorons aujourd'hui le cinquantenaire.

Le Gouvernement Egyptien, par cette mesure, avait donné une preuve évidente de sa sollicitude envers notre cité.

L'alexandrin lui en sut-il gré?

Le complexe décret constitutif du 5 Janvier 1890 fut critiqué par sa Presse facilement agressive, et ses revenus mondaines abondèrent en allusions mordantes spirituelles mais toujours mordantes.

Quels étaient les griefs de nos concitoyens?

La Commission Municipale devait se composer de 28 membres; ils trouvèrent que c'était peu pour une population de 231.396 habitants. Assurément, ce décret s'était inspiré des lois municipales françaises et italiennes, de même que celles-ci avaient emprunté leur système fondamental des législations disparues. Il est toujours sage de mettre en œuvre ce que l'expérience a consacré: c'est ce qui fut fait.

L'alexandrin formulait d'autres reproches, surtout celui d'avoir réuni des attributions. En effet, le Gouvernement remplissait, — en l'occurrence, — les fonctions de Préfet, concentrait entre ses mains celles de Maire par sa qualité de Président de droit du Conseil Municipal. Il y avait là, — disait-on, — incompatibilité absolue entre les fonctions de double caractère im-

parties au Gouverneur. Comme Président de l'Assemblée, il représentait l'Etat dans la Ville, et y avait de plus les attributions et la compétence du pouvoir exécutif central.

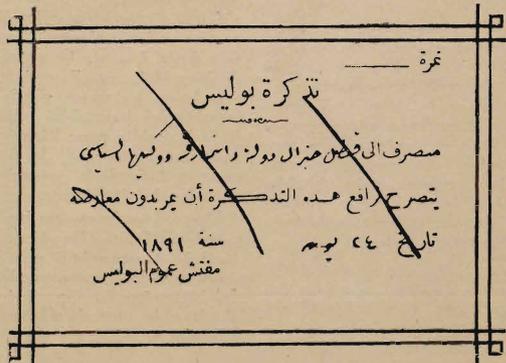
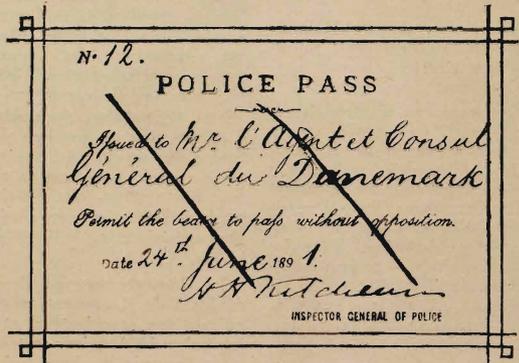
Comme vous le voyez, en 1890 déjà on envisageait la possibilité d'un conflit entre l'Etat et la Ville. Le Gouverneur représentant le premier se verrait dans l'étrange situation d'agir, — comme représentant de la Municipalité, — dans un sens opposé aux vues du gouvernement par conséquent, approuvé par l'un et désavoué par l'autre.

### La première Commission Municipale.

Le corps électoral choisit la majorité des membres de la Commission Municipale parmi ceux qui faisaient partie de la Commission d'Édilité. C'est ainsi que la première Assemblée comprenait en dehors du Gouverneur Osman Orfi Pacha: Keller Pacha, Conseiller Khédivial; Mr. de Brouwer, Procureur Général à la Cour d'Appel Mixte; Mr. Caillard, Directeur Général des Douanes; Aly Eff. Fakhri, Chef du Parquet près les Tribunaux Indigènes; Dr. Varenhors Pacha, Inspecteur Sanitaire; Ibrahim Bey Nadouri, Saadallah Bey Hallabo, Saïd bey Menzalaoui, Messieurs Ludwig Muller, Sophochis Achilópoulo, Adrien Giro, Christophe de Tshudi, Gustave Frauger, Anastase Oratis, Théodore Ivanoff, Théodore Facier, Foster, Sydney Rauger, Alexandre Adib, Thémistocle Sinadino, Giovanni Stagni, Emmanuel Benachi, Georges Karam, Sir John Antoniadis et le Baron Jacques de Menasce.

La plupart de ces noms nous font nous retrouver, — n'est-ce pas ? — en pays de connaissance? Ce sont les fils, les petits fils ou les neveux de nos premiers édiles qui nous étoient aujourd'hui. Plusieurs d'entre-eux poursuivent, avec succès, l'œuvre commencée il y a un demi siècle par leurs devanciers.

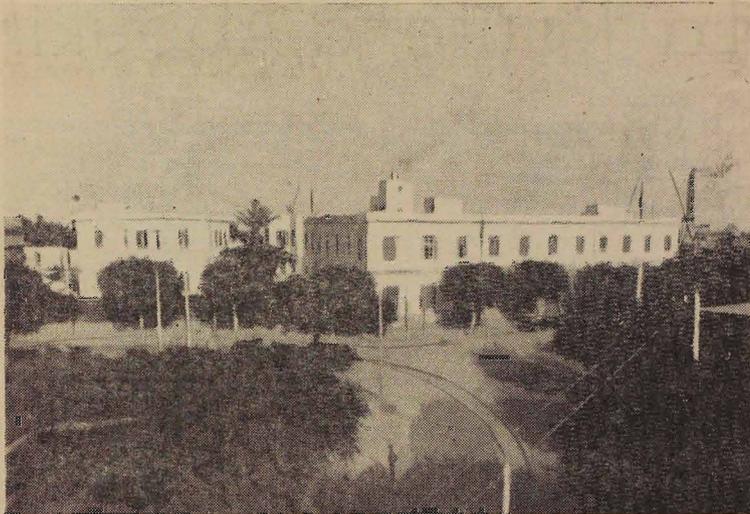
## UN DOCUMENT RARE



*Un Police-pass signé par Lord Kitchener, lorsqu'il était simple inspecteur de la police égyptienne.*

(Archives du Comte Patrice de Zogheb).

# La Maison Coutarelli Frères



Vue générale de la Fabrique sur le Canal Mahmoudieh.

La « R. S. Coutarelli Frères » a été fondée en 1890 dans notre ville; à cette date l'Industrie Cigarettière commençait à peine en Egypte; à cette date l'Industrie Cigarettière prépondérante la cigarette égyptienne a acquis depuis lors sur le marché mondial.

Le développement de la « R. S. Coutarelli Frères », a été parallèle au développement de l'Industrie Cigarettière en Egypte, car elle a suivi le développement général de cette industrie, et elle a toujours été une des premières à adopter les progrès techniques qui l'ont modifiée.

Lorsque pendant la première guerre mondiale, les machines à cigarettes ont fait leur apparition, la R. S. Coutarelli Frères a suivi le développement et s'est mécanisée: elle a ainsi pu mettre ses cigarettes à la portée de toutes les bourses.

C'est pendant cette même période que l'augmentation de ses affaires l'a obligée de transférer sa fabrique dans un nouvel emplacement, hors du centre de la ville, pour lui permettre de donner toute l'extension qui était nécessaire à son industrie, de façon qu'elle don-

ne satisfaction aux besoins du consommateur.

Actuellement, la Maison Coutarelli Frères occupe une des premières places parmi les industries de cigarettes et emploie un nombre d'ouvriers dans sa fabrique ainsi que ses dépôts de ventes, qui dépasse les 5000. Elle jouit d'une grande popularité auprès des fumeurs Egyptiens, car le choix des tabacs employés ainsi que les emballages ont su répondre au goût du public.

La plus grande partie de la production de la Maison Coutarelli Frères est destinée au marché Egyptien, mais avant la guerre ses produits étaient consommés dans plusieurs pays étrangers, notamment la Hollande, la Belgique, l'Australie, Djeddah (Mer Rouge), etc.

Elle produit actuellement plus de 10.000.000 de cigarettes par jour, et ce dans ses fabriques d'Alexandrie et du Caire. — Elle dispose d'un réseau de dépôts et clients qui assurent la distribution de ses produits même au plus humble village du territoire Egyptien.

En dehors des cigarettes, la Maison Coutarelli Frères prépare des

paquets de tabac pour ses clients qui préfèrent rouler eux-mêmes leurs cigarettes.

A l'origine, la Maison Coutarelli Frères avait été fondée par MM. Constantin, Alcibiade et Demètre Coutarelli. Elle est actuellement dirigée avec succès, par M. Alcibiade Coutarelli, Messieurs Angelo et Achille Coutarelli.

Depuis sa fondation, cet établissement qui est dirigé par des vrais amis de l'Egypte, contribue au développement de la collaboration empreinte de la plus vive cordialité qui a toujours régné entre les membres de la Colonie Hellénique et les Egyptiens. — La majorité de ses ouvriers et employés sont des Egyptiens dont la proportion augmente continuellement, car la fabrique Coutarelli tend de plus en plus à s'égyptianiser en faisant appel à la collaboration des techniciens Egyptiens.

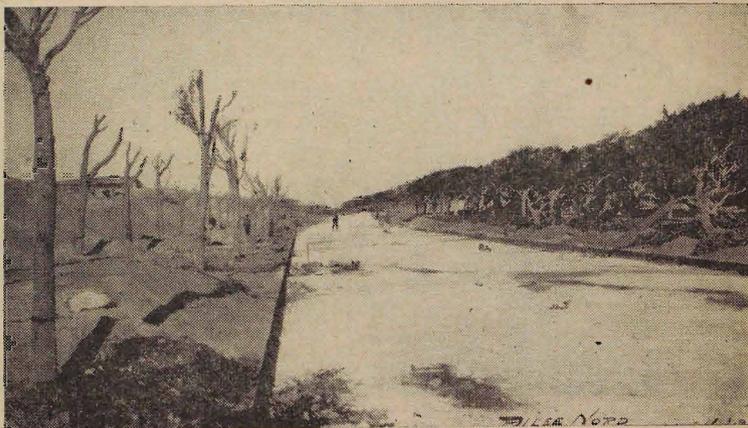
La Maison Coutarelli Frères a toujours été soucieuse du bien-être et du confort de ses ouvriers qui reçoivent tous les soins qui sont nécessaires à leur santé dans une clinique qui est installée dans sa fabrique même.

# La Route d'Aboukir

**T**RACÉ bien sommairement d'ailleurs par les services du cadastre de l'expédition française d'Égypte, sur les traces d'une simple piste agricole passant à travers champs, l'ancienne Route de Ramleh appelée aujourd'hui Route d'Aboukir s'étendait, en long ruban sinueux, depuis la Porte Rosette jusqu'à El Souk (Bacos).

Rallongée et élargie graduellement depuis, la belle avenue actuelle, asphaltée et bordée d'arbres sur toute sa longueur, n'existe que depuis 1928.

Ci-haut, un aspect de cette route avant les travaux d'élargissement et d'embellissement entrepris en 1927-28.



La Route d'Aboukir, allée nord en 1927.

Ci-bas, le même tronçon de la même route (allée Nord) après ces travaux.

La Route d'Aboukir, devenue aujourd'hui le chemin favori des automobilistes, s'étend depuis les jardins publics de Rosette jusqu'à Aboukir.



La même allée en 1928

# La Route de la Corniche

**O**RGUEIL des Alexandrins et l'une des plus belles routes longeant la mer de tout le bassin méditerranéen, la Route de la Corniche, ou Promenade de la Corniche, a contribué grandement à faire de notre ville l'un des plus beaux centres d'estivage de tout le Moyen-Orient.

Entreprise gigantesque, confiée à deux grands entrepreneurs experts en la matière, M.M. Dentamaro & Cartareggia, et à une

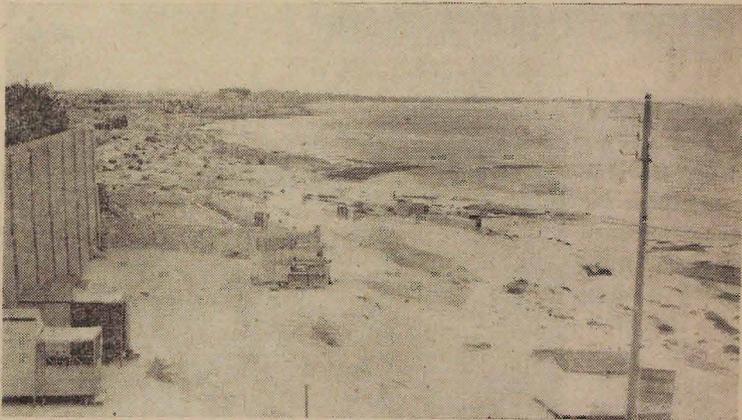
foule d'autres maisons de construction, la Route de la Corniche, longeant les plages d'Alexandrie depuis le Fort Silsileh jusqu'au Palais de Montazah, s'étend tout le long des banlieues alexandrines.

Si l'achèvement d'une pareille œuvre d'embellissement a coûté des centaines

de milliers de livres au trésor Municipal, il a donné par contre à Alexandrie le titre incontesté de Reine de la Méditerranée, outre les appréciables avantages annuels de saisons estivales des plus florissantes.

Ci-haut, une vue des rivages de Rouchdy Pacha avant la construction de la Route de la Corniche.

Ci-bas, la Route de la Corniche à Rouchdy Pacha.



La Route de la Corniche, en 1931 (Rouchdy Pacha)



La même Route en 1932.

# La Plage de Stanley Bay

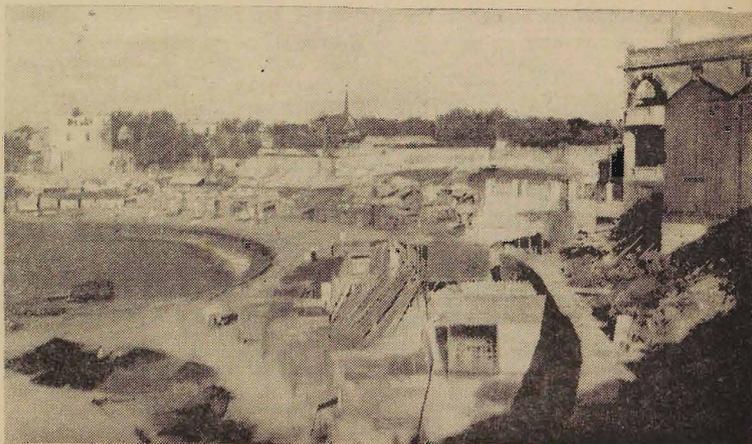
1931

**S**TANLEY Bay, l'une des plages les plus modernes du monde, rendez-vous des estivants d'Égypte, n'était à ses débuts qu'une plage simple et paisible comme toutes les autres.

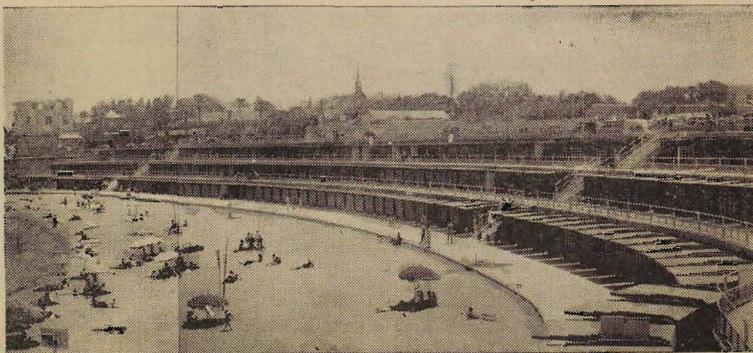
Construite en 1931-32, d'après des plans ultra-modernes, Stanley Bay aligne au bord des flots ses gradins, ses cabines uniformes et ses parasols multicolores.

Ci-haut, une vue de la plage de Stanley Bay avant 1932.

Ci-bas, la Reine des Plages d'Égypte en 1932.



1932



# HELVETIA - VIE

## COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCE

En tête des compagnies d'assurance suisses, dont la réputation à travers le monde n'est plus à faire, vient la « Helvetia », puissant organisme financier, et centre assureur suisse par excellence.

Fondée et constituée à Genève en l'an 1924, la « Helvetia-Vie » n'a cessé depuis lors de développer ses activités bienfaisantes.

La « Helvetia-Vie » a inauguré sa branche d'Egypte en 1925; et depuis lors, grâce à la confiance inébranlable dont elle a toujours joui auprès des habitants du Pays, ses activités se sont étendues à un rythme tel que le total des capitaux assurés en Egypte atteint aujourd'hui un million et demi de livres égyptiennes.

A noter que dans la période comprise entre 1940 et 1944, le chiffre d'affaires de l'Helvetia a doublé en Egypte.

D'autre part, les capitaux investis en Egypte par la « Helvetia-Vie » atteignent L.E. 300.000.

Constituée avec un capital d'actions de seize millions de francs suisses, la « Helvetia-Vie » s'est développée en vingt ans (1924-1944) d'une manière jamais atteinte par aucune compagnie d'assurance de l'univers.

La « Helvetia-Vie » est dirigée dans tout le Proche-Orient par M.F. Biéri, dont le siège est au Caire avec la représentation à Alexandrie de MM. Bevington Vaizey & Foster, Ltd. (directeur M.R. Seidl).

Perpétuant les traditions de travail et de probité du peuple suisse, la « Helvetia-Vie » contribue chaque jour davantage au resserrement des liens économiques, et de la grande amitié qui unit la Suisse à l'Egypte.

### HELVETIA - VIE

39, Rue Kasr El Nil — LE CAIRE

R.C. Caire 10321

**Agents à Alexandrie**

## M.M. BEVINGTON VAIZEY & FOSTER, LIMITED

R.C. Alex. 3488

27, rue Chérif Pacha

\* \* \* \* \* Les Noces d'Or de "La Réforme" \* \* \* \* \*

# SOUVENIRS D'UN ALEXANDRIN

PAR ZANANIRI PACHA

On célèbre, cette année, le cinquantenaire de «La Réforme». C'est un bel âge; mais, au lieu de la vieillir, les années ne lui donnent que plus de vigueur et plus d'épanouissement.

Elle est née, petite enfant chétive, sous la forme modeste d'une revuette; mais elle n'a pas tardé à trouver qui découvrit en elle de séduisantes perspectives.

Raoul Canivet, ancien président du Syndicat de la presse parisienne, venu en Egypte, eut le flair. D'un opuscule montrant à peine le bout de son nez à la fin de chaque semaine, il en a fait une feuille quotidienne et, entre les mains d'un expert de cette envergure, «La Réforme» prit un essor qui ne tarda pas à la placer parmi les principaux journaux de langue française en Egypte.

Les articles de Canivet, pendant la longue période de sa gestion, forment une documentation précieuse à l'appui des épisodes les plus intéressants et, parfois, les plus troublants qui se sont déroulés dans ce pays. Rares sont les pages d'histoire qui ont été écrites avec autant d'autorité que de compétence. Aussi, lorsqu'une campagne de presse se faisait jour, sous l'égide de Canivet, toutes les langues se taisaient car on pressentait la victoire finale de «La Réforme».

Entr'autres faits qui ont suscité ces études où la dialectique s'unissait à la clarté de l'exposé, je citerai un cas qui a particulièrement intéressé la ville d'Alexandrie.

Chakour pacha, premier directeur général de la Municipalité, était un fonctionnaire fort capable, très instruit et qui avait donné ra-

pidement la mesure de son activité et de sa valeur administrative. Aussi ne tarda-t-il pas à gagner, au début de sa carrière, la confiance des membres de la Commission Municipale. — Mais Chakour avait un grand défaut qui découlait de ses propres qualités. Il comptait trop sur lui-même, et, comme tous les jeunes présomptueux, il croyait pouvoir se passer des avis des conseillers municipaux dans une administration où les dépenses considérables sont souvent exposées à des attaques légitimes.

Tres entêté et ayant une foi aveugle en ses collaborateurs dont les agissements avaient justement provoqué l'indignation de certains membres de la commission, il rejeta avec colère, voire avec indignation, les présomptions portées contre ses services et refusa nettement de prescrire une enquête. Mais, il avait affaire à forte partie, car les conseillers municipaux de l'époque étaient les Ahmed Yehia pacha, les Abani bey les Escoffier, les Ambroise Ralli, les Stagni, les Padoa bey etc. Autant de personnalités qui n'ont jamais pu être remplacées et qui se révoltaient, de plus en plus, contre l'attitude intransigeante du directeur général.

On choisit «La Réforme» pour soutenir la cause des intérêts municipaux. — Mais Canivet, avant de frapper, essaya d'arranger les choses. Il fit une démarche amicale auprès de Chakour pacha pour lui faire entrevoir les conséquences regrettables pouvant résulter de son attitude. Il lui fit franchement observer que le mépris et l'indifférence ne pouvaient être la réponse à donner aux distingués plaignants; mais Chakour, pris d'un accès de mauvaise humeur, dont il était quel-

quefois coutumier, répondit sèchement à Canivet: «Et que m'importe tout ce tintamarre, les chiens aboient, la caravane passe!» Cette réflexion, maladroite et inopportune, fut le premier échelon de sa perte. La campagne de «La Réforme» fut terrible: le gouvernement s'en émut, une commission d'enquête fut convoquée à Alexandrie qui aboutit au débarquement de Chakour. Et ce fut la première victime de cette hécatombe de directeurs généraux de la Municipalité qui se reproduisit périodiquement et, juste en ce moment, nous sommes au cinquième ou sixième acte de ce drame municipal.

Chakour pacha n'a pas été oublié, cela a été formellement reconnu par la commission d'enquête; mais on ne pouvait plus garder un chef qui, à cause d'une inconcevable obstination, avait délibérément négligé de surveiller ses collaborateurs en dépit des sages conseils qui lui avaient été donnés.

Mais, revenons à Canivet et envoyons à sa mémoire, à travers les années qui nous séparent de lui, un souvenir ému!

Il a confié à ses successeurs une œuvre qui a duré, grâce, aussi à la sagacité et à l'esprit pratique de notre ami le Comte Aziz de Saab, propriétaire du journal.

Après Canivet, ce fut M. Chevalier qui en a pris la rédaction en chef, suivi par M. Achille Sekaly bey et, enfin, par M. Victor Adm qui, par ses connaissances variées, son esprit pondéré et son expérience journalistique, a su maintenir bien haut le renom de «La Réforme».

«La Réforme» est une œuvre cadette qui, après avoir barboté dans ses langes pendant les premières

années, a fini par trouver son chemin et voilà qu'un jour, à l'instar des jeunes filles qui s'appêtent à faire leur entrée dans le monde, elle a paru éblouissante de fraîcheur et de grâce. C'est « La Réforme Illustrée »; on l'appelle, à juste titre, la revue de la jeunesse car une pléiade de jeunes gens et de jeunes filles en forment le charmant noyau. Ses publications s'attachent particulièrement à tout ce qui est fin, jeune, alerte, déléuré, un tantinet ironique, avec un grain d'esprit.

Mais nous aussi, les jeunes d'antan, nous avons eu notre revue, notre cher « Scarabée » qui, pendant plusieurs années, a défrayé tous les milieux mondains, littéraires et artistiques de l'époque, et nous avons plaisir à associer nos jeunes d'aujourd'hui à quelques souvenirs lointains qui, d'étape en étape, pourraient se rencontrer avec les élan, les aspirations, les projets de notre jeunesse actuelle. En effet, la gamme du plaisir reste la même; c'est la façon de la moduler qui compte. D'ailleurs, les fleurs d'il y a quarante ans ne se sont-elles pas renouvelées à chaque saison et la rose que vous cueillerez demain dans votre jardin, n'offrirait-elle pas le même éclat et le même parfum que les millions de roses qui éclosent dans tous les jardins de l'univers? Tout est donc un recommencement ou une continuation. C'est ainsi que nous, les aînés, ou si vous voulez bien les grands parents, nous nous sentons revivre dans l'évolution que nous voyons se produire harmonieusement à nos yeux. La différence est que, de notre temps, l'activité intellectuelle et artistique était circonscrite dans un cercle étroit et nous avions la fierté de trôner à la tête du mouvement; tandis que, de nos jours, les écrivains, les artistes, les confédérés se sont multipliés et chaque groupe rivalise, à qui mieux mieux, pour avoir la palme du succès.

Mais le « Scarabée » qui s'occupait des caquetages mondains, de la fine causerie des salons, des progrès de plus en plus accentués de nos théâtres, car nous avions alors, en permanence, les troupes les plus recherchées de l'opéra ou de la comédie, le « Scarabée », dis-je, a vu naître à ses côtés, entr'autres publications intéressantes, une revue littéraire d'une tenue et d'un

caractère qui pouvaient donner le change aux publications similaires des milieux les plus sérieux. Elle s'appelait « Rivista Quindicinale » rédigée en trois langues, française, italienne et anglaise, et dans laquelle collaboraient, avec la rédaction du « Scarabée » des écrivains d'Egypte et de l'Etranger. Elle était l'organe des conférences qui n'étaient malheureusement pas aussi fréquentes que celles d'aujourd'hui, mais qui, cependant, se faisaient remarquer par des sujets instructifs et palpitants d'intérêt.

Un proverbe arabe dit « Le Scarabée » tout petit qu'il est, est roi chez lui. — Aussi nous, le petit groupe de la revue, malgré notre extrême jeunesse, mais secondés par notre directeur, Edouard de Lagaranne, (venu en Egypte comme par hasard, et un homme d'esprit, habile et de ressources variées), nous avons établi une véritable royauté mondaine dans la ville d'Alexandrie.

On s'arrachait le « Scarabée » qui paraissait le samedi soir. Telle dame était anxieuse de savoir si le pot aux roses dont elle fut l'héroïne avait transpiré parmi les échos de la revue, telle autre, impatiente de lire l'impression que sa nouvelle robe avait faite parmi ses rivales de la haute société; ou telles jeunes filles, soucieuses d'apprendre si l'on avait mentionné leur succès, au dernier tournoi de tennis, ou leurs attitudes onduleuses dans la valse ou la mazurka, au dernier bal.

Les messieurs, eux-mêmes recherchaient, avec non moins d'empressement, si leurs médaillons, encadrés d'une fine poésie, avaient paru ou si le poème — souvent des vers de mirliton — qu'ils avaient envoyé, avait été enfin bien accueilli; car le « Scarabée » exerçait une censure littéraire rigoureuse sur les élocutions qui sollicitaient son hospitalité.

Le « Scarabée » était principalement soucieux d'entretenir d'étroites relations avec le comité du théâtre, composé d'éminentes personnalités, à la tête duquel se trouvait l'inoubliable Victor Sinano.

Ce Comité avait pour mission d'envoyer des délégations en France et en Italie pour préparer des saisons théâtrales qui rivalisaient avec les scènes les plus en renom.

Nous n'avons plus assisté et nous n'assistons peut-être plus jamais à des soirées théâtrales comme celles qui ont mis en relief l'opéra du Caire et, surtout, le Zizinia d'Alexandrie.

De l'avis de tous les connaisseurs, voire des personnalités de passage en Egypte, la salle du Zizinia offrait l'aspect le plus artistique, l'organisation la mieux connue qu'on aurait exigée des principaux théâtres de l'Etranger.

Les soirées étaient éblouissantes, les loges étaient occupées par des personnes habituées, depuis leur enfance aussi bien par leurs positions que par leurs fortunes, au savoir-vivre et qui n'avaient aucune ressemblance avec les gens appelés aujourd'hui les nouveaux riches, ni par leur tenue ni par leur mise tapageuse et ostentatrice.

On eut dit que le Zizinia était un vaste écrin de bijoux et par les toilettes riches et sobres de ces dames d'Alexandrie (dont la beauté a toujours été reconnue et qui, d'ailleurs, s'est perpétuée jusqu'à nos jours), et par les mille reflets des bijoux portés avec un art qui a disparu.

Oui, on eut dit le Zizinia un vaste écrin de pierres précieuses et non un magasin de quincaillerie!

En dehors des représentations musicales ou dramatiques, le Zizinia donnait, parfois, de grands bals de gala pour des Sociétés de Bienfaisance et, le parterre servait alors de salle de danse où l'entrée était libre moyennant paiement d'une cotisation établie.

Les loges étaient occupées par la haute société et d'où des groupes se détachaient, de temps en temps, pour un tour de danse dans la salle, si l'on ne préférait pas le faire dans les couloirs longeant ces loges.

Il est à noter qu'à cause de l'entrée libre à un bal de bienfaisance, et, pour des raisons qu'il est aisé de comprendre, les dames admises au parterre, devaient être masquées.

A ce propos, je vais vous conter une amusette qui avait fait le tour des salons, de la corbeille de la Bourse et des apartés factieux.

Après les réunions de notre comité de rédaction au « Scarabée », nous avions l'habitude de recevoir

plusieurs amis et, entre un délicieux bock de bière glacée et un mezé succulent, car le whisky n'était pas encore en vogue, nous passions en revue les cancons de la nuit, les potins du jour, les commérages des boudoirs. Mais, de ces causeries intimes rien ne devait transpirer et aucun nom de ceux et, surtout, de celles qui avait passé sur nos lèvres ne devait, en aucun cas, être répété. Et je vous affirme que la consigne était strictement observée car notre discipline était rigoureuse et notre galanterie irréprochable.

Je crains fort que, de nos jours, notre jeunesse ne se soucie fort peu pour adopter ces principes et je n'hésiterai pas à déclarer que c'est à la femme qu'il faut, en grande partie, en attribuer la faute, car la femme, en voulant trop se rapprocher du rôle de l'homme, finit par perdre son cachet de féminité et à briser le charme qui la rend si accessible à sa tendresse.

Mais je passe au récit de l'amusement que je vous ai promis.

Ce soir là le Zizinia était brillamment illuminé, coquettement fleuri, grouillant de danseurs au parterre, parcé, dans les baignoires et les loges, par une assistance qui s'envoyait des sourires et des saluts amicaux. Nos alexandrines étaient plus attrayantes que jamais dans leurs superbes *evening dress*, et les messieurs, cravatés de blanc, exprimaient leur admiration soit en chuchotant des mots voilés dans l'oreille de l'une, soit en baisant une main tendue avec une coquette désinvolture.

Ce grand gala était donné au bénéfice de plusieurs Sociétés de Bienfaisance et le Tout-Alexandrie avait tenu à donner, selon ses moyens, sa généreuse ou modeste obole à ces œuvres de charité.

Deux orchestres de choix, jouant alternativement, occupaient la scène du théâtre à la grande satisfaction des danseurs qui, une fois lancés dans le tourbillon d'une valse, ne cherchaient aucun repos et dédaignaient tout répit.

Cependant, les partisans des flirts et les chercheurs d'aventures trouvent toujours le moyen de former quelques apartés et l'on devine les propos croustillants, les promesses illusoire, les reproches cuisants ou

les sourires ironiques qui se déroulent sous ces masques enveloppés de mystère.

Et, tout d'un coup, les spectateurs d'une baignoire qui touchait presque le parterre furent surpris par un rire si gracieux, si captivant qu'ils s'empressèrent d'en découvrir la source et devinèrent, sous un élégant masque noir, un corps de femme souple, une aisance raffinée, une tournure séduisante. Elle ameutait la zone où elle s'était placée, taquinant les uns, dédaignant les autres et son rire de continuer, en cascatelles d'or, à intriguer les assistants. La baignoire citée plus haut était occupée par un des plus connus financiers d'Alexandrie réputé, aussi bien par ses importantes activités à la bourse que par son goût prononcé pour le beau sexe.

Il se tourna vers un de ses compagnons, un jeune noctambule babilard et complaisant qui était attaché à sa personne comme courtier pour ses transactions de bourse et particulièrement lié par une vieille et fidèle amitié. Il lui fit signe et dit: vas y.

Le jeune homme, quelques instants après, circulait dans la salle parmi la foule compacte des danseurs et, arrivé du côté du masque noir, il s'arrêta et entama une conversation qui les fit s'éloigner tous deux en continuant leur bavardage: «Voyons, madame, soyez bien gentille et venez avec moi dans la baignoire du comte qui serait heureux de vous offrir une coupe de champagne».

Vous avez deviné que le comte était le riche financier dont on n'avait jamais connu la noble origine!

Mais le comte, vrai ou faux, était très riche et croyait pouvoir satisfaire tous ses caprices.

Et le jeune noctambule d'insister encore auprès de la dame pour la décider à l'accompagner. Or celle-ci plus délurée que jamais, jetant quolibets et mutineries à la tête ahurie du délégué du comte, lui souffla distinctement: «Mon cher, c'est en dévoilant mon visage et délaçant mon corsage que vous perdrez votre courtage», et elle déclina son nom.

C'était une ancienne courtisane qui avait eu son heure de célébrité

et qui conserva, malgré un âge avancé, une allure de jeunesse et un humour railleur. Sa voix musicale n'avait pas changé. Elle avait eu ce soir là le caprice de se livrer à une aventure passive et elle y a réussi.

Lorsque le comte apprit le curieux message, il éclata de rire et dit: «Retirons-nous de suite car elle est capable de se raviser et de venir nous surprendre». «Non», répondit son camarade, elle est trop femme d'esprit pour s'exposer à jouer ce rôle!».

«Tout de même, reprit le comte, j'aime mieux m'en aller, je suis fatigué de cette soirée. Il est deux heures du matin, je vous offre une bavaroise au Café d'Europe». C'était un établissement, à l'extrémité de la place Mohamed Aly, qui restait ouvert toute la nuit et où se réunissaient, après les nuits de plaisir ou de jeu, ceux qui avaient l'habitude de ne gagner leur lit qu'à l'apparition de l'aube.

Le lendemain, la déconvenue du Comte défrayait les conversations de tous les alexandrins et on en faisait des gorges chaudes dans tous les milieux, surtout sur la terrasse de la Bourse.

«Le Scarabée» avait eu, bien entendu les premiers échos de l'aventure.

Notre revue, en dehors de l'intérêt qu'elle attachait au mouvement théâtral, avait organisé des revues et des pièces écrites par ses propres collaborateurs, et jouées par des groupes d'amateurs qui ont transmis aux générations futures leur talent et leurs aptitudes. Nous ne saurions en effet qu'exprimer toute notre appréciation à ces troupes d'acteurs amateurs actuels qui se complaisent à monter des représentations vraiment intéressantes et nous donnent la mesure du dévouement qu'ils déploient pour affirmer l'amour de l'art et des lettres.

Nos revues et représentations brassaient l'époque de toute une année écoulée et étaient émaillées d'autant de verve que de caustiques propos sur les événements les plus saillants, les situations drolatiques qui s'étaient produites dans le monde où l'on s'amuse, les maladroites commises par des gens qui avaient cru se faire valoir et qui ont piteusement échoué.

Plus tard, un revuiste de talent, sans faire pâlir le succès de ses prédécesseurs, apporta sur la scène tout l'éclat de son esprit, toute la finesse d'une plume qui, sobre et réfléchi dans ses actes notariés, prenait une allure folle dans la présentation de ses personnages.

Max Prime, car vous avez deviné que c'est de lui que je parle, a continué, malgré les absorbants travaux de son étude, à ne manquer aucune occasion pour poursuivre une idée folichonne ou pour faire

appel à sa prodigieuse mémoire et exciter l'ardente curiosité, le vif désir de ses adeptes d'apprendre et, d'apprendre chaque jour davantage, ses énigmes et récréations littéraires; et, en tout cas, ses mots croisés ont littéralement assiégé l'esprit, surtout celui de cet essaim de jeunes filles qui sacrifieraient volontiers quelque partie de plaisir à la découverte de l'X qui se tapit surnoisement sous les signes cabalistiques dont ces mots sont soumis à l'examen des patients.

« La Réforme », en donnant une large hospitalité à ces délassements de l'esprit, en multipliant les améliorations dans ses services et dans son entourage, telle l'organisation de ces matinées musicales qui ont déjà obtenu un légitime succès, se place, sans contredit, au premier plan du mouvement mondain et intellectuel d'Alexandrie.

C'est avec joie que nous la félicitons de son cinquantenaire et nous lui souhaitons d'atteindre ses noces de diamants, avec plus d'éclat encore et de satisfaction.

## ACCALMIE

*Zanajiri Pacha, entr'autres souvenirs qu'il évoque, dans son article, nous parle du mouvement littéraire du passé et de la revue « Le Scarabée » qui était l'organe de la jeunesse d'antan.*

*Nous sommes sûrs de faire plaisir à plusieurs amis de « La Réforme » en reproduisant le sonnet suivant, paru le 15 Avril 1893, de Raoul Wilkinson, un des contemporains du « Scarabée », et qui est resté jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire jusqu'à naguère seulement, un poète délicat et une des physionomies les plus aimées des alexandrins.*

Je n'ai plus une envie et n'ai plus un plaisir,  
Et rien ne peut troubler mon existence triste.  
Aux cordes de mon cœur, l'ennui, sombre harpiste,  
Ne fait jamais chanter la chanson du désir.

Dans la tranquille nuit qui vient de me saisir  
Seul, un souvenir doux à mon calme égoïste  
Garde lointainement des reflets d'améthyste  
Et le parfum fané d'un violent élixir.

Or, cette femme fut le malheur de ma vie ;  
Par elle, toute joie, hélas, me fut ravie.  
Pourtant dans le silence en mon être épandu,

Je m'en souviens encore ! Elle était douce et brune...  
Mais cette image luit comme un astre perdu  
Dans la sérénité des soirs baignés de lune.

RAOUL WILKINSON

# Une œuvre sublime



Les équipes des volontaires photographiés, devant le siège de l'A.I.S.S.U., au début de notre siècle

Si nous voulions rechercher les hommes qui sont les vrais auteurs de cette admirable organisation humanitaire, nous y trouverions les figures les plus belles de toutes les nations qui vivent en communautés à Alexandrie. C'est sous l'influence de ces nobles hommes que notre cité s'est enrichie d'un ensemble d'œuvres admirables, et qu'a été créée l'Association des Secours d'Urgence, gloire de notre ville.

Citons en premier lieu, le doyen de la presse alexandrine, M. Raoul Canivet, qui fut pour toute cause philanthropique un champion éclairé.

C'est en 1900 que fut fondée l'Université Populaire Libre, par M. Raoul Canivet aidé d'un groupe d'hommes de bonne volonté appartenant à diverses nationalités, mais où prédominait l'élément italien et français.

Des ouvriers fréquentaient assidûment les cours de cette institution, spécialement des ouvriers ita-

liens et c'est à l'un d'entre eux, Pietro Vasai, ouvrier typographe, aussi remarquable par l'intelligence que par le cœur, que devait revenir

le mérite de la fondation des Secours d'Urgence en 1902.

Cette œuvre répondait à la plus impérieuse nécessité et dénotait chez son initiateur un sens très net des possibilités de l'heure. A cette époque en effet l'opinion publique commençait à s'émeouvoir. La vie de malheureux malades ou blessés gisant sur la voie publique ne pouvait laisser plus longtemps indifférents des âmes d'élite comme Pietro Vasai.

Si l'on tient compte du fait que la vie d'une personne dépend bien souvent de la rapidité avec laquelle lui sont donnés les tout premiers soins, l'on comprend aisément ce que l'abandon de blessés ou de malades sur la voie publique avait d'inhumain et d'indigne.

Une épidémie de choléra qui s'était entretemps déclarée à Alexandrie, fit ressentir, avec plus d'acuité encore, le manque d'une organisation de secours d'urgence et fit tomber les dernières hésitations de



PIETRO VASAI

Vasaï, qui, le 26 Juillet 1902, lança dans un journal « L'Operaio », qu'il dirigeait lui-même, un premier et vibrant appel à la population d'Alexandrie. A l'appel de Vasaï, plusieurs de nos concitoyens répondirent avec enthousiasme. D'autres citoyens se joignirent aux promoteurs et décidèrent de former immédiatement un Comité provisoire chargé de jeter les bases de la nouvelle association.

Quelques jours plus tard, le 3 Août 1902, ce comité provisoire convoqua les Alexandrins, dans les locaux mêmes de l'Université Populaire Libre, à une assemblée qui discutait et établit les bases de l'Association des Secours d'Urgence.

Quarante-trois ans ont passé depuis. L'association a marché de l'avant. Elle a fait du chemin, et quel chemin ! Il suffit de regarder l'œuvre gigantesque qu'elle est devenue aujourd'hui.

Néanmoins, le caractère fondamental de cette œuvre est demeu-

ré ce qu'il avait été au premier moment. C'est-à-dire, que depuis lors des citoyens de bonne volonté ont continué sans cesse à sacrifier, au service de l'Association, le temps dont ils disposent dans le courant de la journée et, à tour de rôle, leurs heures de repos durant la nuit, réussissant ainsi à assurer un service de garde permanent, toujours prêts à répondre à tout appel !

Mais revenons aux premiers volontaires des Secours d'Urgence. Ce n'est pas sans une profonde émotion que l'on parcourt les documents qui s'y rapportent et qui sont pieusement conservés au Musée de l'Association. Ces volontaires de la première heure étaient peu nombreux, leurs connaissances techniques laissaient certainement à désirer et les moyens dont ils disposaient étaient tout à fait rudimentaires. On ne peut que les admirer davantage. Faute du matériel nécessaire, ils transportaient les blessés

et les malades sur des civières improvisées et parfois même sur leurs épaules !

Ils ne disposaient pour le service de garde de nuit, ni de lits de camp, ni même d'une chaise longue pour s'y étendre durant les interminables et pénibles heures de veille !

Depuis cette époque, l'Association n'a cessé de progresser, et l'on peut dire que chaque année a été marquée pour elle par des progrès aussi prodigieux que les services rendus.

Le 4 novembre 1928, P.A.I.S.S.U. a eu le très grand honneur de voir son Siège Social, nouveau et moderne, de Kom El Dick inauguré par S.M. le Roi Fouad entouré des plus hautes personnalités de l'Etat.

Cette œuvre grandiose demeure une preuve irrécusable de ce que l'on peut obtenir du cœur des hommes lorsqu'il s'ouvre à la voix de la bonté et de la solidarité humaine.



Le Siège actuel des Secours d'Urgence

# Cinquante ans de médecine en Égypte

Le contraste entre ce qu'était la médecine en Égypte en 1895 et ce qu'elle est en 1945 est particulièrement frappant.

Le progrès réalisé dans le domaine médical pendant les 50 dernières années est, en effet, considérable. Plus encore que les autres branches de l'activité humaine, la médecine a progressé, dans notre pays, à pas de géant.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard en arrière, et de comparer l'état sanitaire lamentable existant à la fin du siècle dernier et les moyens précaires dont on disposait pour y remédier, avec le perfectionnement médical de l'Égypte d'aujourd'hui.

Mais il faut aussi constater le changement profond survenu, depuis cette époque, dans l'état d'esprit des habitants, dans leurs croyances, dans leur attitude envers la médecine, si l'on veut juger complètement de l'étendue du progrès obtenu.

1895 — Nous trouvons une population dont la majorité était atteinte de bilharziose et d'ankylostomiase, maladies qui, à part une forte mortalité, étaient cause de souffrances et d'affaiblissement de la race, et contre lesquelles aucun traitement efficace n'existait.

Un peuple parmi lequel les aveugles étaient légion, les maladies des yeux étant très répandues et les hôpitaux pour les soigner presque inexistantes.

Un pays où les maladies vénériennes étaient florissantes, comme partout, d'ailleurs, mais où manquaient les moyens de combattre efficacement le fléau.

Un pays où la mortalité infantile était exceptionnellement élevée, et où rien, ou presque rien, n'était fait pour y remédier.

Un pays où les femmes enceintes étaient abandonnées à leur triste sort. Négligées pendant leur grossesse, accouchées le plus souvent par des mégères qui ignoraient tout de la propreté, leurs suites de couches étaient malheureuses.

Un pays, enfin, ravagé périodiquement par des épidémies meurtrières de variole, de peste, de choléra, de typhus, sans parler des épidémies de maladies mineures, et où n'existait pas un seul hôpital de maladies infectieuses sur tout le territoire. L'hôpital des maladies infectieuses du Caire, représenté à sa création par deux ou trois tentes, date, je crois, de 1902. Lorsqu'une épidémie éclatait dans une localité, on n'avait d'autres ressources, pour en limiter l'extension, que d'isoler les malades, par un cordon, du reste de la population.

Quant à la prophylaxie contre ces terribles maladies, elle était également bien insuffisante. Car, si l'on pratiquait déjà la vaccination anti-variolique, c'était, malheureusement, avec beaucoup de fuites.

Aggravant cet état de choses, et plus dangereux encore, était l'état d'esprit qui régnait parmi la population. Les gens du peuple d'alors ne croyaient pas à la médecine et aux médecins. Ils avaient foi en la vertu curative des fétiches, des encens, des prières et des offrandes aux saints. Ils cachaient leurs malades dans la crainte de l'hôpital et leur administraient les remèdes de bonne femme les plus redoutables.

Ainsi, le peu de moyens dont disposaient les médecins pour lutter contre la maladie se heurtait, par surcroît, à l'ignorance de la masse.

Les institutions médicales étaient très réduites. Elles se bornaient, au

Caire, à une école de médecine à laquelle était annexé un hôpital (Kasr El Aini), un hôpital pour les yeux (Kajoun) administré par l'organisation des Wakfs, et un ou deux autres hôpitaux de moindre importance.

Dans chaque chef lieu de mou-dirieh, existait un hôpital, dirigé par un médecin-chef faisant fonction de chirurgien et de médecin, aidé par un ou deux assistants. Tous ces centres étaient mal outillés et manquaient d'installations convenables.

Aujourd'hui, le tableau a complètement changé et l'Égypte de 1945 peut être fière, à juste titre, du degré de développement auquel elle est parvenue dans toutes les branches de la médecine moderne.

L'École de médecine de Kasr El Aini, au Caire, dotée d'un très grand hôpital moderne, est devenue une faculté de première importance. La majorité de ses professeurs sont des Égyptiens. Une autre belle faculté vient de naître à Alexandrie. Tous ses professeurs sont des Égyptiens. Dans ces deux centres, l'enseignement est assuré par un corps d'élite qui fait honneur au pays. Outre Kasr El Aini, un grand nombre d'hôpitaux de tous genres fonctionnent dans la capitale: maternités, hôpitaux ophtalmologiques, hôpitaux pour maladies infectieuses (l'un à Abbassieh, l'autre à Embabeh) hôpitaux pour tuberculeux (sanatorium de Helouan et Sanatorium d'Abbassieh), centres de puériculture, antivénéériens, dispensaires anti-tuberculeux, etc.

À côté de la Faculté de Médecine, fonctionne un institut de recherches qui s'occupe des problèmes scientifiques, particulièrement de l'étude des maladies endémiques du pays. Il faut mentionner aussi l'institut antirabique dont l'utilité n'a pas besoin d'être soulignée.

Des laboratoires dirigés par le Ministère de l'Hygiène publique sont répandus dans tout le pays. Le laboratoire central du Caire est un centre important de la vie scientifique du pays. Une section de laboratoire est affectée spécialement à la fabrication des vaccins antivariolique et antityphique dont il fournit, seul, toute l'Égypte.

Alexandrie a un grand hôpital ophtalmologique, Rue Menasse, la Maternité Municipale (Dar Ismaïl), la Maternité Farouk Ier de la Orwa El Woska, un hôpital de maladies infectieuses à Hadra, un hôpital d'enfants, des cliniques externes rue Ier Khédive, où sont soignés les malades atteints d'affections diverses, plusieurs centres de puériculture, anti-vénériens et anti-tuberculeux. La ville s'enorgueillit aussi de l'Hôpital Fouad Ier, construit par la Moassat, dernier mot du modernisme en fait de créations hospitalières. Dans les deux villes, les colonies étrangères ont également construit des hôpitaux qui ne cessent de répandre leurs bienfaits.

Les provinces égyptiennes ne sont pas moins bien pourvues que les deux capitales. Chaque chef-lieu possède un important hôpital auquel est attaché un personnel spécialisé, et qui est doté de laboratoires et d'installations des plus modernes. En dehors de la capitale de la mouddirieh, toutes les petites villes, et même les grands villages, ont un hôpital, d'importance variable, mais qui, tous, rendent de grands services. Partout, fonctionnement des hôpitaux ophtalmologiques, des centres d'accouchement, de puériculture et des cliniques antivénéériennes.

Mais, deux organisations méritent une mention spéciale pour les incomparables services qu'elles rendent au pays. Je veux parler des hôpitaux ambulants pour le traitement de la bilharziose et de l'an-kylostomiase, d'une part, et pour les maladies des yeux, d'autre part. Ces deux organisations, dont les unités médicales sillonnent le pays et se déplacent d'un endroit à un

autre pour secourir les malades, ont été certainement une création géniale.

En matière de prophylaxie contre les maladies infectieuses, un grand pas a été franchi. Tous les moyens préventifs connus sont largement employés et, grâce à ces mesures vigilantes, les épidémies sont de moins en moins fréquentes et leur contrôle est devenu plus rapide. La vaccination antivariolique est appliquée maintenant avec la plus grande rigueur, et les fuites ne sont plus possibles. La vaccination antityphique se pratique sur une grande échelle. Il est vrai qu'elle n'est pas obligatoire, mais tous les contacts de malades sont obligatoirement vaccinés ainsi que tous les élèves des écoles. Partout, on encourage la prophylaxie par les vaccinations gratuites. Les mêmes mesures sont prises en ce qui concerne la vaccination antidiphthérique. Dans tout le pays une surveillance continuelle est exercée sur les établissements insalubres. Des sections spéciales s'occupent de ces établissements, de leurs installations sanitaires, de leur propreté. De nouvelles lois sont constamment promulguées pour l'amélioration sanitaire du pays, et leur exécution est assurée par des médecins et assistants des administrations.

Tandis que se formait et se perfectionnait l'appareil médical de l'Égypte moderne, l'esprit de la population se modifiait parallèlement. L'homme et la femme du peuple viennent volontiers maintenant, consulter le médecin. Ils fréquentent régulièrement les dispensaires. Ils ne redoutent plus les hôpitaux, et s'y font hospitaliser de leur propre gré.

On ne peut nier que la superstition soit encore répandue dans les classes pauvres de la population, que les pratiques du «*czar*» et autres exorcismes, que les traitements paramédicaux les plus inattendus y soient encore en faveur. Mais on doit admettre que ce n'est plus au même degré qu'autrefois. S'il n'est pas rare, en effet, de voir, dans les dispensaires des bébés couverts de

fetiches et d'amulettes, que les médecins dans les hôpitaux, trouvent parfois le dos de leurs malades remplis d'inscriptions en belle calligraphie, tout cela n'exclut pas le recours à la médecine. L'amulette n'est plus l'ennemi mais l'associé du médecin.

Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que, dans le demi siècle qui vient de s'écouler, l'Égypte a subi une transformation totale dans le domaine de la médecine. Parler de progrès semble insuffisant, car le mot implique l'idée d'une amélioration, alors que c'est presque à une création que nous avons à faire ici.

L'Égypte est, certainement, un des pays qui a eu le plus grand essor médical dans les dernières années. Mais sa population est tellement dense et pauvre que ce qui a été fait n'est pas encore suffisant. Pour subvenir aux besoins médicaux de tant d'indigents, pour être assuré que chaque personne recevra le secours médical que nécessite son état, pour ne plus avoir à redouter qu'un malade soit refusé à la porte d'un hôpital, il faut encore multiplier les efforts et créer de nombreux hôpitaux.

Mais le gouvernement ne pourrait pas et ne devrait pas supporter tout seul, la charge de ces nouveaux fardeaux. Aucun gouvernement ne serait à même de le faire.

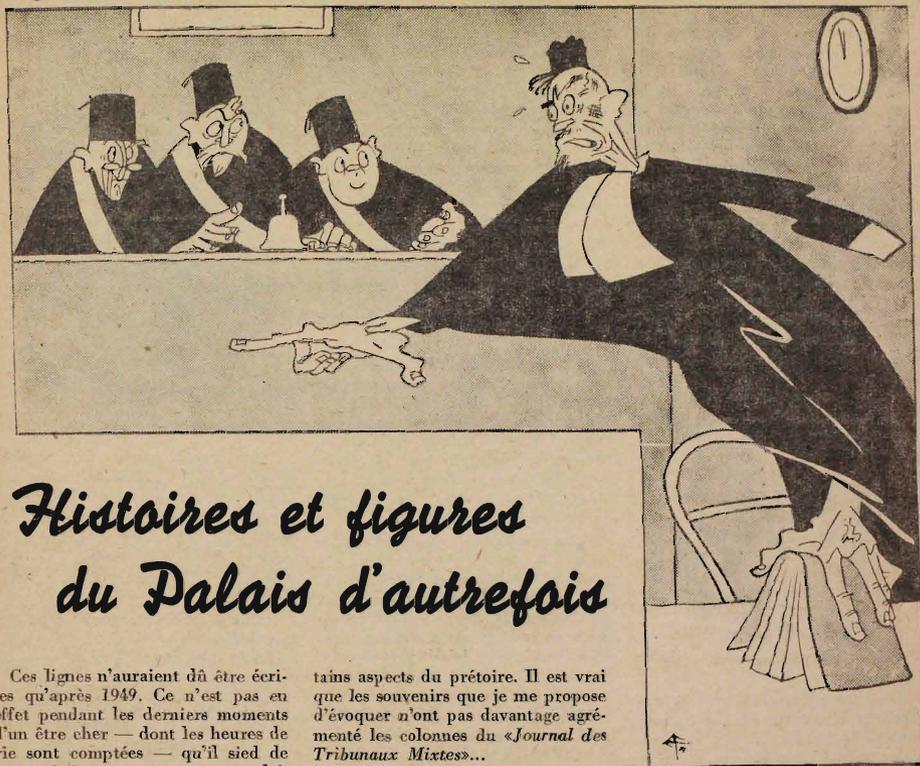
Constatons que l'Égypte est un des rares pays où le poids des hôpitaux repose presque entièrement sur l'état, le public n'apportant aucune contribution.

Souhaitons donc qu'une campagne, sérieusement entreprise, instruisse le public de ses devoirs et de la lourde tâche qui lui incombe. Et espérons que, dans cinquante ans, le médecin qui écrira cet article pour le centenaire de la réforme, n'aura pas ce reproche à faire à ceux qui possèdent, si toutefois, à cette époque, il y aura encore des gens qui posséderont quelque chose...

Dr. **ABBAS AMER**  
 Directeur de l'Hôpital  
 des Maladies Infectieuses  
 d'Alexandrie.







## Histoires et figures du Palais d'autrefois

Ces lignes n'auraient dû être écrites qu'après 1949. Ce n'est pas en effet pendant les derniers moments d'un être cher — dont les heures de vie sont comptées — qu'il sied de songer à évoquer ses aventures plaisantes. C'est beaucoup plus tard, quand on évoque le disparu, que l'on se plaît à revoir, non sans attendrissement, ses traits les plus souriants.

Mais « La Réforme » en a décidé autrement: sous la pression du calendrier, elle entend, pour son Cinquantenaire, faire passer sous les yeux du lecteur d'aujourd'hui la fresque du demi siècle qui vient de s'écouler et réserver leur place à nos Tribunaux Mixtes.

Elle a, me dit-on, puisé largement pour cela dans sa collection. Mais il est quelques histoires qu'elle n'y saurait trouver. Peut-être eût-il été irrespectueux de les présenter, au jour le jour, sous forme d'échos; peut-être aussi la chronique judiciaire, à la façon dont l'entendent les quotidiens d'Égypte, se prêtait-elle mal à la représentation de cer-

tains aspects du prétoire. Il est vrai que les souvenirs que je me propose d'évoquer n'ont pas davantage agrémenté les colonnes du « *Journal des Tribunaux Mixtes* »...

Mais il est, aujourd'hui, certains dieux qui sont rentrés dans leur Olympe, et dont on peut signaler les exploits sans pour cela porter atteinte à la majesté des divinités de l'heure, quelques chatouilleuses que celles-ci puissent être.

Ces figures dont les traits m'apparaissent, elles se sont estompées déjà. De l'apport des magistrats d'hier à l'œuvre judiciaire, le « *Bulletin de Législation et de Jurisprudence* » et la « *Gazette des Tribunaux Mixtes* » ont gardé le précieux trésor. Mais ces magistrats furent des hommes, et, en ceignant l'écharpe verte ou rouge ils ne se sont point toujours dépouillés de leurs faiblesses humaines.

Il ne peut y avoir, à le rappeler, nul sacrilège.

Je me suis cependant demandé si, pour parler des juges, il ne faudrait pas être magistrat soi-même.

Mais, entre eux, les juges se voient mal, car, pour la Magistrature comme pour le Barreau, le mot du Bâtonnier Barbox reste vrai: « La confraternité est une haine vigilante ».

Ce que le magistrat ne voit pas davantage chez son collègue qu'il ne le découvre en lui-même, c'est la déformation professionnelle. On ne distingue convenablement un personnage qu'avec un certain recul.

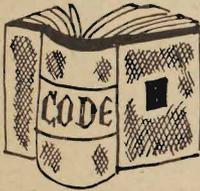
Encore faut-il ne pas se trouver trop loin; et c'est pourquoi la vision du justiciable ne saurait être assez nette: ou bien, comme Crainquebille, se laisse-t-il impressionner par la majesté du prétoire et pense-t-il que, dans un si bel appareil, le mécanisme doit être parfait; ou bien ses déboires judiciaires ne lui permettent-ils pas de considérer son juge autrement que comme un imbé-

cile... quand sa bonne chance ne le lui fait pas tenir pour un génie.

De la barre, on est assez loin du juge pour l'envelopper d'une vue d'ensemble, assez près pour que l'auréole n'éclipse pas le visage. L'angle y est le meilleur pour permettre le portrait. Peut-être faudrait-il dire la caricature: mais ne sont-ce point les traits les plus caractéristiques de son personnage que saisit le caricaturiste?

Pour ma part, je n'entends tracer ni portrait ni caricature. En évoquant simplement, au hasard du souvenir, quelques personnages du Palais d'autrefois, je leur laisserai le soin de se présenter eux-mêmes: car une attitude suffit souvent à révéler un caractère ou une tournure d'esprit.

Et j'aimerais qu'on les vit comme je les revois moi-même... à travers leurs toutes petites histoires.



Mes premiers contacts avec la Magistrature remontent plus loin que mon inscription au Barreau. Le Conseiller Bernardy de Sigoyer, qui n'était pas seulement un juriste, mais un fin lettré et un parfait homme du monde, dînait souvent à notre table: tant d'affinités de cœur et d'esprit l'unissaient à mon très cher beau-père, le futur Bâtonnier Mercinier. A mes yeux, avec ses favoris classiques, ses yeux pétillants d'intelligence et son exquise urbanité, la «souris blanche» personnifiait la Magistrature. C'est son souvenir, sans doute, qui m'a toujours attiré vers le juge dont l'écharpe ne réussit pas à dissimuler l'humanité.

Chez nous, le doux Conseiller de Sigoyer se réclamait moins volontiers de l'autorité du rébarbatif Dalloz que des enseignements du compréhensif Président Brillat-Savarin, à qui les travaux du Palais ne faisaient pas oublier les satisfactions du palais. Et ses œuvres m'apparaissent sous la forme de petits vers d'aimable inspiration et de forme délicate.

Un magistrat d'apparence plus sévère, et que j'étais trop jeune pour rencontrer encore, bien qu'il fut notre voisin à Ramleh, c'était le Comte Della Chiesa di Cervignasco. Mais, par contre, l'occasion m'était fournie plus souvent d'admirer ses deux charmantes filles, dont la beauté classique et la grâce furent pour beaucoup aussi, j'en suis certain, dans mon attachement à la famille judiciaire.

Combien fut mélancolique le jour où, après la mort du chef de famille, les Della Chiesa quittèrent l'Égypte pour leur Toscane natale...

A l'époque où je débutai au Barreau, c'était l'un des successeurs du Comte Della Chiesa qui présidait le Tribunal d'Alexandrie: le majestueux Comm. Paulucci di Calboli, fervent latinisant, auquel les juriconsultes romains fournissaient la substantifique moëlle de copieux jugements.

J'ai souvenir de l'une de ses décisions, où, après avoir en huit pages serrées fait ressortir dans la langue de Dante l'apparent bon droit du demandeur, mon client, il continuait en ces termes: «*Ma, come diceva Paolo...*», et faisait précéder un dispositif de déboutement d'une citation latine de dix lignes.

Mon client, un fougueux italien (qui ne se souvient à Alexandrie d'Andrigo Serafini, dont le «Théâtre Parisiana» devait, bientôt, rue Cléopâtre, monter la première revue de Max Prime, mon meilleur ami!) mon client, dis-je, très désempoigné par la mauvaise nouvelle que je lui avais donnée, s'était rendu au Greffe pour connaître les raisons de son infortune.

Lire des motifs rédigés en italien lui fut d'abord de maigre consolation: peu à peu, cependant, le sourire lui revenait. Le jugement paraissait tout à fait favorable: peut-être avais-je fait erreur en lui annonçant la perte de son procès. Serafini n'avait certes pas lu Courteline, ni pu imaginer que le Président Paulucci fut un élève du Président Barbemolle, lequel commençait par développer tous les arguments susceptibles de donner raison... au perdant; bref, Serafini se réjouissait déjà, quand lui apparut l'incompréhensible texte du juriconsulte Julius Paulus.

— Ma chi è questo f... Paolo? s'écria-t-il, courroucé contre l'inconnu auquel il devait son déboire.



Je viens, à propos du Président Paulucci, de mentionner le Dante: réminiscence, sans doute, de la tapisserie qui ornait l'antichambre de l'appartement de ce docte magistrat, et où je pus lire un jour, pieusement brodés, ces vers de l'auteur du «Purgatoire»:

«*Questi è Rimier: quest'è'l pregio,  
e l'onore  
Della casa De Calboli...*»

Fier de l'ancienneté de sa famille, le Président Paulucci de Calboli avait eu l'idée d'en fixer sur toile la dantesque attestation. Malheureusement, il avait eu le souci d'y faire broder aussi une référence au Chant XIV du «Purgatoire», où, intrigué par les points de suspension, j'eus la curiosité de rechercher le tercet, qui se reconstituait en ces termes:

«*...ove nullo  
Fatto s'è reda poi del suo valore.*»

Je sus, pour ma part, résister à la malignité d'avouer au Président de Calboli que j'avais recueilli le témoignage complet du compagnon de Virgile.





Mais ne tournons pas trop vite les feuillets jaunis du vieux calendrier...

Dominant mes plus anciens souvenirs, c'est une scène de révolution qui se dessine : une révolution de Palais, évidemment.

Le Président de Bülow était le meilleur, le plus courtois, le plus pacifique des hommes. Rien en lui, certes, n'évoquait la barbarie germanique. Mais la bonté n'est pas sans risques, car elle dégénère parfois en faiblesse. Les stagiaires turbulents du Tribunal de Justice Sommaire s'accoutumaient fort bien de la débonnairerie du Président : le Greffier, lui, en profitait par trop. Or, l'avocat n'aime guère être régenté par un greffier. Que ce fût ce dernier qui dirigeât l'audience, il s'en était souvent choqué : le jour où, pour obtenir le silence, le Greffier laissa échapper une injonction assez peu diplomatique, l'étincelle jaillit. La salle se vida comme par enchantement : le jeune Barreau faisait grève.

Mais, dans toutes les grèves, il y a des jaunes. Bien vite, certains timorés s'émurent d'entendre, de la porte entrebâillée, le Président, toujours sous la pression de son greffier, prononcer radiation sur radiation, nul avocat ne répondant à l'appel de l'huissier. Mais le futur Bâtonnier Alfred Catzeflis et moi-même n'entendions point voir avorter le mouvement. Il se campa à l'une des portes du prétoire et moi à l'autre, et personne ne rentra à l'audience. Le combat dut donc finir faute de combattants. Entretiens le Bâtonnier avait été alerté. L'audience suspendue fut reprise... pour permettre aux avocats d'agréer les explications du Président, qui non seule-

ment consentit à rétablir d'office toutes les affaires au rôle, mais nous déclara que lui seul désormais se chargerait de la direction de l'audience. Nous ne demandions pas autre chose. Il nous resta quelque remords d'avoir pu causer une peine, même légère, à cet excellent homme.

Tous les présidents n'étaient point aussi placides. Mais j'entends demeurer ici dans la note gaie, et si je songe au Président Van Horne, c'est uniquement pour rappeler ce que l'on disait couramment de lui au Palais : que, venu du Far West, il prétendait prendre les avocats au lasso. Les controverses de droit ne lui agréaient guère : ce fut lui qui, ayant incidemment à jouer le rôle de témoin dans une affaire disciplinaire, et invité à justifier les mesures qu'il avait prises comme juge d'instruction, répondit à celui de ses collègues qui présidait l'audience : « Le Code ? Je ne sais pas ce qu'il dit, et je ne veux pas le savoir ».

Deux autres figures m'apparissent sur ce chapitre de la police de l'audience : celle du Président Thorne, et celle du Président Démétriadès. Le premier, qui avant de passer au prétoire n'avait point été étranger au théâtre, avait le souci du décor et considérait sans doute que les mouvements de Thémis doivent être aussi bien réglés que ceux de Terpsichore.

Aussi surveillait-il particulièrement la tenue du public : « Chapeau ! » cria-t-il à plusieurs reprises le jour où l'entrée d'un justiciable en canotier le fit sursauter sur son siège. L'homme, qui ne se rendait pas compte que l'interpellation était son adresse, s'avança tranquillement, ayant sans doute complètement oublié qu'il avait conservé son couvre-chef. Le Président fit justice de la façon la plus expéditive : « Employez cet homme, dit-il au garde, et mettez-le au coin, son chapeau à la main ».

Le malheureux demeura face au mur pendant toute l'audience.

L'ordre présidentiel avait été si catégorique et l'exécution si rapide que le condamné ne douta pas une seule minute que la peine infligée à son incorrection fût inscrite dans le Code.



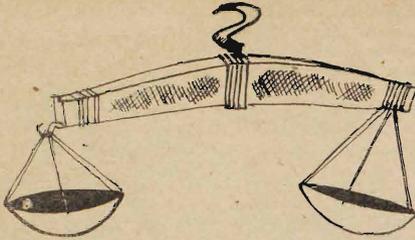
Le Président Démétriadès, lui, avait, sur la même question de la police de l'audience, soigneusement étudié son Code.

Comme il était plus indulgent encore que le Président de Bülow, et que les stagiaires de la Justice Sommaire en abusaient, il était hanté par l'article 66 du Code de Procédure, lequel prévoit le prononcé immédiat d'une peine de vingt-quatre heures de prison contre les individus qui troubleraient l'audience ; et quand un jeune avocat faisait trop de bruit, il le visait gentiment de son crayon, en lui sursumant cette menace enveloppée d'un sourire d'imploration : « Maître ! Maître ! Vingt-quatre heures ? Vingt-quatre heures ? »

L'avocat répondait par un sourire non moins courtois, se taisait deux minutes... puis recommençait.

Le Président Démétriadès aimait tellement les avocats qu'il ne comprenait pas que dans les jugements l'on taxât seulement les honoraires de ceux dont les clients avaient obtenu gain de cause, et ses collègues eurent toutes les peines du monde à le dissuader d'allouer également des honoraires à l'avocat... de la partie succombante : « Ce n'est pas juste — disait le Président Démétriadès. Le pauvre : il a travaillé plus que l'autre, puisque sa cause était plus difficile, et il mérite plus que l'autre une compensation ».





Il avait aussi trop de cœur pour l'épreuve qu'on lui infligea le jour où on le fit siéger au pénal. Au Tribunal des Contraventions, il s'attendrissait sur ces pauvres femmes que la police des mœurs lui amenait par fournées, pour avoir marqué trop d'insistance dans leurs invites aux passants du Boulevard de Ramleh. Sa barbiche blanche extériorisait son indulgence; il se faisait paternel : « Comment t'appelles-tu ? » dit-il un jour à une fraîche fille qui, la poitrine bien campée, s'avancait à l'appel de l'huissier. — Marika. — Eh bien, Marika, on te reproche d'avoir adressé aux passants des gestes provocants. Pourquoi provocants, Marika? Déjà assez provocante comme ça».

Et des deux paumes creusées, il ne permit pas à l'auditoire amusé de se méprendre sur la signification du compliment et la localisation de la provocation.

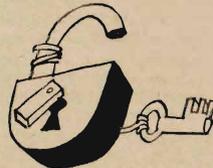
Un autre de ses collègues, dont la figure est encore trop proche pour que je me permette de le nommer, se plaçait à l'égard de cette clientèle spéciale du Tribunal des Contraventions sous l'angle esthétique.

Le plaisir des yeux, comme bien l'on pense, demeurait une assez rare satisfaction. Mais il arrivait que l'exception confirmât la règle.

L'une des contrevenantes séduisit particulièrement notre magistrat. Et comme le jeune substitut qui devait requérir et se trouvait près de lui était aussi le camarade de ses escapades nocturnes, il se pencha vers lui et, à voix basse : « Comment s'appelle-t-elle, celle-ci ? Elle est gentille; notez son adresse».

Malheureusement, les avocats ont l'oreille fine...

À l'égard de la même clientèle, un autre Juge des Contraventions pratiqua certain jour une troisième manière. Devant le Président Sorokine avaient comparu toute une série de propriétaires d'établissements incommodes ou insalubres. Puis, commença le défilé des racoleuses, car le Greffe avait soin, sur le rôle, de grouper les affaires par catégories : à la première qui comparut, avant tout interrogatoire, le Président Sorokine infligea sa condamnation : « Et vous aussi, dit-il, la fermeture ! »



Mais le Boulevard de Ramleh n'allait pas tous les jours au Palais. Il advint que le Palais alla au Boulevard de Ramleh.

Dans l'une de ces innombrables pensions d'artistes qui florissaient autrefois en ce quartier mouvementé, j'eus l'occasion de rencontrer un matin un Président et un Bâtonnier. Le premier avait, dans une affaire de détournement de courant électrique, ordonné une descente sur les lieux pour la vérification de l'ingénieux dispositif que la tenancière avait fait installer sur son compteur.

J'avais le bon droit de mon côté, puisque je représentais la Compagnie, mais je n'en fus pas moins fort intimidé, — ah ! que j'étais jeune ! — d'avoir à attendre l'arrivée du

magistrat et du confrère auquel la défenderesse avait confié sa difficile cause : l'un et l'autre étaient d'augustes et sérieux personnages. Du moins les avais-je toujours tenus pour tels.

Je ne fus donc que plus interloqué du dialogue qui s'engagea à l'arrivée du Président, flanqué de son greffier :

— Ah ! C'est toi ! lui dit la dame du logis en guise de bienvenue.

— Je ne viens pas en client, rétorqua le magistrat, mais dans l'exercice de mes fonctions.

Et le Bâtonnier de s'entretenir : — Tâche de tenir ta langue devant Monsieur le Président.

Ce double tutoiement me laissa rêveur...



Non, décidément, certaines petites histoires du Palais auraient difficilement pu être recueillies dans la collection de « La Réforme ».

Trouveront-elles grâce aujourd'hui ?

Il le faudrait bien, pour que l'on n'oublîât pas demain que notre Justice a été Mixte avant tout : donc, qu'il lui appartenait de se montrer aussi gauloise à l'occasion.



Je viens de parler du tutoiement. Il est de règle dans les Pas Perdus, mais il détonne à l'audience. Il arrive pourtant parfois qu'on s'oublie.

Je plaidais devant le Tribunal de Mansourah une affaire importante qui avait nécessité le déplacement de plusieurs confrères notoires d'Alexandrie et du Caire. Le défenseur de mon adversaire demanda, après sa plaidoirie, que le Tribunal lui concédât un délai pour une réplique. Droit fut fait à sa requête ; puis aussitôt mon vieil et très cher ami Paul Beneducci, qui présidait, m'interpella :

— Et toi, combien de temps veux-tu ?

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'il se rendit compte de l'impair. Pour sauver la situation, en établissant une moyenne, je me fit protocolaire à l'extrême :

— Monsieur le Président, si le Tribunal veut bien m'y autoriser, je lui demanderai très respectueusement...

De cette anecdote, il ne faudrait point se hâter de conclure à l'avantage, pour l'avocat, de ses rapports d'amitié avec les magistrats.

Le même Président Beneducci, à qui je faisais un jour remarquer, hors du prétoire, combien le sort m'avait été récemment peu favorable devant la Chambre qu'il présidait, me donna la clef de l'énigme :

— Tu oublies combien notre amitié est notoire : aussi faut-il que tu aies deux fois raison pour que je puisse te donner gain de cause.

Il était arrivé, quelques années auparavant, une similaire mésaventure à mon beau-père le Bâtonnier Mercier.

Lui aussi — c'était au cours d'une traversée de fin Juin où de nombreux magistrats et avocats se trouvaient réunis sur un pont de paquebot — avait eu à manifester sa surprise de la perte de plusieurs procès qu'il avait tenus pour sûrs :

— Mon cher Maître, lui dit le Président Paulucci, ne soyez nullement surpris de cette statistique : pour ma part, lorsque je vous vois à la barre, je pense aussitôt que la cause de votre client doit être bien difficile, pour qu'il ait fait appel à une sommité du Barreau. Quand apparaît le grand médecin, c'est que le malade file un mauvais coton.

Le compliment avait son prix, mais le prix était élevé...

Quand un magistrat adresse des compliments à un avocat, ce dernier, la plupart du temps, serait naïf de ne pas ressentir quelque inquiétude. Je n'aime guère, pour ma part, rencontrer après l'audience un juge qui me félicite de ma plaidoirie. Le symptôme est sûr : le procès est perdu. Le magistrat qui distribue des louanges rend toujours inconsciemment hommage à la difficulté qu'à ses yeux l'avocat a dû surmonter pour se tirer brillamment d'affaire avec de mauvais arguments.

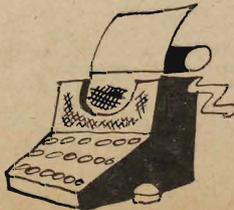


Il est arrivé à l'un de mes anciens confrères, qui n'était point ennemi des compliments, de se rengorger trop tôt le jour où, dans l'ascenseur, le Président Sandars — qui s'y connaissait en fleurs ! — lui tint ce propos :

— J'admire toujours vos conclusions, mon cher Maître. Elles sont parfaites.

Malheureusement, il ajouta aussitôt :

— Quelle est donc la marque de votre machine à écrire ?



J'ai parlé en une autre circonstance des beautés de la langue mixte (x), qui s'est ajoutée d'autorité à nos quatre langues judiciaires.

En Egypte, magistrats et avocats sont d'ailleurs polyglottes par nécessité. Mais la navigation n'est pas sans écueils.

Je résisterais mal au plaisir de rappeler à nouveau cette anecdote, qui dépasse mes souvenirs personnels, mais qui se racontait volontiers au Palais à l'époque où j'y faisais mes premiers pas. Le Président Satow vit un jour comparaître en référé, en personne, une pauvre locataire italienne dont un propriétaire probablement sans cœur réclamait l'expulsion.

— Signora, lui dit-il, si domanda vostra espulsione.

— Scusatemi, Signor Presidente, répondit la bonne femme. Non capisco l'inglese.

La langue mixte était fort pratiquée par certains avocats :

— Qui comparait pour le défendeur ? demandait un président dont j'ai oublié le nom.

— Je, — répondit l'inoubliable Me. Scaramella.

Même mixte, la langue du prétoire ne s'accommode pas toujours de certaines libertés. Pour avoir voulu le rappeler, le Président Hansson se mordit une fois les doigts... et les lèvres.

Dans une affaire de contrefaçon, plaidée à la barre de la Cour au lendemain de la dernière guerre, Me. Scordino avait commencé sa plaidoirie en ces termes :

— Mon client importait des magnétos Bosch.

— Maître, interrompit le Président Hansson : la guerre est finie. Ne dites pas boche, s'il vous plaît.

Car le Président Hansson poussait au plus haut degré le souci de l'impartiale neutralité.

Que dut-il penser, rentré dans son malheureux pays envahi, où la mort vient de le frapper, des « boches » de toujours ?

(x) « Aux Portes de Thémis », Conférence prononcée le 24 Avril 1919 à Alexandrie, dans la Salle de la Mission Américaine.



Je ne veux pas clôturer le chapitre des langues judiciaires... et non judiciaires sans rappeler la satisfaction avec laquelle le greffier de mon ami Beneducci, qui siège lui aussi aux Contraventions, dit à ce charmant magistrat :

— Monsieur le Président, nous avons aujourd'hui au rôle une contravention pour excès de vitesse contre un chauffeur russe. Comme il ne comprend pas le français, vous allez pouvoir l'interroger en sa langue.

L'infortuné Président Beneducci en blêmit.

Oui, sans doute, il était russe... mais...

Comment détruire les illusions d'un greffier si attentionné ?

A l'audience, quand vint le tour du contrevenant russe, le Président Beneducci ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Renvoyé d'office à quinzaine, prononça-t-il, en se promettant bien, in petto, d'être malade ce jour-là et de se faire remplacer par un collègue.

Le greffier n'a pas encore compris.

Russe, le Président Sorokine l'était davantage. A ceux des naïfs débutants qui, dans les Pas Perdus, s'étonnaient parfois de son manque d'enthousiasme pour les théories juridiques, qu'il aimait à tourner le plus souvent avec un mot d'esprit... leurs aînés racontaient l'histoire de la nomination de ce magistrat aux Juridictions Mixtes.

Je ne sais si l'histoire est vraie, mais se non è vera fu ben trovata.

En des temps très anciens, paraît-il, M. Sorokine avait été gouverneur d'une ville de la Mer Noire. Il était

alors fort jeune, ce qui explique l'escapade qu'il voulut s'offrir pendant quelques jours, laissant pour instructions formelles à son secrétaire de répondre télégraphiquement : « Tout va bien », aux éventuelles communications de St. Pétersbourg.

Or, il advint — la Providence joue parfois de ces tours aux malheureux mortels — que, pendant les vacances que le Gouverneur s'était octroyées, sa ville flamba. Ce fut incidemment que le lointain Ministère apprit la chose. Saint-Pétersbourg demanda aussitôt des informations. A quoi le secrétaire, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, répondit par câble : « Tout va bien ».

Après cette aventure, le Gouverneur Sorokine, évidemment, ne pouvait demeurer en place. Mais il était bien en Cour et jouissait de hautes protections.

Que faire de lui ? se demandait-on à St. Pétersbourg, — quand subitement, les ministres du Tsar furent tirés d'embarras par une communication de la lointaine Egypte qui, pour les Tribunaux de la Réforme, demandait un magistrat russe.

Ce fut ainsi, racontait-on dans les Pas Perdus, que notre Institution recueillit l'héritage de la ville incendiée.

L'anecdote jette en tous cas quelque lueur sur la conception que se faisait le Président Sorokine du principe d'autorité, lequel est sauf... lorsqu'on ne se fait pas pincer.

Toujours aux Contraventions, il se vit un jour déférer un particulier poursuivi pour avoir, contre un arbre, paré à la carence des arroseurs municipaux.

— Cinquante piastres d'amende, prononça le juge.

— Et surtout, poursuivit-il aussitôt, ne vous méprenez pas. Monsieur, sur les motifs de votre condamnation. Ceux que vous pourriez lire au Greffe ne seront pas les vrais motifs : je vous ai condamné, Monsieur, pour votre bêtise. Sauf, moi, Monsieur, quand je veux m'arrêter devant un mur, je commence par m'assurer qu'il n'y a pas de chaouiche !

Il est arrivé à certains magistrats, même venus des rives du Nil et non de celles du Dnieper, de ne point pour cela mieux connaître toutes les subtilités du langage juridique... ou technique. Mais le prétoire est aussi une école, même pour les juges, et leur désir de s'instruire est toujours louable.

Le Président Van Den Bosch n'était point, semble-t-il, de cet avis.

Le Tribunal de Mansourah tenait ce jour-là une fort belle audience : une notoriété du Barreau marseillais s'était en effet déplacée tout exprès pour plaider devant nos magistrats de province.

Tous les juges de Mansourah avaient tenu à assister à la plaidoirie de Me. Léopold Dor, qui expliquait comment s'était produit, au large de Port-Saïd, un fâcheux abordage. Un silence respectueux régnait dans l'auditoire. Cependant, les avocats se demandaient, non sans curiosité, ce qui pouvait bien se chuchoter sur le siège du Tribunal, où, à maintes reprises, on avait vu l'un des assesseurs se pencher vers le Président, pour lui murmurer quelque chose, et le Président marquer par un geste coupant qu'il ne voulait rien entendre. L'assesseur ne se décourageait pas. Il recommençait périodiquement, et, périodiquement aussi, le geste présidentiel se renouvelait. Le délégué Maksud pacha, qui, ainsi qu'il se devait, avait honoré l'audience de sa présence, et qui, à l'issue des débats, n'avait pas manqué à ses traditions d'offrir un grand déjeuner à l'hôte de marque ainsi qu'aux magistrats et aux principaux avocats du Barreau de Mansourah, voulut en avoir le cœur net :

— Mon cher Président, demandait-il, nous avons tous été assez intrigués ce matin, au cours de la plaidoirie de Me. Dor. Que voulait donc votre assesseur de gauche, et pour quoi donc, chaque fois qu'il parlait, faisiez-vous le mouvement d'écartier une mouche impertune ?

— Ce qu'il voulait ? bondit le Président Van den Bosch. Vous voulez le savoir, ce qu'il voulait : « Demandez à Me. Dor, me disait-il, ce qu'il veut dire par *bâbord* ». Non, mais sachez-vous... !

Maksud Pacha connaissait trop le Président Van den Bosch pour lui rétorquer : « Eh que ne l'avez-vous renseigné vous-même ? »

Que le Président Van den Bosch eût poussé jusqu'à la malice le souci de ne point troubler la plaidoirie d'un avocat, cela ne signifie pas que tous les présidents manifestent une égale appréciation de l'éloquence de la barre: leur œil se tourne plus volontiers vers l'herloge que ne se tend leur oreille vers l'avocat qui plaide.



Le Président Sorokine — encore lui! — avait la phobie des plaidoiries. Mais il n'est pas que des avocats psychologues. Certains poussent le sentiment du devoir jusqu'à l'erreur de tactique. Me. Gallois fut un jour de ceux-là:

— Il est indispensable que je développe oralement mes moyens, dit-il.

Le Président Sorokine dut le laisser parler. Il parla une demi-heure, ce qui était beaucoup pour le Tribunal de Justice Sommaire. Et comme Me. Gallois remettait sa toque pour conclure, car il avait le souci des traditions françaises:

— Vous avez fini, Maître?

— Oui, Monsieur le Président, j'ai fini.

— Qu'avez-vous dit? Je n'ai pas bien compris.

Me. Gallois voulut jouer au plus fin et exercer des représailles:

— Je vais vous le répéter, Monsieur le Président.

Et de rééditer, intégralement, toute sa plaidoirie.

Il est inutile, je pense, de relater ce qui se produisit à huitaine.

Tout comme Me. Gallois, un autre de nos bons confrères, récemment disparu, aimait plaider.

Et tout comme le Président Sorokine, le Président d'Alpoim se vengea.

C'était au Tribunal Correctionnel, à l'époque où les détournements d'objets saisis formaient le menu ordinaire du Pénal:

— Le Ministère Public abandonne la prévention, annonça le Président d'Alpoim. La cause peut être considérée comme entendue.

— Pardon, dit le défenseur, mais je n'ai pas plaidé.

— Cela devient inutile, observa le Président.

— Pas du tout, dit l'avocat: car le Tribunal n'est pas lié par la renonciation du Parquet, et il faut qu'il soit édifié.

Notre confrère plaida longuement, et fort bien.

Ses clients, trois fellabs qui avaient quitté ce jour-là leur champ pour comparaître en correctionnelle, paraissaient en tous cas particulièrement satisfaits de la fougue oratoire de leur défenseur. Mais leur plaisir fut de brève durée. L'avocat n'eut pas plutôt terminé sa plaidoirie que le Président, sans même faire le geste de consulter ses collègues, prononça:

— Trois mois de prison. L'audience est levée.

Je n'oublierai pas d'ajouter que sitôt rentré dans la Chambre des délibérations, le Président d'Alpoim fit appeler le Bâtonnier:

— Dites aux clients de votre confrère, je vous prie, que le jugement ne sera pas motivé, et qu'ils aient à se pourvoir immédiatement en cassation.



Ces magistrats, qui n'aiment point les plaidoiries, aiment-ils davantage les conclusions?

Est-il sacrilège de poser la question, sans généraliser, bien entendu?

Mon compatriote Me. Karcher fit un jour avec un confrère le pari que sa prose ne serait point lue. Après le prononcé du jugement, il se rendit au Greffe, demanda le dossier, et fit avec une ironie amère, constater par le Greffier que le fil tenu dont il avait eu soin de relier, par la droite, les pages de ses conclusions, n'avait pas été brisé...



Le Président qui fut le héros de cette aventure ne s'appelait certainement pas Houriet.

Ce dernier, dont les arrêts monumentaux faisaient le désespoir des greffiers mais enrichissaient les rôlistes, ne laissait pas un argument sans réponse: il lui arriva même d'en prêter aux plaideurs, pour se donner la satisfaction de répondre à tel ou tel moyen, et de démontrer combien celui-ci aurait été mal fondé... s'il avait été soulevé.

Il lui advint aussi, dans une affaire mémorable où les plaideurs avaient présenté toute une bibliothèque de conclusions, de dénombrer, au début de son arrêt, le nombre de pages qu'il avait lues et celui des pièces qu'il avait examinées.

Il fit mieux encore: l'un des plaideurs ayant fait précéder son nom d'un titre de noblesse, il commença par passer au crible son droit à le porter.

Bien des années avant le temps dont je parle, d'assez nombreux magistrats n'éprouvaient aucunement le

besoin de se donner l'allure de bourgeois de travail, et de poser aux juristes.



Il était parfaitement admis, à cette époque heureuse, que la Magistrature Mixte méritait surtout son nom parce qu'elle se composait de magistrats qui rendaient la justice... et d'autres qui se limitaient à faire nombre, ou, tout au moins, à se réserver des tâches accessoires, sans pour cela figurer en moins bonne place dans les statistiques judiciaires. Le Conseiller d'Abaza, par exemple, devait détenir le record du nombre des arrêts: mais c'étaient des arrêts de défaut.

Le Président Cambas aimait à raconter une petite histoire qui remontait à ses débuts au Barreau. Elle n'est pas d'hier, ou même d'avant-hier, comme on le voit. Il avait été convié un jour à un thé donné par un magistrat du Tribunal d'Alexandrie, dont il était de notoriété publique qu'il n'avait jamais été l'auteur du moindre jugement. Ce n'en était pas moins un excellent homme. Il entraîna le jeune avocat dans sa bibliothèque, où figuraient un nombre impressionnant de gros volumes richement reliés:

— Ce sont là mes œuvres, dit-il. Je les ai réunies pour les conserver à mes enfants.

Le jeune Cambas se demandait déjà si son hôte n'était pas un grand calomnié, quand il s'avisait, pour manifester son intérêt, de tirer à lui l'un des gros volumes. Les œuvres du magistrat... c'étaient des doubles des formules imprimées d'ordonnances de fixation des jours et heures des enquêtes.

Ce sont là des histoires bien anciennes...

Est-ce par souci de ne point troubler la quiétude des vivants et de faire seulement sourire les disparus que je me suis limité à glaner dans de vieux souvenirs? Je n'en sais trop rien. Peut-être le choix de ces quelques anecdotes est-il dû simplement à la tristesse de notre Palais d'aujourd'hui.

Car il est bien morose, désormais, râlant sous le linceul qu'on lui a tissé à Montreux.

Les jeunes s'y sentent déjà trop vieux, et les vieux n'y sont plus jeunes.

Il faudrait, si quelque Tallemant des Réaux voulait se faire à l'heure actuelle l'historiographe de notre Magistrature et de notre Barreau, qu'il inventât des historiettes de toutes pièces.

Ah! non, l'on n'est pas gai dans les Pas Perdus de 1945...

MAXIME PUPIKOFER



# LE THÉÂTRE ALHAMBRA

## musée idéal de nos souvenirs artistiques

(par JEAN-ATHOS)

Mieux qu'une salle de spectacles, le Théâtre Alhambra est une institution dont la popularité ne saurait se passer d'un commentaire détaillé dès qu'on voudrait remémorer les événements saillants qui, au cours des dernières cinquante années, se sont déroulés dans la Cité d'Alexandre. Son nom et les fantômes dont il s'accompagne se sont greffés dans nos souvenirs avec une telle ténacité qu'il nous est difficile d'évoquer un ténor, une sociétaire de la Comédie Française, un soliste, un conférencier, un opéra ou une symphonie, sans que la vision de ce théâtre ne réapparaisse à nos yeux nostalgiques. Austère et décrépie, sa façade — qu'un jardin sans fleurs a toujours séparé d'une rue constamment sale à cause de l'insouciance de ses nombreux boutiquiers — constitue un rempart derrière lequel, pendant trente-sept ans, la beauté et l'intelligence ont pris, pour s'exprimer, les formes les plus diverses de l'art. C'est là, dans ce rectangle bordé — ironie symbolique ! — d'un cabaret et d'une église, que les Alexandrins ont connu leurs joies les plus pures, leurs émotions les plus délicates, leurs divertissements les plus innocents.

L'idée de créer ce « refuge » vint à notre regretté concitoyen Salomon Conegliano et à son fils Bettino en 1907, lorsque, le Théâtre Zizinia ayant fermé ses portes, Alexandrie, malgré son cosmopolitisme, ne disposait plus d'une scène officielle.

C'est alors qu'ils décidèrent d'abandonner le vieil Alhambra pour construire le nouveau, celui dont nous voulons parler ici. Les Mânes des artistes quittèrent, donc, la Rue de la Gare du Caire pour s'installer Rue Safia Zaghoul Pacha qui, à cette époque, s'appelait Missalla.

Il serait, cependant, injuste de faire l'historique des soirées de cet Alhambra, que tous nous connaissons, sans consacrer quelques lignes

à l'autre où nos aïeux et nos parents se délectèrent du temps des faux-cols amidonnés, des corsets garnis de baleines et des aigrettes. C'est en 1890 que Salomon Conegliano, en sa qualité de nouveau propriétaire, lui donna le nom du merveilleux palais mauresque de Grenade. Jusqu'alors il s'était appelé « Théâtre



Salomon Conegliano

de l'Exposition Egyptienne ». Sa scène était double : un de ses côtés donnait dans la salle d'été qui avait le ciel étoilé pour plafond. « Papa Salomon », comme on le voit, avait l'esprit d'innovation. D'ailleurs il se vantait — lui, si modeste — de deux choses : d'avoir adopté ce nouveau genre de scène et d'avoir monté, pour la première fois en Egypte, l'opéra *I Pagliacci* de Leoncavallo.

Le vieil Alhambra rivalisait, en outre, avec le Zizinia puisque, durant les saisons d'opéra, les représentations s'alternaient sur leurs scènes respectives ; et bien que le snobisme donnât un cachet plus somptueux au théâtre de la Rue Rosette (tel était alors le nom de la Rue Fouad Ier), le public ne manquait pas d'accourir à l'établissement de M. Conegliano. Celui-ci, cependant,

révait d'une salle plus moderne et plus élégante. Pouvant désormais compter sur son jeune fils Bettino, qui s'était entremis engouffré dans l'étude du piano, il entreprit la construction d'un nouveau théâtre, l'Alhambra No. 2, dont l'inauguration eut lieu en 1907. La lyre dorée qui surmontait la métope ro-coco de l'édifice symbolisait avec éloquence les intentions des propriétaires. Ils réussirent, en effet, à monopoliser les affaires théâtrales quand le Zizinia eut clos son existence glorieuse... au bruit des applaudissements adressés par son public aux jambes des soubrettes et des danseuses d'une troupe d'opérettes.

Depuis lors, l'Alhambra a été le théâtre officiel d'Alexandrie. Après la mort de « Papa Salomon », Bettino Conegliano en devint le directeur artistique et l'administrateur. Et c'est lui qui, s'imposant souvent de lourds sacrifices, a gardé avec fermeté le timon des affaires jusqu'au 26 janvier 1943, date à laquelle il signa un contrat de vente avec M. Elie Loufi.

Connaissant l'activité, et surtout l'amour pour l'art de notre ami Bettino, nous sommes tentés de croire qu'il soit le descendant de ce Lorenzo Da Ponte qui écrivit pour Mozart les « libretti » des *Nozze di Figaro* et de *Don Giovanni*. Ce Da Ponte, né en Vénétie, était Israélite et s'appela de son vrai nom Emanuele Conegliano. Converti au catholicisme, il entra au séminaire et fut ordonné prêtre en 1773. Ayant été choisi comme librettiste de l'Opéra de Vienne par l'Empereur Joseph II, il prit le nom de Lorenzo Da Ponte — nom illustre que l'histoire de la musique a depuis associé à celui de Mozart. S'il ne s'agit que d'une coïncidence, qu'on nous permette de dire qu'elle est bien curieuse !

Il n'y a pas de manifestations intellectuelles ou artistiques qui ne se soient déroulées dans le cadre de l'Alhambra. Au cours de trente-sept ans, les artistes les plus célèbres se sont succédés sur sa scène. Cela nous permet d'affirmer que, grâce à l'existence de cette salle de spectacles, Alexandrie peut réclamer le droit d'être considérée comme une Capitale. Les représentants de la littérature dramatique et de la musique des Nations les plus civi-

lisées ont connu l'hospitalité de ce théâtre qui, tout en n'étant pas fastueux, a une tradition des plus honorables et des plus riches. Tout Alexandrie a passé dans ses loges, son parterre, sa galerie. Même la conduite du poutlailler, qui n'a jamais été qu'une... in-conduite, témoigne de l'intérêt que les classes populaires portaient à ses spectacles, car, sitôt que le rideau se levait, les voix gouailleuses et les bruits cessaient. L'atmosphère se saturait, alors, de rythmes, d'harmonies, d'enchantements.

En écrivant ces lignes, tout un monde fantastique tournoie autour de nous. Des visages lointains, des voix inoubliables, des corps impeccables, des phrases illuminées par la passion, des idées nobles, passent, comme dans un rêve, sur l'écran des souvenirs. Dans cette ambiance faite de nuances et de transparences, toute une foule s'agite devant nous. Une forêt d'archets tressaille dans la fosse de l'orchestre. C'est Toscanini qui, par ses gestes magiques, tour à tour violents et caressants, fait chanter une légion d'instruments ; c'est Weingartner, méticuleux, spasmodique, langoureux, qui réitère le miracle symphonique ; c'est Calomiris, le compositeur grec bien connu, qui égère ses mélodies chargées de folklore balkanique. Mais l'admiration que nous éprouvons pour l'Orchestre de Palestine, que Toscanini et Weingartner ont dirigé chez-nous, ne nous fait guère oublier d'autres concerts, ceux qui nous étaient offerts, avec une touchante humilité artistique, mais aussi avec combien de ferveur, par les Bonomi, les Galletti, les Cajo, les Isaia, les Cantoni, les Huttel, du temps où les grands chefs-d'orchestre préféraient les pupitres du Metropolitan et de Covent Garden à celui de l'Alhambra.

L'opéra, tout au contraire, a connu chez-nous des triomphes réguliers. Bettino Conegliano n'y renonça qu'entre 1914 et 1918, à cause de la première guerre mondiale. Excepté cette parenthèse forcée, il s'est toujours fait un devoir d'engager, chaque année, une bonne troupe. C'est ainsi que nous avons pu applaudir des chefs d'orchestre comme Barone, Vitale, Votto, Armani, La Rotella ; que nous avons entendu des sopranos célèbres, tels

que Salomea Krutchenisky, Tarquinia Tarquini, Mazzoleni, De Hidalgo, Mercedès Capisir, Poli-Randaccio, Bianca Scacciati, Flora Valles, Ninon Vallin, Marise Beaujon, Isora Rinolfi, Augusta Concato, Maria Carena, Arangi-Lombardi ; que nous avons eu le plaisir de voir Mme Zinetti, excellent mezzo-soprano, prêter sa voix prenante et sa prestance svelte et harmonieuse au personnage de *Car-men*. Et les ténors ! Ne suffirait-il pas de nommer John Sullivan,

reçu au Palais d'Abdine par feu le Roi Fouad 1er qui daigna le féliciter.

●

Mais la scène de ce théâtre n'a pas connu que les fastes du mélodrame. La musique de chambre y a eu des manifestations qui marquent dans les annales de la vie alexandrine. La collaboration de Bettino Conegliano avec la Société des Concerts a été, en effet, on ne peut plus heureuse. Grâce à elle, et parfois grâce aux efforts personnels de M. Conegliano, les quatuors Sevcik-Lotsky, Kretly, Jancovich, ainsi que le Quartetto Italiano, nous ont permis de mieux explorer et comprendre Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Dvorak, Debussy, Ravel, Malipiero, Pizzetti, Hindemith. D'autres mystères, ceux des sonates, nous ont été décelés par des concertistes dont la renommée ne connaît pas de frontières. Parmi les violonistes, nous mentionnons Kubelik, Hubermann, Heifetz, Vasa Pihoda, Busch, Elman, Thibaud, Marteau, Milstein, Szigeti, Benedetti, Yvonne Astruc, Erika Morini, Sylvia De Gay, Armida Senatra. Ajoutons à cette liste vraiment exceptionnelle les violoncellistes : Casals, Bonucci, Marçal, Viterbini, Cassado, sans toutefois oublier ce prodigieux Gallignani, émule de Kusevitzky, qui, au cours d'une soirée mémorable, nous apprit que la contrebasse, elle aussi, peut chanter de joie et de douleur à l'instar des instruments qui en ont la noble prérogative. Et ce n'est pas tout. Chaque année, à la saison des concerts, le clavier aussi avait sa place d'honneur sur la scène de l'Alhambra. Nous y avons vu et entendu d'insignes pianistes : les grands spécialistes de l'école romantique (Von Sauer, Cortot, Brailovsky, Brugnoli, Iturbi) et les autres, les éclectiques, qui, entre Bach et Stravinsky, ont découvert les arcanes des formes géométriques et ceux des orgies harmoniques : Backhaus, Mark Hamburg, Carlo Zecchi, Rubinstein, Ungar, Uninsky, Boskoff, Borovsky, et notre concitoyenne Gina Bachauer.

A tous ces talents, dont plusieurs atteignent par moments les sommets du génie, échoit le grand mérite d'avoir fait l'éducation musicale du public alexandrin. C'est par



Bettino Conegliano

Taccani, Lazzaro, Picaluga, Pertile, (le préféré de Toscanini entre tous les ténors de la Scala), Apostoli, Lapelletrie, Borgioli, d'Alessio, Del Ry, Zinovieff, Barra-Caracciolo, Govoni, Garcia, et les deux Alexandrins Lappas et Simone ?

Le palmarès des barytons est aussi important, et peut-être plus encore, que celui des ténors : Stracciari, Viglione-Borghese, Basiola, Giraldoni, Sarobe, Segura-Tallien, et Taurino Parvis dont la famille réside depuis presque un siècle au Caire. Parmi les basses nous citons Lamskay, Masini-Pieralli, Muratori, Righetti, Argentin, Ferroni, Cirino.

Avec des artistes pareils, les saisons d'opéra de l'Alhambra ne pouvaient que remporter des succès incontestables.

Ouvrons une parenthèse pour évoquer les récitals de Titta Ruffo, Chaliapine et Madeleine Grey. Est-il besoin d'ajouter des adjectifs à ces grands noms ?

Ajoutons que Bettino Conegliano a été par deux fois le concessionnaire du Théâtre Royal de l'Opéra du Caire et qu'il eut l'honneur d'être

leurs interprétations que nous avons connu la plupart des chefs-d'œuvre de l'art des sons ainsi que les idées renouvratrices au sujet desquelles la critique contemporaine n'a point clos ses débats.

L'Alhambra a été, cependant, mieux qu'un « auditorium » à l'acoustique parfaite. A la musique, jouissance de l'ouïe, s'entremêlaient, à chaque saison presque, des spectacles de danse, jouissance des yeux. Et quels spectacles ! Anna Pavlova, avec sa troupe, Ella Ibbak, Tamara Svirskaya, Aurea, Maud Allan, les Sakharoff, Escudero, Argentina, Teresina, Uday Shankar ! Tous ces noms représentent, respectivement, une tendance, une école, un pays. Grâce à la perfection de la Pavlova nous avons mieux compris pourquoi Théophile Gautier et Degas aimaient tellement le ballet romantique. Ella Ibbak — statue animée ruisselante d'inspiration et de candeur — Maud Allan et Tamara Svirskaya nous ont expliqué, chacune par un langage différent, l'esthétique hellénisante d'Isadora Duncan. Les caprices du genre baroque, frisant un peu le café-concert, nous ont été révélés par Alexandre et Clotilde Sakaroff. L'Espagne, avec ses ivresses et son pittoresque, frémissait dans les trames et les mantilles d'Argentina, tandis que l'Inde mystérieuse s'incarnait dans la nudité extatique d'Uday Shankar.

Sur les mêmes tréteaux, foulés par tant de pieds « intelligents », dont quelques-uns assurés pour des sommes considérables, nous avons vu aussi défiler les acteurs et les actrices les plus célèbres de notre temps.

La tragédie, le drame et la comédie ont eu de prestigieuses soirées dans la salle de Bettino Cognigliano. Tous les auteurs, classiques et modernes — Sophocle et Crommelynk, Shakespeare et Pirandello — ont été joués dans les langues qu'on entend parler le plus dans la Vallée du Nil.

Le théâtre égyptien, abandonnant ses habitudes de foire, se mettant au pas avec la littérature dramatique de l'Occident, y a fait plusieurs apparitions. M. Yousséf Bey Wahbi, M. Georges Abiad et Neuilb Rihani, avec leurs troupes, y ont connu, d'ailleurs, des succès retentissants.

Mais l'Alhambra s'honore, en outre d'avoir offert son hospitalité aux meilleures troupes d'Europe. Trente-sept ans durant, les acteurs du « Français », de l'« Old Vic », du « Valle », du « Dublin Gate Theatre », du « Vassiliko » et de la « New Skin », s'y sont donné rendez-vous devant des salles combles. Parmi ces artistes, nombreux sont ceux que le cinéma a rendus très populaires. A titre documentaire, afin que quelque chose reste de ce passé incomparable, nous devons citer encore des noms. Nous le faisons au hasard de la plume et par nationalité.

La Comédie Française nous a envoyé ses plus estimés sociétaires (De Féraldy, Jean Coquelin, Sylvain, Albert Lambert fils, Le Bargy, Brunot, Alexandre, D'Inès, Léon Bernard, Monteux, Escande, Garland) ainsi que les femmes les plus belles et les plus talentueuses dont elle adornait ses spectacles (Cécile Sorel, Simone, Bretty, Marie Bell, Plerat, Berthe Bovy, Gabrielle Robinne, Huguette ex-Duflos). Mais Paris n'a pas que la Comédie Française : la Ville-Lumière s'éclaire aussi des feux resplendissants que lui fournissent d'autres théâtres dont la renommée est mondiale. L'« Odéon », la « Porte Saint-Martin », le « Châtelet », le « Vieux Colombier », etc., nous ont envoyé, à leur tour, Réjane, Germaine Dermo, Cora Laparcerie, J. Albany, Clara Tambour, Jeanne Provost, Edvige Feuillère, Gabriel-Dorziat, Gaby Morlay, Blanche Montel, Marcelle Chantal, Jeanne Boitel. Par elles aussi la pensée française et l'élégance parisienne se sont affirmées en Egypte de la manière la plus éclatante. Nous devons, cependant, ajouter à cette liste, pour qu'elle soit complète, d'autres noms encore : Sacha Guitry, Aimé Clariond, Alerme, Charles Boyer, Georges Mauroy, Charpin, Rolla Norman, Armandy, Rigadin, (alias Prince), Levesque, Raymond Lyon, G. Roland, Jean Marchat.

Le théâtre italien, de son côté, a été représenté chez nous par des artistes de grande valeur. Ermete Zacconi, qui est de la lignée des Garrick et des Talma, a fait courir tout Alexandrie à l'Alhambra. Des succès moins cosmopolites, mais aussi unanimes, y ont été remportés par Ferruccio Garavaglia, dont la vigueur égalait souvent celle de Zacconi, ainsi que par Giovanni

Grasso, qui avait à ses côtés Giovanni Musco, celui-là même qui devait devenir plus tard le comique No. 1 d'Italie, Mascacchi, avec Gemma Caimmi et Gustavo Serena, jouta, pour la première fois en Egypte, la « Nave » de D'Annunzio. Nous devons citer, en outre, Sainati, qui sema l'effroi par ses spectacles de grand-guignol ; Amedeo Chianioni, dont la virtuosité lui permettait de jouer « Hamlet » aussi bien que *Monsieur Azais* ; Andrea Maggi, créateur en Italie de *Cyrano de Bergerac* ; et Tommaso Marcellini.

Le répertoire anglais (Shakespeare, Wilde, Pinter, Shaw, Noel Coward) nous a été révélé dans son vrai style par différentes troupes londoniennes, dont la plus importante demeure, pour nous, celle de l'« Old Vic ».

Les Hellènes d'Alexandrie, grâce à l'activité inlassable de M. Cognigliano, ont eu, eux-aussi, des saisons de premier ordre. Les meilleures équipes d'Athènes ont fait des étapes heureuses à l'Alhambra. Les étrangers avertis ont eu l'occasion de constater que la Grèce pouvait s'enorgueillir de ses artistes. Mme Marika Kotopouli et Mme Kyveli — qui est maintenant la femme de l'ex-Premier Ministre M. Papandréou — ont longtemps été les actrices les plus illustres de l'Hellade. Nous pouvons affirmer que leur art, s'il avait été connu à l'étranger, les aurait placées parmi les grandes vedettes internationales. A l'Alhambra elles ont toujours remporté des triomphes incontestables. A ce « binôme » s'ajoute Mme Paxonin, qui aujourd'hui fait du cinéma à Hollywood, Mme Andreadis, et ces acteurs consciencieux et intelligents qui s'appellent Véakis, Rozan, Gavrilidis et Nezer.

L'amour, le désespoir, la jalousie, toutes les passions ont donc parlé et crié sur la scène de l'Alhambra, en arabe, en français, en italien, en anglais, en grec. M. Cognigliano a voulu qu'on y entende aussi la langue fleurie de la Bible. Et voilà que, par l'engagement de la « Habima », il nous offre deux des saisons les plus étonnantes de notre carrière de journalistes. Cette troupe, organisée en Palestine, et parlant en hébreu, nous a fait assister à des représentations d'une qualité exceptionnelle. Le contenu des drames, le style des acteurs, l'atmosphère angoissante et poéti-

*Celle qui pesa si peu sur la terre...*



*Cette photo garde intacte la grâce si expressive d'Anna Pavlova qui fut la plus grande danseuse classique de notre temps et dont le souvenir est encore vivant chez les Alexandrins.*

que qui en émanait, étaient autant d'éléments suggestifs qui nous faisaient rêver. Il y avait de l'art, du grand art, dans ces spectacles puis-que, sans comprendre la langue que les personnages y parlaient, nous étions émus, profondément émus.

Ce théâtre est, donc, le musée idéal de nos souvenirs artistiques. Il est vrai qu'aux représentations graves suivaient des opérettes (peut-on oublier les Vanutelli, les Maresca, les Marthe Ferrare, les Laoutaris ?) des revues et autres variétés parmi lesquelles il faut citer le *Teatro dei Piccoli* de Vittorio Podrecca et les spectacles humoristiques de Petrolini; il est vrai que là où Hamlet et Lohengrin avaient prononcé des phrases immortelles nous avons vu aussi se dessiner les académies des « girls » de Schwartz, de Fleming et du nègre Douglas; il est vrai qu'aux harmonies de Beethoven et de Debussy succédaient les chansons réalistes de Damia et de Lucienne Boyer, les plaisanteries parisiennes de Pills et Tabet, les contorsions et les gambades de Josephine Baker; il est vrai, encore, que les revues de notre ami Max Prime y pétillaient d'esprit; il n'en est pas moins vrai que ces tréteaux-là se transformaient aussi, par intervalles, en une tribune et que des orateurs inégaux et des hommes d'esprit y montaient pour parler à un public enthousiaste. C'est sur cette scène, en effet, que nous avons entendu exprimer leurs idées respectives Rabin-drana-th Tagore, Georges Duhamel, Francis Carco, etc.

Et pour finir, rappelons-nous aussi que, chaque année, la salle de l'Alhambra se parait pour accueillir la colonie hellénique qui y donnait le bal de la Société «Phylog-tochos».

De l'art, de la gaieté, de la bien-faisance, à toute épreuve: c'est en ces trois mots, si profonds et si humains, que se résume, donc, la « biographie » de l'Alhambra, qui eut l'honneur d'accueillir, parmi ses spectateurs, feu le Khédive Abbas Hilmi, et S.M. le Roi Farouk lorsqu'il était encore Prince Héritier.

Nous souhaitons que son nouveau propriétaire soit, à son tour, le gardien éclairé d'une si belle tradition.

JEAN-ATHOS

# Un demi siècle de musique

## A ALEXANDRIE

par ENRICO TERNI

Sans remonter à l'époque préhistorique, je puis dire que la vie musicale publique d'Alexandrie a commencé par un événement marquant: la tournée ici du célèbre Quatuor viennois Helmesberger. Ce fut un des meilleurs ensembles qu'il nous ait été donné d'entendre, et les anciens se souviennent de ces concerts, donnés au Théâtre Zizinia, comme d'une révélation. En effet, les mélomanes d'ici n'avaient jusqu'alors entendu, en fait de concerts, que des solistes assez médiocres, bâtons flottants qui s'échouaient dans notre port on ne sait comment et par quelle audace d'un impresario cherchant l'aventure. Faire jouer ici un exécutant à répertoire classique, devant un public, plus ennuyé que surpris, du Bach ou du Beethoven était une aventure, car le goût musical de nos pères était, je ne dirais pas non éduqué, mais d'une virginité farouche et revêche. Cela se passait à la fin d'un siècle musicalement illustre, mais dont l'irradiation n'avait pas encore atteint notre charmante ville d'Alexandrie.

Les saisons d'opéra italien dont je parlerai tout à l'heure, s'y suivaient, parfois assez bonnes et, un peu plus tard, excellentes. La vie mondaine y était intense, et les élégants cereuleux étaient déjà en vedette sur les perrons qui sont au croisement des rues Chérif et Rosette. Mais on ne jouait pas encore au bridge, c'est à dire que dans les salons on causait encore, ou on faisait de la musique. Les entretiens mondains n'étaient pas limités à l'absorption du thé ou des apéritifs, à la dégustation des petits-fours et des *mézés*.

Parfois une jeune fille se mettait au piano et y jouait du Chopin, et parfois aussi son maître s'y mettait,

pour y jouer du Mozart ou du Bach. Et dans les entr'actes on causait musique. Mais je reviens à mon Quatuor.

Les Helmesberger ont joué ici les plus belles œuvres du 19<sup>e</sup> s. Je ne dirai pas qu'elles ont été accueillies avec enthousiasme par le public du Zizinia, habitué à des performances plus spectaculaires. Les derniers *uts* de poitrine du ténor chantant Hernani tintaient encore dans leurs oreilles, et le souvenir des entrechats des danseuses d'Aida leur caressait d'autres fibres, tout aussi sensibles. La comparaison avec les quatre viennois en habit noir, à l'aspect sévère et un peu triste, qui disposaient seulement des sons suggestifs de leurs instruments était au désavantage de ces derniers. Les Helmesberger jouèrent du Mozart, du Beethoven et du Schumann. Toute la sélection de la gamme classico-romantique. Les voix de leur Quatuor, fondues, veloutées et pathétiques portèrent, au début, Disons, la première demi-heure. Après, les auditeurs donnèrent des signes évidents de fatigue, et puis d'ennui. Tous ceux qui font métier de s'exhiber en public, perçoivent les premiers signes de ces états successifs. Le premier, est que l'auditeur ne regarde plus fixement l'exécutant: il a l'air de chercher quelque chose ou quelqu'un dans la salle; puis, quelques baillements réprimés, sont suivis d'un toussotement discret et contagieux. On dirait, aux reprises d'un thème trop répété, que tout le monde se souvient d'un petit catarrhe au larynx qu'il doit expulser pour ne pas suffoquer. Les Helmesberger jugèrent, par tous ces symptômes, des possibilités d'absorption de leur salle, et après le dernier «finale» du programme (un peuché peut-être pour nos pères si

peu préparés à jouir des charmes esotériques de la musique de chambre) ils donnèrent en bis (demandé, je crois, par politesse) une petite crotte, enveloppée de papier d'argent, le morceau qui avait, à ce moment, une certaine vogue: « *Loin du bal* », de Gilles.

Ce fut alors l'enthousiasme... Les Helmesberger scriaient, tandis que nos mères qui étaient de charmantes jeunes femmes, pensaient avec regret:— Loin du bal! c'est dommage, tout de même, d'avoir manqué la sauterie de chez Mme B.»

Je rappelle ce que j'ai écrit naguère sur le quatuor à cordes, non pas pour justifier l'actuel assez frais que nos pères ont fait aux éminents viennois, mais pour l'expliquer, en considérant ce que cette forme de musique de chambre a de spécialement intime, d'archaïque et de monochrome.

Le quatuor à cordes, par sa perfection même, peut être foncièrement ennuyeux comme certaines choses ou certaines femmes trop parfaites. Jamais un écart d'écriture ou de langage, une licence, un éclat surprenant ou un moment de « ce beau désordre qui est un effet de l'Art ». Son timbre homogène peut, certes, donner toute la gamme de l'expression, aller du doux au violent et du lyrique au dramatique, des noires profondeurs des basses de l'alto et du violoncelle, aux lumineux sommets des deux violons, mais c'est presque toujours, dans « cet instrument à seize cordes et à quatre archets » la zone moyenne qui domine, et presque toujours la même voix qui vous parle, une voix assez riche en inflexions mais qui, par sa nature même est aussi peu portée au paroxysme qu'aux défaillances.

Le Quatuor Helmesberger a été suivi ici dans les années successives par les Quatuors Fitzner, Sarti, Yancovitch et Lenner, tous de premier ordre. Plus tard, le Quatuor Kretzly nous a fait entendre d'assez médiocres exécutions de très belles musiques contemporaines françaises. Le Quatuor Poltronieri, le Quartetto di Roma, de très honnêtes exécutions d'œuvres contemporaines italiennes, et finalement, l'admirable Quatuor Kolisch a réussi à remuer le public de l'Alhambra par des exécutions jamais égalées des chefs-d'œuvres de toutes les époques.

Un autre événement qui aurait dû être marquant, mais qui malheureusement n'a pas marqué car notre public s'est abstenu d'y assister avec une discipline digne d'un meilleur emploi, c'est le passage par ici du violoniste Hans Franzos, vers 1900; un as, et sans conteste un émule de Kreisler et des autres éminents virtuoses européens. Il a joué dans la salle de l'ex-Savoy Hôtel devant tout au plus cent personnes, y compris les resquilleurs, qui ont toujours fait légion ici. Vint ensuite Huberman, jeune et en pleine forme qui, incroyablement à dire, jouait déjà la Sonate à Kreutzer de Beethoven, et les deux ou trois Concertos qu'il n'a plus cessé de jouer durant le demi-siècle de sa brillante carrière. On peut sans malveillance et tout en reconnaissant les immenses qualités de ce grand exécutant, lui reprocher de n'avoir jamais renouvelé son répertoire. La fin de non recevoir des pontifes du violon envers la musique contemporaine est difficilement excusable.

Le violoniste italien Arrigo Serrato a été ici deux fois à vingt années d'intervalle; et lui aussi s'est cristallisé en un répertoire assez étroit. Toujours le Concerto en Ré de Beethoven, son cheval de bataille, qui à force d'être monté et de courir a commencé à donner des signes de fatigue, sinon de vieillesse, car, dit-on, certains chefs-d'œuvres sont hélas, immortels, si on ne pense pas à les tuer.

En fait de grands violonistes nous eûmes ici successivement, entre 1906 et 1910, le polonais Kokhansky, l'américain Spalding (dont la virtuosité était éblouissante, mais si peu musicale) et plus tard Vasa Pihloda, Busch, Mischa Ellman, deux fois Yacha Heifetz et dernièrement l'Excellent Thibaud, le dernier violoniste d'envergure que nous ayons entendu avant cette guerre.

Les pianistes qui ont passé par ici représentent presque tout ce qu'il y a de meilleur en Occident. Les premiers Récitals dont je me souviens sont ceux de Mme Bonucci Carlesimo, honnête pianiste qui, jeune encore, joua ici pour la première fois vers 1900. Une longue lacune suit ces concerts pianistiques. Ce n'est que vers 1914

que commence la série des illustres virtuoses du clavier. Successivement, Rubinstein, Cortot, Bakhans, Brugnoli, José Iturbi, Hélène Morzstin, Tagliaferro, Gina Bachauer, Uminosky, Carlo Zecchi, et les jeunes palestiniennes Ella Goldstein et Pinna Salzman. (J'en oublie peut-être, et des meilleurs). Ces pianistes ont donné aux alexandrins au cours de ce dernier quart de siècle une revue complète des chefs-d'œuvre de l'histoire de la musique pianistique

L'activité de la Société des Concerts a, en général, relevé le niveau de la qualité des concerts. Mais le but dans lequel elle a été fondée par quatre ou cinq mélomanes n'était pas celui où elle s'est développée ensuite. Ce but primitif était de former ici un mouvement musical local, en constituant des groupements de musique de chambre d'abord, un orchestre ensuite, composé d'éléments résidents dans notre ville. Ceux dont on disposait sur place étaient à la hauteur de former, avec un entraînement régulier, un bon Trio et un bon Quatuor. La S. C. E. obtint plus tard une subvention municipale grâce à laquelle elle organisa un orchestre symphonique entièrement composé de musiciens d'ici. Mais les concerts donnés par cet orchestre local n'eurent pas beaucoup plus de succès, auprès du public, que ceux des anciens groupements de musique de chambre, et leur déficit eut vite fait d'obsorber la subvention et davantage. Je reviendrai sur l'histoire des orchestres alexandrins ici, grâce à la constance des directions du Casino San Stefano, furent les seules manifestations locales qui eurent une certaine vitalité. La S.C.E. se limita ensuite au rôle d'imprésario, ou d'organisatrice désintéressée, et nous devons à son administration les plus belles manifestations musicales que nous ayons ici, les concerts de l'orchestre de Palestine.

En fait de solistes, nous ne devons pas oublier les trois ou quatre violoncellistes qui ont joué ici dans le dernier quart de siècle. Chronologiquement, le premier fut Arturo Bonucci. Ses concerts étaient devenus, par leur fréquence (Bonucci avait ici des attaches de famille) une institution alexandrine. Il nous vint au début de sa carrière, et revint assez

régulièrement jusqu'au son complet épanouissement. La dernière fois, avec le Trio Italiano, Casella-Bonucci-Poltronieri. Bonucci est un virtuose honnête, compassé et métrique dans son excellente technique. Nous eûmes aussi Cassado, et, peu avant la guerre, l'incomparable artiste qu'est Pable Casals, celui qu'on peut considérer à juste titre comme non seulement le meilleur violoncelliste, mais encore le meilleur exécutant de notre temps, entre tous ses collègues instrumentistes. Il ne donna ici qu'un seul concert, et laissa dans les mille cinq cents personnes qui l'écoutèrent religieusement à l'Alhambra un souvenir ému et ineffaçable.

En fait de chanteurs, nous avons eu Mme Kurz-Halban, de l'Opéra de Vienne, qui avec une voix charmante et une technique supérieure nous régala de son répertoire d'un goût détestable. Par contre Madeleine Grey, douée d'une voix médiocre nous chanta avec une musicalité rare les chefs-d'œuvre de la musique contemporaine française. C'est peut-être à cause de son admirable répertoire, qui est en opposition au goût musical des alexandrins, qu'elle n'eut qu'un succès relatif et mitigé. Mme Stierlin-Vallon, qui fut durant quelques années alexandrin et nous quitta ensuite pour revenir peu avant la guerre, nous donna à plusieurs reprises, accompagnée par son mari, l'excellent pianiste-compositeur Henri Stierlin-Vallon, des séries de Récitals de tout premier ordre. A noter celui de musique russe qu'elle donna peu avant de nous quitter la première fois, un véritable régal pour les mélomanes. Nous eûmes aussi l'admirable bariton Titta Ruffo, qui passa presque inaperçu, Elisabeth Schumann, qui devait être au déclin de sa carrière car ce fut, après le battage dont elle se fit précéder, une déception; Maria Rita, intelligente et sensible cantatrice au répertoire richement éclectique, et le fameux Chaliapine, le célèbre interprète du Boris Goudounoff de Mouskorsky, qui se limita à chanter des airs populaires russes et des airs d'opéra, en un programme non imprimé et, au goût du public, trop court.

L'orchestre de Palestine et celui du Casino furent précédés ici, quelques lustres auparavant, par le très bon ensemble du Mo. Tosi Orsini,

qui fut engagé pour une série de concerts symphoniques à l'occasion de l'ouverture du Palace Hôtel d'Héliopolis. Cet orchestre donna à Alexandrie, à la Mission Américaine, deux concerts qui eurent un immense succès: un au programme panaché, et un Festival Wagner. Il comptait 80 musiciens de premier ordre, spécialement dirigés par le chef d'orchestre Mo. Tosi Orsini.

Les concerts symphoniques du Casino San Stefano commencèrent il y a environ un demi-siècle avec un tout petit orchestre dirigé par le Mo. Bracale, qui nous revint ensuite 30 ans après, comme imprésario au Théâtre Mohamed Aly avec la tournée Mascagni. Cet orchestre se développa ensuite grâce à la mélomanie d'un directeur du Casino, qui permit à Edgard Bonomi d'y adjoindre des chefs de pupitre engagés en Italie. Les éléments qui toujours firent défaut dans nos orchestre, comme les cors, les trombones et les bassons furent très bien représentés au cours des trois lustres où cet orchestre vécut et se développa. Au jour des grands Festivals il atteignit le chiffre de 80 musiciens. Tous n'étaient pas de premier ordre, mais sous l'intelligente et énergique baguette du Mo. Bonomi, ils s'en tirèrent, parfois dans des programmes difficiles qui comprenaient de la musique de tous les temps. L'excellent Bonomi est mort peu d'années avant la mort du Casino et de son orchestre, qui fut dirigé ensuite par le Mo. Huttel, compositeur, Prix Coolidge.

Après une longue période d'absence de concerts symphoniques, nous eûmes ici ceux, presque tous bons, de l'Orchestre de Palestine, successivement dirigé par l'illustre Toscanini, puis par Szenkar, Dobrovan, Weingartner, Taube, chefs de valeur inégale, et tout dernièrement par le dynamique et génial Mo. Singer qui, quoique jeune encore, est l'énumère des plus grands que je viens de citer. Encore une fois, qu'on me pardonne si j'en oublie, car je cite de mémoire.

Si le mouvement musical local public n'a jamais été brillant, il faut rappeler que des groupements privés, composés parfois d'amateurs et parfois de professionnels, ont vécu assez longtemps et vivent encore dans les salons de quelques musiciens passionnés et constants. Citons un groupe

privé. «Les amis de la musique», qui réunit une cinquantaine de membres et qui, ayant formé un quintette «mixte» (amateurs et professionnels) vécut d'une vie honnête entre 1904 et 1910 sous la direction artistique d'un musicien-compositeur d'ici. D'autres groupements d'amateurs, formés plus récemment vécutrent plus longtemps, quoique anémiques...

J'ai quelques souvenirs assez précis sur ce qui en a été ici, depuis un demi-siècle, de l'enseignement musical. Son côté « sérieux » a été pendant très longtemps limité à l'école du piano, et nous voyons encore les effets de cette limitation dans le fait que notre ville a toujours été assez bien munie de pianistes, et presque dénuée d'exécutants honnêtes d'instruments à cordes ou à vent.

Il y a un demi-siècle, le Mo. Eugenio Colella enseignait consciencieusement, avec une excellente méthode le piano à nos mères. Au surplus, Colella avait créé chez lui un centre musical assez actif, où un large groupe d'amateurs étaient initiés à la musique de chambre de bonne qualité.

Quelques professeurs de violon et de violoncelle, dont le brave Giuseppe Lama (de l'école de Sarti de Bologne) Artelli, Buzzelli, Lanzoni, firent souche. N'oublions pas qu'Arturo Bonucci et Baldovino furent d'abord les élèves de Lanzoni.

Mme Bonucci Carlesimo hérita, après la mort de Colella, de son importante clientèle d'élèves.

Le Mo. Colella, aidé du groupe de l'Université Populaire Libre, fonda et dirigea durant plusieurs années le Conservatoire Populaire de Musique, aidé par le Mo. Gianni Galletti pour les cours d'harmonie et de contrepoint. Ce conservatoire fut subventionné par le Haut Commissaire Britannique Lord Cromer.

Il y a une vingtaine d'années naquirent ici le Conservatoire National de Grèce, et le Liceo Musicale Verdi. Les deux étaient incomplets, le second surtout, dont les cours étaient limités au piano, au chant choral, à l'harmonie et aux instruments à archet. Le Mo. Ettore Cordone dirigea le Liceo Verdi, qui avait été créé par lui-même, avec activité et compétence.

L'école du piano à Alexandrie fut considérablement rehaussée par l'établissement chez nous de Mme Gina Bachauer, pianiste de tout premier ordre et de réputation mondiale.

Le Mo. Itzko Orlowensky est un remarquable professeur, et un intelligent chef d'orchestre.

L'excellent pianiste-virtuose Alexandre Plotnikoff a également formé de très bons élèves, et Joseph Tuby, président de la S. C. E. en forme actuellement avec le souci éclairé de leur développer le goût et la musicalité dans le sens le plus large, en incluant dans leur répertoire la musique contemporaine.

N'oublions pas, pour l'enseignement du chant, le Mo. Cantoni, Mr. Gregh, et Mlle Mary Osmo, qui est également une exquisite cantatrice des classiques des 18e. et 19e. siècles.

Je signale, pour terminer, le nouveau Conservatoire du Prof. Walter, fils d'un bariton illustre, et lui-même chanteur d'opéra et professeur de diction, et le Studio Musical de l'actrice Mme Drakidès.

J'en oublie certainement, mais, cette fois-ci, non des meilleurs, car je crois avoir cité tous ceux qui ont pris une part active au développement musical de notre charmante ville où, dans ce domaine, il reste encore beaucoup à faire...



Il est certain qu'une ville importante comme la nôtre aurait dû avoir une vie musicale plus intense et plus diffuse. Mais, « aime-t-on la Musique ici, au même degré que dans les grandes villes d'Occident? C'est une question que je me suis posée, et à laquelle, il y a quelques années, j'ai répondu négativement, avec des considérations spéciales.

On n'aime pas ici, à proprement parler, ce qu'il est convenu d'appeler « la musique pure », c'est à dire la musique de chambre et la musique orchestrale « sans programme ». Il y a là, je crois, une raison ethnique: la grande masse du public autochtone, ici, n'a pas de traditions musicales. La terre fait l'homme; quelle que soit la race à laquelle il appartient, l'homme d'ici est bien d'ici, et à force de soleil, de dattes et de bananes, au bout de deux générations, il s'est bien assimilé à ce pays hospitalier, qui, il y a moins d'un siècle, n'avait pas de Musique, c'est à dire de celle qui nous vient d'Occident, avec la tierce, la quinte

et la septième, l'orchestration, et les constructions qui soutiennent l'œuvre maîtresse, la musique pure et l'autre. Et comme dans tous les pays jeunes, à civilisation jeune (l'autre, la millénaire, est bien oubliée par les masses) ici on brûle les étapes. En Amérique on n'aime pas beaucoup le Concert de soliste ou la musique de chambre. La fatigue de l'Europe est arrivée jusque là: il n'y a pas de raison pour qu'elle ne soit pas ici.

C'est à dire qu'il n'est guère probable que nous ayons ici un dix-neuvième siècle musical; qu'on soit encore emballé par un *allegro* de sonate, ou charmé par un *andante*: on veut autre chose et davantage. Si on veut sauver la « musique pure » on doit l'encadrer. La musique d'orgue l'est bien, dans les belles églises où les échos se brisent sur les fresques, les colonnes et les voûtes. La symphonie inachevée accompagnant les gestes de Schubert lui-même, sur l'écran, a un autre sens, un autre charme. Certes, d'aucuns sont capables, en écoutant, de créer eux-mêmes leurs images, d'évoquer, de se souvenir, de voir des paysages, des couchants et des aubes, des personnages et des gestes. Mais une suggestion précise, dans ce monde d'imprécision qu'est le monde sonore, n'est-elle pas un guide, un achèvement qui complète la sensation et l'enrichit? Et puis, tout le monde n'est pas imaginaire...

On aime surtout ici l'opéra. A mon avis, ceci n'est point une indication péjorative. Pourquoi donc celui qui n'aimerait que l'opéra n'aurait pas droit à la distinction conférée aux élus « qui aiment la musique? » Il y a, dans cette forme qui tient l'affiche depuis presque quatre siècles, de la musique, et souvent de la très grande musique. Et au surplus il y a la scène, les magiques feux de la rampe, la représentation, les lumières, les masses chantantes et dansantes, les sons mystérieux de l'orchestre caché, les gestes du chef, ceux des acteurs-chanteurs...

Il y a presque un demi-siècle, l'arrivée ici de la troupe d'opéra qui devait nous rester durant trois ou quatre mois, était un événement. La « saison » était, dans les premières années surtout, pour Alexandrie seulement. Elle était organisée par la Société Artistique d'Égypte (un groupe international de mécènes, guidés par un impresario de métier)

qui finançait « l'affaire », toujours en perte. Les spectacles, ainsi organisés sans but lucratif, étaient excellents.

Ce fut le temps glorieux du Zizina, avec ses représentations mémorables. A rappeler, la soirée d'honneur de la Mendioroz, la « Valentina », célèbre soprano qui souleva des tempêtes d'enthousiasme. On jouait Aïda, dirigée par le Mo. Pomé.

Après la représentation, des centaines d'admirateurs attendirent Pétoile à la sortie, détachèrent les chevaux du landeau où elle avait pris place et la remorquèrent jusque chez elle. Le cortège était illuminé aux flambeaux, dont la flamme vacillait... au vent de l'enthousiasme de la foule.

Une autre soirée mémorable fut celle où Camille Saint-Saëns assista à la représentation de Samson et Dalila. Il me dit textuellement: « Je n'ai jamais eu une meilleure représentation de mon œuvre. Et aussi, pour une Dalila comme celle-ci (c'était, je crois, la contralto Cerresoli) je me ferais, moi-aussi, couper les quelques cheveux qui me restent ».

Giacomo Puccini assista à la représentation de sa Butterfly; entraîné à la rampe par les acteurs, il eut huit rappels et fut couvert de fleurs.

Sur la scène du Zizina, passèrent des chanteurs illustres: la Mendioroz, la Kruseinsky, la Gemma Belincioni, la Torresella, les ténors Mariacher, Avedano, Grani, Cristalli, les barytons Cashman, Titta Ruffo, Delfino Menotti, Parvis, Renaud, et les basses Sabellico, Dado', et les non moins illustres chefs d'orchestre Pomé, Cimini, Zuccani, etc. etc.

Cette époque d'or de l'opéra italien fut suivie de quelques saisons d'opéra français. Puis, durant quelques années le Zizina, le cher théâtre de notre jeunesse, fut vide et silencieux. Une société de constructions urbaines eue ensuite que ce beau terrain en pleine Rue Rosette (le théâtre était entouré d'un vaste jardin) pouvait être mieux utilisé, et le démolit, pour construire à sa place le Mohamed Aly, qui ne vit jamais d'aussi glorieuses soirées, et le grand immeuble qui est sur la rue. Je ne puis passer devant sans penser à un grand mausolée: celui d'une époque d'or de la vie musicale Alexandrine.